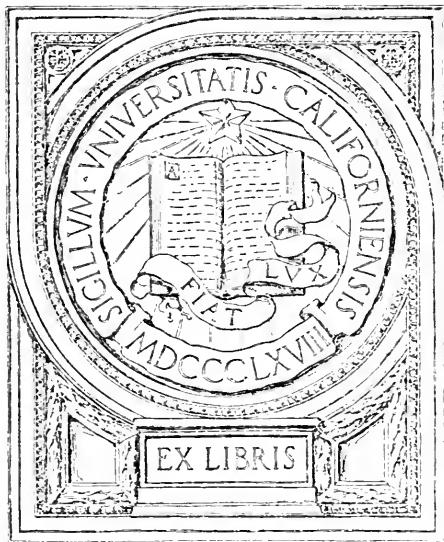


A  
0  
0  
1  
2  
3  
7  
0  
2  
0  
1



00012370201

UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
AT LOS ANGELES



EX LIBRIS



Digitized by the Internet Archive  
in 2006 with funding from  
Microsoft Corporation



L'HISTOIRE  
*DE*  
L'AMÉRIQUE.

---

*TOME QUATRIÈME.*

---

THEATRE

DE

AMERICAN

THEATRE

# L'HISTOIRE

D E

## L'AMÉRIQUE,

*Par M. ROBERTSON, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

---

TOME QUATRIÈME.

---



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.  
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

---

M. DCC. LXXX.

THEATRE

AN

ENTERTAINMENT

OF THE  
THEATRE  
OF THE  
THEATRE

OF THE

THEATRE

THEATRE

THEATRE

THEATRE

THEATRE

THEATRE

5173  
R54F  
v. 4



# L'HISTOIRE

## DE

# L'AMÉRIQUE.

---

---

## LIVRE SEPTIEME.

*Tableau des institutions & des mœurs  
des Mexicains & des Péruviens. —  
Ces peuples étoient civilisés en com-  
paraison des autres Américains. —  
Origine récente des Mexicains. —  
Faits qui prouvent à quel point ils  
étoient civilisés. — Examen de leur  
politique dans ses différentes bran-  
ches. — Faits qui démontrent les  
foibles progrès de leur civilisation. —  
Idée qui doit naître de la compari-  
son de ces faits contradictoires. —  
Esprit de leur Religion. — L'Em-  
Tome IV.*

A

453350

*pire du Pérou est plus ancien que celui du Mexique. — Sa politique étou fondée sur la Religion. — Effets singuliers qui en résultoient. — Etat de la propriété parmi les Péruviens. — Leurs ouvrages publics & leurs arts. — Grands chemins. — Ponts. — Bâtimens. — Esprit peu guerrier. — Tableau des autres possessions Espagnoles en Amérique. — Cinaloa & Sonora. — Californie. — Yucatan & Honduras. — Chily. — Tucuman. — Royaume de Tierra-Firme. — Nouveau Royaume de Grenade.*

**L**A conquête du Mexique & du Pérou, étant l'événement le plus éclatant & le plus intéressant de l'Histoire de l'Amérique, un tableau des institutions politiques & des mœurs nationales de ces deux grands Empires, présente aux yeux d'un observateur intelligent, l'espèce humaine dans une époque singulière de ses progrès (1).

---

(1) J'ai trouvé de grands éclaircissements sur les mœurs & la politique des Américains

Lorsqu'on compare le Mexique & le Mexi-  
le Pérou avec les autres parties de que & le  
Pérou

plus po-  
licés que

dans un volumineux manuscrit de Dom Alonso les autres  
de Corita, l'un des juges de la Cour d'au-parties de  
dience de Mexico. l'Améri-

Philippe II voulant connoître en 1553 le que.  
moyen d'imposer sur les Indiens un tribut qui  
fût à la fois le plus avantageux possible pour  
la Couronne, & le moins onéreux pour ces  
peuples, adressa à toutes les Cours d'audience  
de l'Amérique un ordre, par lequel il leur  
enjoignoit de répondre à certaines questions  
qu'il leur faisoit sur l'ancienne forme de gou-  
vernement établie parmi les différentes nations  
Indiennes, & sur la manière dont elles payoient  
les impôts à leurs Rois & à leurs chefs. Ce  
fut en conséquence de cet ordre que Corita,  
qui avoit vécu en Amérique dix-neuf ans,  
dont il en avoit passé quatorze dans la nou-  
velle-Espagne, composa l'ouvrage dont j'ai une  
copie. Il assure Philippe II, que durant sa ré-  
sidence en Amérique & dans toutes les Pro-  
vinces qu'il a visitées, il s'est constamment  
appliqué à étudier les mœurs & les usages des  
naturels du pays; que pour cet effet, il s'est  
entretenu avec les Indiens les plus âgés &  
les plus intelligents, & a consulté plusieurs  
Ecclésiastiques Espagnols qui entendoient les  
langues de ces peuples, sur-tout quelques  
Missionnaires qui étoient arrivés dans la nou-  
velle-Espagne immédiatement après qu'on en  
eut fait la conquête. Il paroît que Corita étoit  
assez instruit, & qu'il a mis dans ses recher-  
ches tout le soin & toute l'exactitude dont il  
se fait gloire. Il y a sur-tout une circonstance  
qui rend son témoignage plausible; c'est qu'il

l'Amérique , on peut regarder ces deux Empires comme des États civilisés. Au - lieu de petites tribus indépendantes & continuellement en guerre , n'ayant qu'une subsistance précaire au milieu des bois & des marais , étrangères aux arts & à toute industrie , ne connoissant aucune subordination ni presque aucune forme du gouvernement régulier , nous trouvons au Mexique & au Pérou des nations nombreuses, soumises à un seul Souverain, & rassemblées dans des villes, une législation occupée de la subsistance & de la sûreté des citoyens, l'empire des loix reconnu, une Religion établie, plusieurs des arts nécessaires à la vie portés jusqu'à un certain point de perfection, & ceux qui servent à l'embellir commençant à se montrer.

---

ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public , ni pour appuyer aucun système, mais seulement pour répondre pleinement aux questions qu'on lui avoit faites. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les Auteurs qu'il a pris pour guides, j'ai lieu de conclure de plusieurs faits dont il parle, & de plusieurs expressions dont il se sert, que les mémoires de Corita ne lui étoient pas inconnus.



Mais si l'on compare les Américains avec les nations de l'ancien continent, on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civilisés; on les trouve comme les tribus sauvages qui les environnent, ignorant entièrement l'usage des métaux, & n'ayant point étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls animaux que les Mexicains connussent, l'art d'apprivoiser & de nourrir étoient les poules d'indes, les canards, des lapins, & une espèce de petits chiens (1). A la vérité, ces foibles essais de leur industrie avoient rendu leur subsistance un peu plus abondante & plus sûre que celle de l'homme qui n'a de ressource pour se nourrir que la chasse; mais ils n'avoient pas tenté de se soumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites espèces, les Péruviens n'avoient rendu domestique que le canard; mais ils avoient apprivoisé le lama, animal particulier à leur pays,

Nations  
du nou-  
veau con-  
tinent in-  
férieures  
à celles  
de l'an-  
cien.

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VII, c. 12.

ressemblant pour la forme à un chameau , & pour la taille un peu au-dessus du mouton. Sous la protection de l'homme , cette espèce s'étoit fort multipliée ; sa laine habilloit les Péruviens ; sa chair les nourrissoit. Cet animal étoit même employé comme bête de charge , & portoit un fardeau modique avec beaucoup de patience & de docilité (1). Il ne servoit pas de bête de trait , & comme on ne l'élevoit que dans les montagnes , on n'en tiroit pas de grands secours , si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers Historiens du Pérou.

Dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation , on a toujours regardé l'invention des métaux utiles , & l'établissement de l'empire de l'homme sur les animaux comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent , la société a été encore long-temps barbare après ces deux découvertes. L'homme après avoir acquis cet empire sur la

---

(1) Vega , p. 1 , *Lib. VIII* , c. 16. Zarate , *Lib. I* , c. 14.

nature, a vu s'écouler encore beaucoup de siècles avant que son industrie fût assez perfectionnée pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités fussent inventés, & qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Les Mexicains & les Péruviens, privés de la connoissance des métaux les plus utiles, & du secours des animaux domestiques, étoient donc arrêtés par des obstacles puissants; & quoiqu'au moment de la découverte de l'Amérique ils fussent arrivés au plus haut point de leur progrès, ils paroissent encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Après cette observation générale sur la circonstance la plus singulière qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, je vais tâcher de présenter la constitution & la police intérieure de l'un & de l'autre, sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique, & leur véritable place entre les peuplades grossières

Coup  
d'œil sur  
les insti-  
tutions  
& les  
mœurs  
des Me-  
xicains &  
des Péru-  
viens.

& barbares du nouveau monde, & les nations civilisées de l'ancien ; c'est-à-dire estimer de combien ils sont au-dessus de celles-là & au-dessous de celles-ci.

L'ancien  
Empire  
du Mexi-  
que mal  
connu.

De ces deux Empires, le Mexique a été le premier soumis à la Couronne d'Espagne ; mais nous n'en connoissons pas mieux pour cela les coutumes & les loix. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvoient nous donner quelque connoissance de l'état & des mœurs des tribus sauvages de l'Amérique, peut être appliqué à l'Empire du Mexique. Cortès & les aventuriers qui l'accompagnèrent n'avoient ni le temps, ni les lumières nécessaires pour enrichir l'histoire civile & naturelle de nouvelles observations. Ils n'avoient qu'un seul but dans leurs expéditions, & paroissent à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessoit & que l'ardeur du pillage se ralentissoit, les institutions & les mœurs du peuple conquis attiroient leur attention, des soldats ignorants

devoient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressants peu d'ordre & de sagacité ; aussi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police & des loix du Mexique est superficiel & confus. Ce sont certains traits qui leur échappent sans dessein, plutôt que leurs observations directes, ou les conséquences qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peuvent nous donner quelque idée du génie & des mœurs des Mexicains. L'obscurité dans laquelle l'ignorance des conquérants du Mexique a laissé les annales de ce pays, s'est encore augmentée par la superstition de leurs successeurs. Comme la mémoire des événements passés étoit conservée parmi les Mexicains par des figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur des écorces d'arbres, les premiers Missionnaires incapables d'entendre la signification de ces figures, & frappés de leur bizarrerie, les regarderent comme des monuments d'idolâtrie qu'il falloit détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga, Moine Franciscain,

premier Evêque de Mexico, toutes ces peintures furent rassemblées & livrées aux flammes. Ce zele fanatique des premiers Moines qui s'établirent dans la nouvelle-Espagne, & dont les Espagnols eux-mêmes déplorerent bientôt les effets, détruisit entièrement ces monuments qui pouvoient conserver quelque trace des anciens événements & de l'ancien état de l'Empire ; & il n'en est resté que ce qu'en a pu conserver la tradition, si l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échappèrent aux recherches barbares de Zummaraga (1). L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événements passés ne peut se conserver un peu long-temps, ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures Mexicaines, qui sont aujourd'hui les seules annales de l'Empire, sont en petit nombre & d'une signification très-obscur. D'après ces circonstances, on conçoit combien sont incomplètes

---

(1) *Acosta, Lib. VI, c. 7. Torquemada, procem. Lib. II, Lib. III, c. 6, Lib. XIV, c. 6.*

les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité de matériaux dispersés dans les ouvrages des Historiens Espagnols.

Les Mexicains eux-mêmes recon- Origine de l'Empire du Mexique.  
noissoient que leur Empire n'étoit pas ancien. Leur pays étoit, disoient-ils, originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressembloient à celles que nous avons observées chez les peuples les plus sauvages. Mais vers le commencement du dixieme siecle de l'Ere chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement de régions inconnues situées au Nord & au Nord-Ouest, & s'établirent dans différentes Provinces du pays d'*Anabac*, ancien nom de la nouvelle-Espagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les habitants du pays, commencerent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizieme siecle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avoient précédée, s'avancerent des bords du golfe de la Californie, & prirent possession des plaines voisines du grand

lac, à-peu-près au centre du pays d'Anabac. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fondèrent une ville depuis connue sous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus considérable du nouveau monde. Cette nation depuis son établissement dans ses nouvelles possessions, demeura comme les autres tribus de l'Amérique sans Rois, gouvernée dans la paix & conduite pendant la guerre par ceux que leur sagesse & leur valeur faisoient préférer. Mais bientôt, comme il est arrivé par-tout où le pouvoir & le territoire se sont étendus, la suprême autorité tomba entre les mains d'une seule personne; & lorsque les Espagnols entrèrent dans le pays sous la conduite de Cortès, Montézume étoit le neuvième Monarque régnant, non par succession, mais par élection.

Très-récente.

Selon cette tradition conservée parmi les Mexicains, l'origine de leur Empire est très-récente. Ils ne comptent pas plus de trois cents ans depuis la première migration de leurs ancêtres; & depuis l'établissement du gouvernement monarchique, envi-



ron cent trente ans selon quelques-uns (1), & cent quatre-vingt-dix-sept selon d'autres (2). Si d'un côté nous supposons l'Empire du Mexique plus ancien, & établi depuis assez de temps pour que nous puissions admettre le degré de civilisation que lui attribuent les Historiens Espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple qui possédoit l'art de conserver par des peintures le souvenir des événements passés, & qui considéroit comme une partie essentielle de l'éducation des enfants, le soin de leur apprendre les chansons historiques qui célébroient les exploits de leurs ancêtres (3), a laissé s'affoiblir ainsi & se perdre presque entièrement la mémoire des anciens événements de son histoire. D'un autre côté, si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les progrès qu'elle avoit

---

(1) Acoſta, *histoire*, Lib. VII, c. 8, &c.

(2) Purchas, *Pilgrim III* p. 1068, &c.

(3) Herrera, *decad.* 3, Lib. II, c. 18.

faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au temps de l'invasion des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables, il leur faut tant de temps pour acquérir quelque force, & se donner une forme de gouvernement, que d'après la nouveauté de l'origine de l'Empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement & de leurs mœurs.

Faits qui  
prouvent  
les progrès des  
Mexi-  
cains vers  
la civili-  
sation.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures, qu'un Historien peut déterminer l'état politique & le caractère d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits les jugemens qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux qui peuvent nous guider dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation, tandis que d'autres pourroient nous les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils

étoient environnés. Nous mettrons les uns & les autres sous les yeux de nos Lecteurs , afin qu'en les comparant ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Le droit de la propriété étoit par-  
faitement connu , & établi dans toute  
son étendue chez les Mexicains. Nous  
avons vu que chez plusieurs tribus  
sauvages , cette notion d'un droit ex-  
clusif à la possession d'un objet étoit  
presqu'inconnue , & que dans toutes  
elle étoit très-bornée & très-confuse.  
Mais au Mexique où l'agriculture &  
l'industrie avoient fait quelques pro-  
grès , la distinction de la propriété  
fonciere & usufruitiere , territoriale  
& mobiliere étoit établie. Ces di-  
verses especes de propriétés pou-  
voient se transporter par l'échange  
ou la vente , & se transmettre par  
voie de succession. Tout homme li-  
bre avoit une propriété en terre. Les  
terres étoient cependant possédées à  
différents titres. La possession étoit  
quelquefois pleine & entiere , & pou-  
voit se transmettre à des héritiers.  
Quelquefois elle étoit attachée à quel-  
qu'office ou dignité , & se perdoit a-

Droit de  
propriété  
établi  
chez les  
Mexi-  
cains.

vec l'office. Ces deux sortes de possessions étoient regardées comme les plus nobles, & étoient particulières aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédoit les terres d'une manière très-différente. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles qui le formoit. Ces terres étoient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portoit dans un magasin commun, & se partageoit entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espèce de communauté appelée *Calpullée*, mot Indien synonyme d'*association*, ne pouvoit aliéner sa portion dont la propriété demuroit indivisiblement attachée à l'entretien de la famille (1). Cette distribution du territoire intéressoit chaque individu au bien général, & lioit son bonheur avec la tranquillité publique.

Nombre  
& grandeur de  
leurs vil-  
les.

Une des circonstances les plus frap-

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, c. 15. Torquemada, *Mond. Ind. Lib. XIV*, c. 7. Corita, *manuscrit.*

pantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique, c'est le nombre & la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre, & ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement foibles. Leur industrie est en même-temps si imparfaite, qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les bords des rivières qui leur fournissent une partie de leur nourriture, ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes ou qu'ils ont débarrassées des productions sauvages par leurs propres travaux. A leur entrée dans le Mexique, les Espagnols qui n'avoient vu jusques-là en Amérique que des peuplades sauvages, furent extrêmement étonnés d'y trouver les habitants rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de

viles d'Europe. Dans la première chaleur de leur admiration, ils comparèrent Zempoalla ; ville du second ou du troisième ordre, aux plus grandes villes d'Espagne. Lorsqu'ils eurent vu successivement Tlascala, Cholula, Tacuba, Tezeuco, & enfin Mexico même, leur étonnement augmenta si fort, qu'ils se laissèrent aller à l'exagération, même après avoir eu le loisir de faire des observations plus suivies & sans intérêt de tromper. Leurs estimations sur la population des villes furent très-peu exactes, & leurs calculs communément très-enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortès & ses compagnons, peu accoutumés à cette sorte de calculs, & fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes & de leurs conquêtes, se soient laissés aller à une erreur si commune & à des descriptions si éloignées de la vérité. Cette considération doit faire rabattre beaucoup du nombre d'habitants qu'ils donnent aux villes du Mexique ; mais il reste toujours constant qu'on y en trouva d'assez considérables pour ne

pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans la civilisation (1)

La séparation des professions diverses parmi les Mexicains , est encore une marque de leurs progrès

Séparation des professions.

(1) Les premiers Historiens Espagnols ont été si empressés & si peu exacts à évaluer le nombre des habitants des Provinces & des villes de l'Amérique , qu'il n'est pas possible de savoir avec quelque précision à combien se montoit celui de Mexico même. Cortès ne parle de l'étendue & de la population de Mexico que d'une manière vague & générale , qui cependant fait croire que cette ville n'étoit pas inférieure aux plus grandes de l'Europe. Gomera s'explique plus clairement , & assure qu'il y avoit soixante mille maisons ou familles à Mexico. *Cron. c. 78.* Herrera a adopté ce sentiment. *Decad. 2, Lib. VII, c. 13,* & la plupart des Auteurs le suivent aveuglément , sans examen & sans scrupule. Suivant ce calcul , il doit y avoir eu 300,000 ames à Mexico. Torquemada , avec son penchant ordinaire pour le merveilleux , dit qu'il y avoit cent vingt mille maisons ou familles à Mexico , & par conséquent environ six cents mille habitants. *Lib. III, c. 23.* Mais suivant une description fort judicieuse de l'Empire du Mexique , faite par un des Officiers de Cortès , la population est fixée à 60000 ames. *Ramusio, III, 309, A.* Ainsi par cette évaluation , qui paroît s'approcher le plus de la vérité , Mexico doit avoir été une ville considérable.

qui n'est pas équivoque. Dans les premiers temps de la formation de la société, les arts sont en si petit nombre & si simples, que tout homme est en état de les exercer assez bien pour satisfaire des besoins & des desirs aussi bornés que les siens. Le sauvage peut faire son arc, aiguïser ses fleches, élever sa hutte, & creuser son canot sans le secours de personne. Les besoins des hommes croissent avec le temps, & leur adresse se perfectionne avant que les productions de l'art soient assez compliquées dans leur fabrication pour qu'il faille une éducation particulière à chaque espece d'ouvrier. A mesure que le travail devient plus parfait, la distinction des professions s'étend, & chacune se subdivise davantage. Chez les Mexicains, cette séparation des arts étoit portée fort loin. Les métiers de maçon, de tisserand, d'orfèvre, de peintre, & plusieurs autres, étoient exercés par des ouvriers différents. Chacun avoit son apprentissage. L'ouvrier se bornoit à un seul genre de travail, & par la patience & l'assiduité particulieres aux Amé-



ricains , l'ouvrage étoit porté à un degré de perfection fort au-delà de celui qu'on pouvoit naturellement attendre des outils grossiers qu'ils employoient. Les ouvrages étoient mis dans le commerce , & portés à des marchés qui se tenoient régulièrement dans les villes ; les citoyens satisfaisoient leurs besoins mutuels (1) avec la facilité & la régularité qu'on ne voit que dans les sociétés civilisées.

La distinction des rangs établie au Mexique , est une autre circonstance qui mérite notre attention. En faisant le tableau des tribus sauvages de l'Amérique , nous avons observé que dans l'enfance de la vie civile , l'homme a le sentiment de l'égalité , & ne se soumet que difficilement à aucune espèce d'autorité. Pendant la paix , les sauvages connoissent à peine un chef , & l'autorité de celui qui les conduit à la guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangère , ils ne connoissent point la

Distinction des rangs.

---

(1) Cortès , *Relat. ap.* Ramus III , 239 , &c. Gom. *Cron. c.* 79. Torquem. *Lib. XIII* , c. 34. Herrera , *décad.* 2 , *Lib. VIII* , c. 15 , &c.

différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance & les dignités ; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société parmi les Mexicains étoit fort différente. La plus grande partie de la nation vivoit dans un état très-abject. La condition des *Mayeques*, qui formoient une portion considérable du peuple, étoit très-approchante de celle des paysans Serfs des temps féodaux, qui, sous diverses dénominations, étoient regardés comme des instruments de la culture attachés au sol. Ils ne pouvoient changer de résidence sans la permission de leur Seigneur. Ils passaient avec la propriété des terres sur lesquelles ils se trouvoient, d'un possesseur à un autre, & étoient obligés à cultiver & à exécuter différents genres de travaux serviles (1). D'autres habitants du pays étoient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique, & exposés à tou-

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* IV, c. 17. Cori-  
ta, *manuscrit.*

tes les rigueurs qui accompagnent cette misérable condition. Ils étoient si avilis, & leur vie étoit si peu estimée, qu'on pouvoit les tuer sans encourir aucune espece de peine (1). Parmi le peuple, ceux mêmes qui étoient regardés comme libres étoient traités par les Seigneurs comme des êtres d'une espece inférieure. Les nobles, possesseurs d'amples territoires, étoient divisés en différentes classes dont chacune étoit décorée de titres d'honneur particuliers. Quelques-uns de ces titres passaient du pere au fils comme les terres. D'autres étoient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de distinction personnelle (2). Le Monarque élevé au-dessus de tous, étoit revêtu de la suprême dignité & d'un pouvoir très-étendu. Ainsi la distinction des rangs y étoit parfaitement établie, & par une gradation régulière depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens. Chacun connois-

---

(1) Herrera, *dec.* 3, *Lib.* IV, c. 7.

(2) Ibid. *Lib.* I, c. 15. Corita, *manuscrit.*

soit ses droits & ses devoirs. Le peuple, à qui il n'étoit pas permis de porter les mêmes vêtements que ceux des nobles, ni d'habiter des maisons semblables aux leurs, ne les approchoit qu'avec les marques du plus grand respect. En présence de leur Souverain, ils se tenoient les yeux baissés vers la terre, & n'osoient le regarder en face (1). Lorsque les nobles eux-mêmes étoient admis à son audience, ils ne s'y présentoient que pieds nus avec des habillements simples, & lui rendoient comme ses esclaves des hommages qui alloient jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, étoit réglé avec un cérémonial si exact, qu'il avoit influé jusques sur le génie de la langue, & s'étoit pour ainsi dire incorporé avec elle. La langue du Mexique étoit abondante en expressions de respect & de politesse. Les tournures & les mots dont les hommes d'un rang inférieur se servoient entr'eux, auroient été  
des

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, c. 14.

des insultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang supérieur (1). C'est seulement dans les sociétés auxquelles le temps & les institutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en diverses

(1) C'est au P. Torribio de Benavente que je dois cette remarque curieuse, qui se trouve pleinement confirmée & expliquée par Palafox, Evêque de Los-Angeles. La langue Mexicaine est la seule, dit-il, où se trouve une particule qu'on peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politesse ou de respect, *Silabas reverentiales y de Cortesia*. En ajoutant à un mot la syllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expression respectueuse dans la bouche d'un inférieur. Lorsqu'avec son égal on veut se servir du mot pere, on dit *tatl*; mais un inférieur dira *tatzin*. Lorsqu'un Prêtre parle à un autre Prêtre, il l'appelle *teopixque*; une personne d'un rang inférieur le nomme *teopixcatzin*. L'Empereur qui régnoit lorsque Cortès conquît le Mexique, se nommoit *Montésuma*; mais ses vassaux l'appelloient par respect *Montésumazin*. Torribio, *M. S. Palafox, virtudes del Indio*, p. 65. Les Mexicains avoient non-seulement des noms de respect, mais même des verbes pour marquer ce sentiment. La manière dont ils étoient formés des verbes ordinaires, se trouve expliquée par D. Jos. Aug. Aldama y Guevara dans sa Grammaire Mexicaine, n°. 188.

classes , & qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

Constitu-  
tion poli-  
tique.

L'esprit des Mexicains ainsi accoutumé & plié à la subordination étoit très-bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique ; mais les descriptions de leurs institutions politiques & de leurs loix , transmises par les Espagnols qui ont détruit les unes & les autres , sont si inexactes & si remplies de contradictions , qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelques - uns nous représentent les Souverains du Mexique comme absolus , & décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Nous découvrons pourtant dans certains faits des traces de coutumes & de loix faites pour circonscrire le pouvoir de la Couronne ; & des droits, des privileges de la noblesse qui paroissent des barrières contre les usurpations du Monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Mexicains ont apporté aux innovations faites par Montézume dans le gouvernement. Son ambition avoit détruit

l'ancienne constitution, & introduit à sa place le despotisme pur. Il avoit méprisé leurs loix, violé leurs privilèges, & réduit tous ses sujets à la condition d'esclaves (1). Plusieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étoient soumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'espoir de le secouer & de recouvrer leurs premiers droits, ils avoient recherché la protection de Cortès, & s'étoient réunis à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique (2). Ce n'est donc pas sous le regne de Montézume, mais sous ceux de ses prédécesseurs que nous pouvons reconnoître la forme originaire & l'esprit du gouvernement du Mexique, qui paroissent avoir subsisté sans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'Empire jusqu'à l'élection de Montézume. Le corps de citoyens, que nous pouvons appeller les Nobles, formoit le premier ordre de l'Etat.

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, c. 14. Torquem. *Lib. II*, c. 69.

(2) Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, c. 10. Torquem. *Lib. VI*, c. 49.

Il y avoit différentes classes parmi eux, comme nous l'avons déjà observé, & ils acquéroient les dignités & les transmettoient de diverses manieres. Ils étoient en grand nombre. Selon un Auteur soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avoit dans l'Empire du Mexique trente Nobles du premier rang, dont chacun avoit dans son territoire & sous sa dépendance environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptoit trois cents Nobles d'une classe inférieure qui lui étoient subordonnés (1). Le territoire dépendant des chefs de Tezeuco & de Tacuba, n'étoit guere moins étendu que celui qui formoit le district du Monarque (2). Chacun de ces chefs possédoit dans son district une juridiction territoriale complete, & levoit des taxes sur ses vassaux; mais tous suivoient l'étendard du Monarque à la guerre, y conduisoient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VIII, c. 12.

(2) Torquemada, *Lib.* II, c. 57. Corita, *manuscrit.*



domaine , & plusieurs d'entre eux payoient tribut au Roi comme à leur Seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique , on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnoît ses trois caracteres distinctifs, une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission, & un Souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit & les principes de cette espece de gouvernement semblent avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du Souverain y étoit extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demeuroit entre les mains des Seigneurs qui n'en laissoient au Roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits , ils les défendoient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du Monarque. C'étoit une loi fondamentale du Royaume que le Roi ne pût décider sur aucune affaire importante & générale sans l'approbation d'un conseil composé de la premiere noblesse

(1). Il ne pouvoit ni déclarer la guerre, ni disposer à son gré d'une partie très-considérable du revenu public, dont la destination étoit réglée, & qui ne pouvoit être divertie par le Roi seul à aucun autre usage (2). Pour assurer l'observation des privilèges de la nation & des leurs, les Nobles ne souffrirent point que la couronne se transmît par succession; elle étoit élective. Le droit d'élection semble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la noblesse; mais il avoit passé ensuite à six électeurs, parmi lesquels étoient toujours les Seigneurs de Tezeuco & de Tacuba. Par respect pour les Monarques, le choix tomboit communément sur quelque membre de leur famille; mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avoit un grand besoin d'un Souverain actif & valeureux, on avoit plus d'égard dans le choix au mérite & à la maturité de l'âge qu'à

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* II, c. 19. *Idem*, *decad.* 3, *Lib.* IV, c. 16.

(2) *Ibid.* c. 17.

l'ordre de la naissance, & on préféroit souvent des collatéraux à des parents plus proches du Monarque décédé (1). C'est à cet usage que les Mexicains devoient cette succession de Princes habiles & guerriers, qui avoient élevé leur Empire en si peu de temps à ce haut point de puissance, où le trouva Cortès en débarquant dans la nouvelle-Espagne.

Tant que l'autorité des Monarques demeura limitée, il est probable qu'elle fut exercée sans beaucoup d'ostentation; mais lorsqu'elle s'étendit, ils augmentèrent aussi la magnificence du trône. C'est dans ce dernier état que la Cour du Mexique se montra aux yeux des Espagnols, qui en furent frappés, & qui nous en décrivent la pompe fort au long, & avec les expressions de la plus grande admiration. La nombreuse suite de Montézume, l'ordre, le silence, le respect avec lesquels il étoit servi, la vaste étendue de son palais, les logemens de ses différens

Pouvoir  
des Monarques  
& splendeur de  
leur Cour.

---

(1) Acoſta, *Lib. VI, cap. 24.* Herrera, *decad. 3, Lib. II, c. 13.* Corita, *manuſcrit.*

Officiers , le faſte avec lequel il déployoit ſa grandeur toutes les fois qu'il daignoit ſe laiſſer voir à ſes ſujets , tenoient plus de la magnificence des anciens Monarques d'Asie que de la ſimplicité des Etats naiſſants du nouveau monde.

Ordre établi dans le gouvernement. Mais ce n'étoit pas ſeulement par cette pompe extérieure que les Souverains du Mexique déployoient leur pouvoir. Ils le manifeſtoient d'une manière plus bienfaiſante par l'ordre & la régularité avec laquelle ils adminiſtroient la police intérieure de leurs Etats. Le Roi avoit ſur ſes vafſaux immédiats une juridiſtion entière , tant civile que criminelle. Chaque département avoit ſes juges ; & ſi nous pouvons compter ſur ce que les Ecrivains Eſpagnols nous diſent des principes & des loix ſur leſquels ils fondeoient leurs déciſions dans ces deux genres d'affaires , la juſtice étoit adminiſtrée au Mexique avec autant d'ordre & d'équité qu'on en peut trouver dans les ſociétés entièrement civilifées.

Dépense. Les moyens de fournir à la dépense publique étoient auſſi fort bien

entendus. C'étoient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie, & sur les marchandises de tous les genres mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des regles établies, & chacun connoissoit la proportion des charges publiques qu'il avoit à supporter. Comme l'usage de la monnoie étoit inconnu au Mexique, tous les impôts se payoient en nature, & on portoit dans les magasins publics, non-seulement toutes les productions naturelles des diverses Provinces de l'Empire, mais tous les ouvrages de l'industrie & des arts. De ces magasins l'Empereur tiroit de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix, & ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, &c. Le petit peuple qui ne possédoit point de terre, & qui ne faisoit point de commerce, payoit sa part des impôts en travaux de différents genres; & c'étoit par ce travail que les terres de la Couronne étoient cultivées, les ouvrages publics exécutés.

tés, & les diverses maisons de l'Empereur construites & entretenues (1).

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, c. 13, *decad.* 3, *Lib. IV*, c. 16, 17.

En comparant plusieurs passages de Corita & d'Herrera, on peut 1<sup>o</sup>. se former une idée assez juste des différentes manières dont les Mexicains contribuoient au soutien du gouvernement. Il paroît que quelques personnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune espèce de tribut, & que leur seule obligation envers le public se bornoit au service militaire personnel, & à suivre avec leurs vassaux la bannière de l'Empereur 2<sup>o</sup>. Les vassaux immédiats de la Couronne étoient non-seulement tenus au service militaire personnel, mais ils payoient encore en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3<sup>o</sup>. On retenoit aussi une partie des appointements de ceux qui exerçoient des places d'honneur ou de confiance. 4<sup>o</sup>. Chaque *Capullée* ou association cultivoit, pour le service de la Couronne, une partie de ses communes, & en portoit le produit dans les greniers de l'Empereur. 5<sup>o</sup>. On prenoit pour le service public une certaine partie de tout ce qu'on portoit aux marchés publics, soit des fruits de la terre, soit des différentes productions des artistes & des manufactures; & les marchands qui payoient cette redevance étoient exemptés de toute autre taxe. 6<sup>o</sup>. Les *Mayequés*, ou *adscripti glebæ*, étoient tenus de cultiver un certain district dans chaque Province, qu'on peut regarder comme *domaine de la Couronne*, & d'en porter les productions dans les magasins publics. Ainsi le Souverain recevoit une partie de tout ce

Les progrès des Mexicains dans la civilisation se montrent non-seulement dans tous les points essentiels à toute société bien ordonnée, mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de couriers publics postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'Empire à l'autre, étoit une invention ingénieuse de police que ne connoissoit à cette époque aucun Etat de l'Europe. La situation de la capitale sur un lac, avec des digues & des chaussées fort longues qui servoient d'avenues à ses différents quartiers, avoit demandé une adresse & un travail qu'on ne pou-

---

qu'il y avoit d'utile & de précieux dans le pays, tant des productions naturelles de la terre, que de l'industrie du peuple : ce que chaque particulier payoit au Gouvernement paroît avoir été peu de chose. Corita, pour répondre à l'une des questions proposées par Philippe II à l'audience de Mexico, a cherché à estimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen payoit, & il ne le fait monter qu'à trois ou quatre réaux, c'est-à-dire de trente-trois à quarante-cinq sols de France.

voit trouver que chez un peuple civilisé. On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs, par lesquels ils avoient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable le long des chaussées. (1). Un certain nombre d'hommes employés régulièrement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés en différentes places, & à y faire la garde pendant la nuit (2),

---

(1) Cortès, qui paroît avoir été étonné de ces ouvrages comme d'une preuve du génie des Mexicains, en donne une description particulière. « Le long de la chaussée, dit-il, qui mène à la ville, on a pratiqué deux conduits, composés d'argille mêlée de mortier, larges d'environ deux pas, sur six pieds de hauteur. Par l'un de ces conduits passe un courant d'eau excellente, du volume du corps d'un homme, qui va jusqu'au milieu de la ville dont elle abreuve abondamment tous les habitants. Le second conduit n'est destiné qu'à y faire passer l'eau lorsqu'il est nécessaire de nettoyer ou de réparer le premier. Comme ces conduits passent le long de deux ponts aux endroits où il y a des brèches à la chaussée par lesquelles coule l'eau salée du lac, il y a des ruyaux de la grosseur d'un bœuf. L'eau est portée par des canots dans tous les quartiers de la ville pour y être vendue aux habitants. *Relat. ap. Ramusf.* 241, A.

(2) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, c. 4. Torribio, *manuscrit.*



montrent encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que les nations polies n'ont acquis que fort tard..

Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains, est le degré auquel ils avoient porté les arts. Cortès & les premiers Historiens Espagnols en parlent avec étonnement, & prétendent que les artistes les plus célèbres de l'Europe n'auroient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse & la propreté du travail. Ils représentoient, dit-on, les hommes, les animaux & d'autres objets par le moyen de plumes diversement colorées & nuancées ; de sorte qu'on voyoit dans leurs tableaux tous les effets de la lumière & de l'ombre, & la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit aussi que leurs ouvrages d'or & d'argent n'étoient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à se former des idées de l'état des arts chez une nation grossière, on est fort sujet à se tromper. Nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui

Arts.

est à-peu-près à notre niveau avec un œil critique & quelquefois jaloux, au-lieu que ceux d'une nation nouvelle & grossière nous étonnent quand nous comparons la force des obstacles qu'elles ont eus à surmonter avec la foiblesse de leurs moyens; & dans la chaleur de notre admiration, nous sommes disposés à nous les représenter comme plus parfaits qu'ils ne le sont réellement. C'est à cette illusion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques Ecrivains Espagnols dans les descriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, sans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'est pas aussi par ces descriptions que nous les devons juger, mais par l'examen des ouvrages Mexicains qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Comme le vaisseau dans lequel Cortès envoya à Charles V les plus curieuses productions de leurs arts rassemblées dans le premier pillage de l'Empire par les Espagnols, fut pris par un corsaire François (1), les mo-

---

(1) *Relat. de Cort, Ramus*, III, 294, F.

numents de leur industrie sont moins nombreux que ceux des Péruviens. J'ignore s'il subsiste en Espagne quelques-unes de leurs peintures en plumes ; mais on voit dans le cabinet du Roi d'Espagne , nouvellement ouvert au public , plusieurs de leurs bijoux en or & en argent , ainsi que leurs divers ustensiles ; & j'ai appris par des personnes sur le goût & le jugement desquelles je puis compter , que ces ouvrages vantés de leur industrie , ne sont que des représentations informes d'objets communs , & des figures grossières d'hommes & d'animaux sans vérité & sans grace (1). Ce qui est confirmé en-

---

(1) On voit dans l'arsenal du palais royal à Madrid une armure complète qu'on dit avoir été celle de Montézume. Elle est faite de plaques de cuivre fort minces & vernies. Les personnes les plus instruites croient que c'est un ouvrage oriental ; ce qui paroît confirmé par les dragons qu'on voit sur les ornements d'argent qui la couvrent , & dont le travail est infiniment supérieur à tout ce qu'a produit l'art des Américains. Il est probable que les Espagnols ont reçu cette armure des îles Philippines. Le seul ouvrage incontestable des Mexicains que je connoisse en Angleterre , est une coupe d'or fin , qu'on dit avoir appartenu

core par l'inspection des gravures en bois ou en taille-douce de leurs peintures publiées par différents Auteurs. On n'y voit que des représentations grossières & mal-adroites d'hommes, de quadrupedes ou d'oiseaux, ainsi que de la nature inanimée. Le style Egyptien le plus sec, tout roide & tout grossier qu'il est, a encore plus d'élégance. Les essais informes d'un enfant qui entreprend de dessiner quelque objet, ne sont pas plus imparfaits.

Mais quoique les peintures des Mexicains considérées comme ouvra-

---

à Montézume. Elle pèse environ cinq onces & un demi-gros. On en présenta trois dessins à la société des Antiquaires, le 10 Juin 1765. D'un côté on voit la tête d'un homme en face, de l'autre en profil, & du troisième par derrière. On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe; ce qui a produit la représentation de l'objet sur le côté extérieur. Les traits sont grossiers, cependant passables, mais trop mal dessinés pour être un ouvrage Espagnol. Cette coupe fut achetée par Edouard, Comte d'Oxford, pendant qu'il se trouvoit avec sa flotte dans le port de Cadix, & elle appartient aujourd'hui au Lord Archer, son petit-fils. Je dois ce détail à mon respectable & spirituel ami, M. Barrington.

gés de l'art, fussent très-imparfaites, si nous les considérons comme le dépôt de l'histoire de leur pays, comme des monuments de leurs loix & des principales révolutions de leur Etat, elles deviennent des monuments aussi curieux qu'intéressants. La plus noble & la plus utile invention dont puisse se glorifier l'esprit humain, est sans doute l'écriture, qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'espece; mais ses premiers essais ont été très-grossiers, & ses progrès très-lents. Quand le guerrier avide de renommée a désiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux générations à venir, quand la reconnoissance d'une nation pour son Souverain l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des bienfaits qu'elle en avoit reçus, le premier moyen qui semble s'être présenté, a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on vouloit conserver la mémoire. On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique des ouvrages de cette espece d'art, appelé avec beaucoup

de justesse, *écriture en tableaux* (1). Un chef revenant de son expédition, dépouilloit un arbre de son écorce, & gravoit sur le tronc avec une sorte de peinture rouge quelques figures grossières représentant la route qu'il avoit tenue, le nombre de ses troupes & de celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avoit rapportées, les prisonniers qu'il avoit faits : il confioit sa renommée à ces monuments grossiers, & se flattoit de l'espérance qu'ils serviroient à lui obtenir les éloges des guerriers de sa nation dans les temps à venir (2).

Les peintures des Mexicains comparées à ces essais informes des nations sauvages de l'Amérique peuvent être regardées comme des ouvrages où se montre une sorte de composition & de dessin. A la vérité les deux méthodes se ressemblent en ce qu'elles consistent toutes deux à représenter les événements par la

---

(1) Divine Legat. of Moses III, 73.

(2) Sir. W. Johnson. *Phil. Transact.* vol. 63, p. 143. *Mém. de la Fontaine*, II, 191. *Lafitau, mœurs des Sauvages*, II, 43.

peinture des objets ; mais les Mexicains pouvoient tracer une suite plus longue de faits dans l'ordre des temps par la disposition de leurs figures ; présenter , par exemple , les événements d'un regne depuis l'avènement du Roi à sa Couronne jusqu'à sa mort ; les progrès de l'éducation d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge viril ; les différentes récompenses & les marques de distinction accordées à un guerrier à mesure qu'il s'étoit signalé par de nouveaux exploits. On a conservé quelques unes de ces écritures en tableaux qui sont regardées avec raison comme les monuments les plus curieux des arts du nouveau monde. Les plus remarquables de ces planches sont celles qu'a publiées Purchas au nombre de soixante-six. Elles sont partagées en trois suites. La première contient l'Histoire de l'Empire du Mexique sous dix de ses Monarques. La seconde est le rôle des impositions , représentant ce que chaque ville conquise paye au trésor royal. La troisième est un code de leurs institutions civiles , politiques & militaires. L'Archevêque de

Tolede qui siege aujourd'hui, a publié d'autres peintures Mexicaines en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication complete de ce qui y est représenté, donnée aux Espagnols par des Indiens qui connoissent très-bien leurs arts. Toutes sont faites d'après le même principe : elles représentent des choses & non des mots ; elles offrent des images aux yeux & non des idées à l'esprit. Elles peuvent donc être considérées comme les premiers & les plus grossiers essais de l'art d'écrire. On a dû sentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conserver la mémoire des faits. Ce devoit être une opération bien longue & bien fastidieuse que celle de peindre ainsi chaque événement ; & comme les affaires se compliquent & que les événements se multiplient dans toutes les sociétés, les annales devoient former en peu de temps un volume énorme. D'ailleurs, on ne peut peindre que les objets qui tombent sous les sens. Nos conceptions n'ont aucune forme sensible ; & puisque l'écriture en ta-



bleau ne pouvoit les peindre , elle ne pouvoit être qu'un art très-imparfait. La nécessité de le perfectionner a dû aiguïser l'invention , & l'esprit humain , dans le nouveau monde tenant la même route qu'il a suivie dans l'ancien , l'art a dû faire successivement les mêmes pas , c'est-à-dire , aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe , au symbole allégorique , ensuite à des caractères arbitraires , pour arriver avec le temps à un alphabet capable d'exprimer toutes les combinaisons de sons employées dans le discours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procéderaient ainsi. En observant avec attention les planches dont j'ai parlé , on y remarque quelques figures qui approchent de l'hiéroglyphe , & dans lesquelles une partie principale de l'objet ou quelque circonstance importante du sujet est employée pour représenter le tout. Dans les annales des loix de Purchas , les villes conquises sont constamment représentées par la figure grossière d'une maison ; mais pour distinguer les villes particulières dont les Souve-

rains du Mexique s'étoient emparés , on trouve employés des emblèmes particuliers , quelquefois des objets naturels , d'autre fois des figures arbitraires. Dans le rôle des impôts publié par l'Archevêque de Toledé , on ne voit point la maison , symbole ordinaire d'une ville , mais seulement un emblème qui la représente. Ailleurs on a été plus loin , & l'on s'est approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré & plus arbitraire. Pour désigner un Monarque qui a étendu son domaine par la force des armes , on a figuré le Monarque & les villes qu'il a conquises , avec un bouclier couvert de fleches placé entre lui & les villes. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un seul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme sensible ; c'est dans leur maniere de désigner les nombres. Ils avoient inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention , dont ils se servoient pour compter les années du regne de leurs Rois , & le montant des sommes payées au trésor royal. La figure du

cercle représente l'unité. Elle se répète pour exprimer les petits nombres; des marques particulières expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis vingt jusqu'à huit mille. La courte durée de l'Empire des Mexicains ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture si laborieuse & si compliquée des objets réels à la simplicité & à la facilité de l'écriture alphabétique. Quoiqu'on découvre dans l'emploi de ces moyens quelques idées qui pouvoient les conduire à notre écriture, on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux, plus parfaite que celle des Sauvages de l'Amérique, en raison même de leur supériorité sur ces petites peuplades, mais qui est encore assez défectueuse pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait une nation pour être mise au rang des peuples civilisés (1).

---

(1) Le Lecteur instruit s'appercvra facile-

Leur ma-      Leur maniere de mesurer le temps  
 niere de      est une preuve moins équivoque de  
 mesurer      leur  
 le temps.

---

ment que je dois beaucoup pour cette partie de mon ouvrage à l'Evêque de Gloucester, qui a marqué avec autant d'érudition que de génie les progrès successifs qu'a faits l'esprit humain dans cette route. Il est le premier, à ce que je crois, qui ait formé un système raisonnable & plausible des différentes manieres d'écrire des nations suivant les différents degrés de leurs connoissances. *Div. legation of Moses III, pag. 69.* Le savant & judicieux Auteur du Traité de la formation mécanique des langues y a ajouté quelques observations importantes. *Tome I, p. 295, &c.*

Comme les peintures des Mexicains sont un des plus curieux monuments des premieres méthodes d'écriture, il ne sera pas hors de propos de faire connoître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, & comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la premiere & la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Dom Antoine Mendoza, Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, ayant jugé que ces peintures étoient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne; mais le vaisseau qui les portoit fut pris par un garde-côte François, & elles tomberent entre les mains de Thever, géographe du Roi, qui ayant voyagé lui-même dans le nouveau monde, & décrit une de ses Provinces, recherchoit avec soin tout ce qui pouvoit jeter

leur industrie. Ils divisoient l'année en dix-huit mois , chacun de vingt

---

un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort elles furent achetées par Halkluyt , qui alors étoit chapelain de l'Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de France , & qui les laissa à Purchas , lequel les publia à la priere du savant antiquaire Henry Spelman. *Purchas* , tome 3 , pag. 1065.

Le second monument de l'écriture en tableaux des Mexicains fut publié en deux planches par le Médecin François Gemelli Carreri. La première est une carte ou un tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur première arrivée dans le pays & des différentes habitations qu'ils formerent avant d'avoir fondé la capitale de leur Empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique , ou un cercle qui représente la manière dont ils calculoient & marquoient leur cycle de cinquante-deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri dans la ville de Los Angeles par le Dr. Christoval de Guadalajora , & il reçut le second de Dom Carlos de Sigüenza y Góngorra. Mais comme on croit aujourd'hui , je ne sais sur quelle preuve , que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie , & que son fameux *Giro del Mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé , je n'ai pas parlé de ces peintures dans le texte. Elles paroissent cependant manifestement des productions Mexicaines ; elles étoient regardées comme telles par Boturini qui étoit fort en état de juger si elles étoient véritables ou supposées. Le style du premier de ces tableaux est beaucoup plus parfait que celui d'aucun autre ouvrage de dessin qu'on

jours , qui tous ensemble faisoient trois cents soixante jours. Mais com-

---

ait conservé des Mexicains ; mais comme on dit que l'original a presque été effacé par le temps , je soupçonne qu'il a été retouché & corrigé par quelqu'artiste Européen. *Carreri , Churchill. IV. pag. 487.* La roue chronologique est une représentation exacte de la manière dont les Mexicains supputoient le temps , suivant le récit d'Acosta , *Lib. VI, ch. 2.* Elle paroît ressembler à celle qu'avoit vue ce savant Jésuite ; & si on peut la regarder comme un monument authentique , elle prouve que les Mexicains avoient des caractères artificiels ou arbitraires , qui , outre les nombres , représentoient différentes choses. Chaque mois est représenté par le sybmole de quelque travail ou cérémonie religieuse qui lui étoit particulier.

Le troisième morceau de peinture Mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Boturini Benaducci partit pour la nouvelle-Espagne en 1736. Divers incidents l'engagerent à apprendre la langue des Mexicains , & à rassembler les débris de leurs monuments historiques. Il employa neuf ans à ces recherches , avec tout l'enthousiasme d'un faiseur de projets , & toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid son *Idea de una Nueva historia general de la América septentrional* , contenant le résultat de ses recherches , & il y joignit un catalogue de son cabinet d'Histoire Américaine , divisé en trente-six articles. Son idée d'une nouvelle histoire me paroît l'ouvrage d'un homme aussi bizarre que crédule ; mais son catalogue des cartes , des peintures , des registres , des impôts , des al-

me ils avoient observé que le soleil ne faisoit pas sa révolution toute

---

manachs , &c. est surprenant. Malheureusement le vaisseau sur lequel il envoyoit en Europe une partie de cette collection , fut pris par un armateur Anglois pendant l'avant-dernière guerre , & il est apparent que le tout fut perdu par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tomberent. Boturini lui-même encourut la disgrâce de la Cour d'Espagne , & mourut dans un hôpital à Madrid. L'Histoire , dont l'*Idée* n'étoit qu'un *prospectus* , n'a jamais été publiée. Il paroît que le reste de cette collection a été dispersé. Une partie tomba entre les mains de l'Archevêque de Tolède actuel , lorsqu'il étoit encore Primat de la nouvelle-Espagne , & il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule collection de peintures Mexicaines que je connoisse , outre celles dont je viens de parler , se trouve à la bibliothèque Impériale à Vienne. J'en ai obtenu par ordre de Leurs Majestés Impériales , une copie en huit tableaux , si fidèlement imités , qu'à peine pouvoit-on , à ce qu'on m'a marqué , distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce recueil Mexicain , il paroît qu'Emmanuel , Roi de Portugal , en fit présent au Pape Clément VII , qui mourut en 1533. Après avoir passé par les mains de plusieurs possesseurs illustres , cette collection tomba entre celles du Cardinal de Saxe-Eisenach qui les présenta à l'Empereur Leopold. On ne peut douter que ces peintures ne soient l'ouvrage des Mexicains ; mais elles sont d'un style tout-à-fait différent de toutes les autres.

entiere dans cette periode, ils avoient ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires étoient

---

J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des Lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet étoit assez important, il seroit possible de parvenir avec quelqu'attention & avec le secours des planches de Purchas & de l'Archevêque de Toledé, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables. *A A* sont des boucliers & des dards à-peu-près de la même figure que ceux qu'on voit dans Purchas, pag. 1070, 1071, &c. *B B* représentent des temples qui ressemblent beaucoup à ceux de Purchas, p. 1109 & 1113, & à ceux de la seconde planche de Lorenzana. *C* est une bale de manteaux ou d'habits de coton, dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas & de Lorenzana. *E E E* paroissent être des Capitaines Mexicains en habits de guerre, dont les ornemens singuliers ressemblent aux figures de Purchas, p. 1110, 1111, 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un registre d'impôts, parce que la maniere d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. *D D D* &c. Beturini dit que la maniere de compter par des nœuds étoit aussi familiere aux Mexicains qu'au peuple du Pérou, p. 85; opinion qui paroît confirmée par la maniere dont les unités sont représentées dans les peintures Mexicaines que j'ai. Elles ressemblent parfaitement à une suite de nœuds faits à une corde.



appelés d'un nom synonyme de *sur-numéraire* ou *perdu*, & comme ils n'appartenoient à aucun mois, pendant toute leur durée, il ne se faisoit aucun travail ni aucune cérémonie religieuse (1). Une différence si peu considérable entre l'année des Mexicains & l'année vraie, prouve que ces peuples avoient porté quelque attention à des recherches & des spéculations sur lesquelles les hommes ne tournent jamais leurs pensées tant qu'ils sont dans l'état de barbarie.

Tels sont dans les mœurs & le gouvernement des Mexicains, les traits les plus frappants qui peuvent les faire regarder comme un peuple très-civilisé, tandis que d'autres circonstances peuvent faire croire que par leur caractère & plusieurs de leurs institutions, ils ne différoient pas beaucoup des autres Américains.

Les Mexicains comme les tribus sauvages qui les environnoient, étoient sans cesse en guerre; & les motifs qui les y pouvoient sembler

Faits qui indiquent un état imparfait de civilisation.

Leurs guerres continuelles & féroces.

---

(1) Acoſta, *Lib. VI*, c. 2.

avoir été les mêmes : ils combattoient pour satisfaire leur vengeance en versant le sang de leurs ennemis. Dans les combats, ils cherchoient principalement à faire des prisonniers, & la victoire étoit d'autant plus éclatante qu'ils en faisoient davantage. On ne rendoit jamais de prisonniers : tous étoient égorgés sans pitié, & les vainqueurs les mangeoient avec la féroce d'un peuple entièrement sauvage. En quelques occasions, la barbarie étoit portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvroient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avoient succombé sous leurs coups, & alloient dans les rues, célébrant leur propre valeur, & insultant à leurs ennemis (1). Jusques dans leurs institutions civiles, on trouve des traces de cette barbarie que leur système de guerre leur inspiroit. Les quatre principaux Conseillers de l'Empire étoient distin-

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* II, c. 15, Gomora, *Cron.* c. 217.

gués par des titres atroces qui n'a-  
voient pu être imaginés que chez une  
nation qui se plaît dans le carnage &  
dans le sang (1). Cette férocité de  
caractère se trouve dans toutes les  
nations de la nouvelle-Espagne. Les  
Tlascalans, les peuples du Mechoa-  
can & d'autres Etats ennemis des  
Mexicains, étoient aussi sans cesse  
en guerre, & trahissoient leurs enne-  
mis avec la même cruauté. A mesure  
que les hommes s'unissent en société,  
& vivent sous l'empire des loix  
& d'une police régulière, leurs mœurs  
s'adoucissoient, les sentimens d'humani-  
té naissent en eux. Les droits &  
les devoirs sont mieux connus. La  
férocité des guerres s'affoiblit, &  
même au milieu des combats les  
hommes se souviennent de ce qu'ils  
se doivent les uns aux autres. Le  
sauvage combat pour détruire, le  
citoyen pour conquérir. Le premier  
est inaccessible à toute pitié, & n'é-

---

(1) Le premier fut appelé le *Prince de la Lance mortelle* ; le second, le *Partageur d'hommes* ; le troisième, le *Verseur de sang* ; le quatrième, le *Seigneur de la maison noire*. Acofta, *Lib. VI, c. 23.*

pargne personne ; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paroît avoir été entièrement étrangere aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisoient la guerre étoit telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils étoient bien imparfaitement civilisés.

Leurs  
cérémonies fune-  
bres.

Leurs cérémonies funebres avoient le même caractère de cruauté. A la mort des grands, & sur-tout de l'Empereur, un certain nombre de ses domestiques étoient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde, & ces malheureuses victimes étoient égorgées sans pitié, & ensevelies dans le même tombeau (1).

Imper-  
fection de  
leur agri-  
culture.

Quoique leur agriculture fût plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent presque que de leur chasse, elle ne paroît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés pour se livrer avec quelque suite aux travaux de l'industrie. Les Espagnols ne remarquerent point que les

---

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, c. 18. Gome-  
ra, *Cron.* c. 202.

Mexicains fussent plus robustes que les autres Américains. Ils observoient que les uns & les autres étoient foibles & peu propres à supporter la fatigue, & que la force d'un Espagnol surpassoit celle de plusieurs Indiens. Ils imputoient cette différence au défaut de nourriture & à la mauvaise qualité des aliments, qui suffisoient pour soutenir la vie, & non pour former une constitution robuste (1). Ces remarques ne se feroient pas présentées dans un pays qui eût fourni avec abondance des subsistances à ses habitants. La difficulté que Cortès trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avoit avec lui, & la nécessité où les Espagnols furent souvent de recourir aux productions spontanées de la terre, semblent confirmer ce jugement, & nous donnent une idée désavantageuse de l'état de la culture de l'Empire du Mexique.

Cette opinion se trouve encore confirmée par une pratique univer- Autres  
preuves  
de cette  
imperfec-  
tion.

---

(1) *Relat. ap. Ramus*, III, 306. *A. Herrera*, *decad.* 3, *Lib. IV*, c. 17, *dec.* 2, *Lib. VI*, c. 16.

sellement établie dans toute la nouvelle-Espagne. Les femmes Mexicaines nourrissoient toutes leurs enfants de leur lait pendant plusieurs années ; & pendant ce temps-là , elles n'habitoient pas avec leurs maris (1). Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur auroit été à charge , quoique nécessaire , comme je l'ai déjà observé parmi des sauvages dont la vie est si dure & la subsistance si précaire , ne se seroit pas conservée chez un peuple qui eût vécu dans quelque aisance.

Doutes  
sur l'étendue  
attribuée à cet  
Empire.

La vaste étendue de l'Empire du Mexique , circonstance qu'on regarde avec raison comme la preuve la plus décisive d'un progrès considérable dans l'art du gouvernement , est un de ces faits de l'histoire du nouveau monde qui semble avoir été admis sans assez d'examen. Les Historiens Espagnols , pour relever les exploits de leurs compatriotes , s'accordent à représenter l'Empire de Montézume comme s'étendant sur toutes les Pro-

---

(1) Gomera , *Cron.* c. 208. Herrera , *detad.* 3 , *Lib. IV* , c. 16.

vinces de la nouvelle - Espagne du Nord à la mer du Sud; mais une grande partie des pays des montagnes étoit possédée par les *Otomies*, nation féroce, qui paroît avoir été le reste des habitants originaires du pays conquis par les Mexicains. Les Provinces situées au Nord & à l'Ouest de Mexico étoient occupées par les *Chichimecas* & d'autres peuplades de chasseurs. Toutes ces nations ne reconnoissoient point le Monarque du Mexique. Même dans le pays plat & dans l'intérieur, plusieurs villes & Provinces n'avoient jamais subi le joug. Tlascala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'Empire, étoit une république indépendante & ennemie. Cholula, quoiqu'encore plus voisine, n'étoit soumise que depuis fort peu de temps lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paroît avoir été un Etat séparé, gouverné par ses propres loix (1). Mechoacan, dont la fron-

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, c. 15. 21.  
B. Diaz, 130.

tiere n'étoit qu'à quarante lieues de Mexico , étoit un Royaume puissant , célèbre par son implacable inimitié pour les Mexicains (1). Ces puissances ennemies circonscrivoient l'Empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous donnent de son étendue les descriptions des Historiens Espagnols.

Défaut  
de com-  
muni-  
cation entre  
les Pro-  
vinces.

Avec cette indépendance des divers Etats de la nouvelle-Espagne , il ne pouvoit y avoir que peu de communication entre ses diverses Provinces. Même dans l'intérieur du pays & à peu de distance de la capitale , il n'y avoit pas de routes d'un district à un autre ; & quand les Espagnols voulurent y pénétrer , ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois & des marais (2). Lorsque Cortès , en 1525 , se hasarda à marcher de Mexico au pays des Honduras , il trouva des difficultés , & essuya des fatigues aussi grandes que celles qu'il eût pu ren-

---

(1) Herrera , *decad.* 3 , *Lib.* II , c. 10.

(2) B. Diaz , c. 166 , c. 176.



contrer dans les lieux les plus déserts de tout le reste de l'Empire. Dans quelques endroits, il fut obligé de se frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres, il y avoit si peu de culture, que ses troupes furent souvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien constants s'accordent mal avec les descriptions pompeuses de la police & de l'industrie des Mexicains, & ne donnent guere de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du Nord de l'Amérique, où l'on n'a trouvé aucune trace de communication établie que ce que les sauvages appelloient & ce qu'on appelle encore *un sentier de commerce ou de guerre*, peu de marques d'industrie & nul monument des arts (1).

Une preuve non moins frappante de ce défaut de communication & de commerce au Mexique, est le défaut de monnoie & de tout autre

Autre  
preuve de  
l'état peu  
avancé  
des Mexi-  
cains.

---

(1) Herrera, *Decad.* 3, *Lib.* VII, c. 8.

moyen général d'échange & d'évaluation. Cette découverte est un des pas les plus importants dans les progrès des nations. Sans ce secours, tous les échanges se font si lentement, si difficilement, qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni variés. L'invention de ce moyen de commerce est d'une si haute antiquité dans notre hémisphere, & remonte si fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'histoire, qu'elle semble presque aussi ancienne que la société. Les métaux précieux paroissent avoir été employés de fort bonne heure à cet usage, parce que leur valeur est plus permanente, qu'ils sont plus facilement divisibles, & qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à servir de mesure commune qu'aucune autre substance que la nature ait soumise à l'empire de l'homme. Mais dans le nouveau monde, même dans les contrées où l'or & l'argent se trouvent en plus grande abondance, on n'y connoissoit point cet usage de ces métaux. Ils n'étoient pas encore assez nécessaires aux besoins des peuplades grossières ou des

monarchies imparfaitement civilisées de l'Amérique. Tout le commerce étoit conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'échange & d'évaluation si avantageux, & qui apporte tant de commodités dans la vie civile, doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençoit à sentir dans le nouveau monde l'inconvénient de manquer de l'instrument général du commerce, & l'on faisoit quelques efforts pour y suppléer. Au Mexique, où le commerce étoit plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amérique, on avoit commencé à employer une mesure commune de la valeur dont l'usage rendoit les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat étoit d'un usage commun à toutes les classes de citoyens, les noix ou amandes de cacao étoient reçues en échange des marchandises de peu de valeur. Le cacao étant ainsi considéré comme un moyen d'échange, la valeur de ce que l'acheteur vouloit acquérir, & de ce que le vendeur vouloit

vendre, s'estimoit par le nombre des noix de cacao qu'on pouvoit obtenir en échange de la marchandise achetée ou vendue. C'est là le plus grand pas que les Américains semblent avoir fait vers la découverte de la monnoie. Si le défaut de monnoie peut être regardé comme une preuve de leur barbarie, l'expédient par lequel ils avoient imaginé d'y suppléer, est d'un autre côté une marque décisive de leur supériorité sur les autres nations de l'Amérique dans les connoissances & dans les arts qui accompagnent la civilisation.

Doutes  
sur l'état  
de leurs  
villes.

Tel étoit l'état où les conquérants du Mexique trouverent plusieurs de ses provinces. Leurs villes elles-mêmes, quelque grandes & peuplées qu'elles fussent, paroissent plutôt avoir été l'asyle d'hommes qui ne font que sortir de la barbarie, que l'habitation paisible d'un peuple policé. D'après la description qu'on nous donne de Tlascala, cette ville ressembloit beaucoup à un village Indien. Ce n'étoit qu'un amas de huttes basses, dispersées çà & là selon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre

& en pierre, & couvertes de roseaux, qui ne recevoient de jour que par une porte si basse, qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant (1). Quoique la situation de Mexico sur le lac eût produit une disposition plus régulière des maisons, la structure du plus grand nombre étoit également grossière. Les temples même & les édifices publics ne paroissent pas avoir mérité les éloges pompeux qu'en font les Historiens Espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions obscures & peu exactes, le grand temple de Mexico, le plus célèbre de la nouvelle-Espagne, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, étoit une masse solide de terre de forme carrée, & revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avoit quatre-vingt-dix pieds; & comme il alloit en diminuant, l'édifice se terminoit par le haut en un espace d'environ trente pieds carrés, où étoit placée une figure de la divinité & deux au-

Leurs  
temples.

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VI, c. 12.

tels sur lesquels on sacrifioit les victimes (1). Les autres temples les plus célèbres de la nouvelle-Espagne ressembloient tous à celui de Mexico (2). De tels édifices ne donnent pas l'idée d'un grand progrès de l'art, puisqu'on peut difficilement concevoir plus de grossièreté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monuments publics.

Et leurs  
autres  
édifices  
publics.

A en croire les Historiens Espagnols, le palais de l'Empereur, & les maisons des principaux Nobles monstroient plus d'art & d'industrie. On y voyoit quelque élégance dans le dessin & des distributions assez commodes. Cependant si des édifices pareils

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VIII, c. 17.

(2) Le Temple de Cholula, qu'on regardoit comme le plus sacré de tous ceux de la nouvelle-Espagne, en étoit aussi le plus considérable. Ce n'étoit cependant qu'un mont de terre solide, dont la base, selon Torquemada, avoit plus d'un quart de lieue de circuit, & qui avoit quarante brasses de hauteur. *Mond. Ind. Lib.* III, c. 19.

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve dans les peintures gravées par Purchas, il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étoient construits de la même manière,

eussent existé dans les villes du Mexique, on en trouveroit encore quelques restes. Par la maniere dont Cortès conduisit le siege de Mexico, nous pouvons croire que tous les monuments un peu considérables de la capitale ont été détruits. Mais comme il ne s'est écoulé que deux siècles & demi depuis la conquête de la nouvelle-Espagne, il paroît impossible qu'en un espace de temps si court ces édifices vantés ayent disparu sans laisser après eux aucun vestige, & que dans aucune des autres villes, surtout parmi celles qui n'ont pas été emportées de vive force, il n'y ait aucune ruine qui atteste leur ancienne magnificence.

Dans les plus petits villages des Indiens, il y a des bâtimens d'une plus grande étendue & d'une plus grande élévation que les maisons des particuliers. Ceux où se tient le conseil de la nation, où elle s'assemble dans les fêtes publiques sont magnifiques comparés aux autres. La distinction des rangs & l'inégalité des propriétés étant établie parmi les Mexicains, le nombre des grands édifices devoit

y être aussi plus considérable que dans les autres nations de l'Amérique : il ne paroît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât par sa magnificence ou sa solidité les pompeuses épithètes que les Auteurs Espagnols leur donnent en les décrivant. Il est probable que quoique plus ornés & construits sur une plus grande échelle, ils étoient bâtis des mêmes matériaux légers & peu durables qu'on employoit pour les maisons communes (1), puisqu'en moins de deux cents cinquante années, le temps en a emporté jusqu'aux moindres vestiges (2).

---

(1) Ce n'étoit pas seulement à Tlascala & à Tepeaca, mais à Mexico même, que les maisons du peuple n'étoient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étoient extrêmement basses & étroites, sans autres meubles que quelques vases de terre ; ainsi que chez les Indiens les plus sauvages, plusieurs familles habitoient sous un même toit, sans avoir aucun appartement séparé. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VII, c. 13, *Lib.* X, c. 22, *decad.* 4, *Lib.* IV, c. 17. Torquem. *Lib.* III, c. 23.

(2) Une personne qui a vécu long-temps dans la nouvelle-Espagne, & qui a visité la plupart de ses Provinces, m'a dit, qu'il n'y avoit dans toute l'étendue de ce vaste Empire



Tous ces faits rassemblés prouvent évidemment que la civilisation du

---

aucun monument, ni aucun vestige de quelque édifice qui fût plus ancien que le temps de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté la chaussée qui va de Guadeloupe à la porte de Mexico, par laquelle Cortès entra dans cette ville. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.* L'Auteur d'un autre manuscrit observe qu'il ne reste pas le moindre vestige de l'existence d'aucun ancien bâtiment Indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune Province de la nouvelle-Espagne. » J'ai traversé, dit-il, toutes les Provinces adjacentes; c'est-à-dire, la nouvelle Galice, la nouvelle Biscaye, le nouveau Mexique, Sonora, Cinaloa, le nouveau Royaume de Léon, & le nouveau Santandero, sans avoir trouvé aucun monument digne de remarque, excepté des ruines près d'un ancien village dans la vallée de *Casas-grandes*, au trentième degré quarante-fix minutes de latitude septentrionale, & à deux cents cinquante-huit degrés vingt-quatre minutes de longitude de l'isle de Tenerife, ou quatre cents soixante lieues au Nord Nord-Ouest de Mexico ». Il décrit avec beaucoup d'exactitude ces ruines, qui paroissent avoir fait partie d'un méchant bâtiment de gazon & de pierres, recouverts d'une terre blanche ou de chaux. Un missionnaire lui avoit dit avoir vu les ruines d'un pareil bâtiment à environ cent lieues au Nord-Ouest, sur les bords de la rivière de Saint-Pierre. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.*

Ce qui donne beaucoup de crédit à ces témoignages, c'est qu'ils n'ont point été avancés

Mexique étoit beaucoup plus avancée que parmi les nations sauvages que

---

pour soutenir quelque système particulier, & que ce sont de simples réponses à des questions que j'avois faites. Il faut croire cependant que lorsque ces voyageurs ont dit n'avoir trouvé aucunes ruines ni aucun reste d'ouvrages anciens dans l'Empire du Mexique, ils ont seulement voulu faire entendre qu'il n'y restoit rien qui puisse donner quelque idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ses anciens habitants. Car, suivant le témoignage de plusieurs Ecrivains Espagnols, il paroît qu'on voit encore quelques vestiges d'anciens bâtimens à Otumba, Tlascalala, Cholula, &c. Villa-Segnor, *Theatro Amer.* p. 143, 308, 353. D. Franc. Ant. Lorenzana, ci-devant Archevêque de Mexico, & aujourd'hui de Toledé, dans son introduction à l'édition des cartes de la relation de Cortès qu'il a publiées à Mexico, parle de quelques ruines qu'on voit encore dans plusieurs villes par lesquelles Cortès a passé en se rendant à la capitale, p. 4, &c. Mais aucun de ces Auteurs n'en donne la moindre description, & ces ruines paroissent si peu considérables, qu'à peine fussent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholula, auquel les Espagnols ont donné le nom de Temple, s'y trouve toujours, mais sans le moindre escalier pour y monter, & sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paroît maintenant qu'une montagne naturelle, couverte d'herbe & d'arbrisseaux; & peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. Torque-

nous avons fait connoître; mais il n'en est pas moins manifeste qu'en beaucoup de choses, les Historiens Espagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de source plus commune & plus féconde d'erreur en décrivant les mœurs & les arts des nations sauvages ou à demi-civilisées; que d'y appliquer les noms & les expressions dont on se sert pour désigner les institutions & les arts des peuples polis. Lorsqu'on a eu donné le nom de Roi ou d'Empereur au chef d'une petite peuplade, le lieu de sa résidence a dû s'appeler palais, & son petit cortège a dû prendre le

---

mada, *Lib. III, c. 19.* J'ai reçu une description fort exacte des ruines d'un temple près de Cuernavaca, sur la route de Mexico à Aca-pulco. Elles sont composées de larges pierres, aussi exactement jointes les unes aux autres que celle des bâtimens des Péruviens, dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un quarré de vingt-cinq verges d'Angleterre, ou soixante-quinze pieds de Roi; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'élève en hauteur, non par gradation, mais en se resserrant tout-à-coup à des distances régulières; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure *B* de la planche. Il se terminoit, à ce qu'on dit, en pyramide.

nom de cour. De pareilles dénominations ont donné aux choses une importance qu'elles n'avoient pas ; l'illusion se répand , & chaque partie du récit étant embellie de fausses couleurs , l'imagination est tellement égarée par la ressemblance des noms , qu'il lui devient difficile de distinguer des objets qui n'ont aucune ressemblance entre eux. Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois au Mexique , ils furent si frappés de l'apparence de police & de quelques ouvrages des arts , fort supérieurs à ceux des nations grossières qu'ils avoient jusques-là visitées en Amérique , qu'ils s'imaginèrent avoir enfin découvert dans le nouveau monde un peuple civilisé. Dans leurs descriptions , ils paroissent ne perdre jamais de vue cette comparaison entre les habitants du Mexique & leurs sauvages voisins. En observant avec admiration la supériorité des Mexicains marquée en plusieurs choses , ils employent à décrire leur police imparfaite & leurs arts grossiers des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation

tion & dans les arts. Ces deux circonstances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux descriptions de l'état du Mexique que nous ont laissées les premiers Historiens Espagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples sauvages, ils ont laissé leurs idées s'élever beaucoup au-dessus du vrai, & les termes qu'ils ont employés dans leurs descriptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les Ecrivains postérieurs ont adopté le style des premiers, & l'ont chargé encore davantage. Solis, en traçant le caractère de Montézume, & en décrivant la splendeur de sa Cour, les loix & la police de son Empire, emploie les mêmes expressions dont on se serviroit pour faire connoître le Souverain & les institutions de la nation la plus civilisée de l'Europe.

Mais quoiqu'il faille reconnoître que la chaleur de l'imagination Espagnole a ajouté quelques embellissements à ces descriptions, on n'est pas en droit pour cela de prononcer avec le ton décisif qu'emploient plusieurs Auteurs, que tout ce qu'on a

écrit de l'étendue , de la police & des loix du Mexique , n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper, ou qui avoient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire du Mexique. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu , des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains avant & après la conquête, qui décrivent des institutions & des mœurs qui leur étoient familières , des personnes de professions différentes , Militaires , Prêtres , Jurisconsultes, à qui les objets doivent être présentés sous des aspects différents; & tous concourent à rendre le même témoignage. Si Cortès s'étoit hasardé à tromper son Souverain en lui faisant un tableau de mœurs imaginaires, il n'eût pas manqué d'ennemis & de rivaux empressés à découvrir sa tromperie, & à en tirer parti pour lui nuire. Mais , comme le remarque avec raison un Auteur qui a éclairci par sa sagacité, & embelli par son éloquence l'Histoire de

l'Amérique (1), cette supposition est aussi invraisemblable que le projet eût été audacieux. Parmi les destructeurs de ce grand Empire, il n'y en avoit pas un seul assez éclairé pour imaginer un système de police aussi bien combiné & aussi bien d'accord dans toutes ses parties que celui qu'ils attribuent aux Mexicains. D'où auroient-ils emprunté l'idée de plusieurs institutions ignorées à cette époque de toutes les autres nations connues? Au commencement du seizième siècle, il n'y avoit en Europe aucun établissement semblable à celui qu'on avoit formé au Mexique pour porter au Souverain des nouvelles de toutes les parties de son Empire. La même observation peut s'appliquer à ce qu'on nous dit de la forme de la ville de Mexico, de sa police & de ses différentes loix pour l'administration de la justice. Tout homme accoutumé à observer les progrès des nations, remarquera souvent dans les premiers pas qu'elles font, les germes de ces

---

(1) M. l'Abbé Raynal, *Hist. Phil. & Polit.* III, 127.

idées , d'où résultent des établissemens qui font la gloire & l'ornement des sociétés arrivées au plus haut degré de civilisation. Même dans l'état de civilisation imparfaite où se trouvoit l'Empire du Mexique , la sagacité ingénieuse de quelqu'observateur , excitée ou aidée par des circonstances que nous ne connoissons pas , a pu y introduire des institutions dignes des sociétés les plus policées. Mais il étoit presque impossible que les conquérans ignorans & grossiers du nouveau monde , en se faisant aucune idée des coutumes & des loix du pays qu'ils subjugoient , fortissent hors des limites connues dans leur siècle & dans leur pays ; & si Cortès & quelques-uns de ses compagnons eussent été capables de cet effort , pourquoi leurs successeurs auroient-ils travaillé à perpétuer l'erreur ? Pourquoi Corita, ou Motolinea, ou Acosta auroient-ils voulu amuser leur Souverain & leurs compatriotes de contes entièrement fabuleux ?

Religion  
des Mexi-  
cains.

En un point cependant , les guides que nous avons dû suivre ont représenté les Mexicains comme plus bar-



baires peut-être qu'ils ne l'étoient réellement. Leurs dogmes religieux & les cérémonies de leur culte sont représentées comme féroces & cruelles au plus haut degré.

La Religion, qui ne tient pas une grande place dans la tête d'un sauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puissance supérieure, & dont les rites sont simples & en petit nombre, étoit chez les Mexicains un système régulier; elle avoit ses Prêtres, ses temples, ses victimes & ses fêtes. Cela même est une preuve claire que l'état des Mexicains étoit très-différent de celui des nations sauvages de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuses, ou de l'atrocité de leurs cérémonies, on ne peut tirer aucune conséquence contre leur civilisation. Les nations conservent des systèmes de superstition fondés sur les absurdes notions des premiers âges de leur formation, longtemps après que leurs idées ont commencé à s'étendre, & leurs mœurs à se polir. Nous pouvons cependant juger du caractère des Mexicains d'après l'esprit de leur Religion. La su-

perstition s'y montroit sous un aspect sombre & atroce. Leurs divinités y étoient environnées de la terreur, & se plaisoient dans la vengeance. Elles étoient représentées au peuple sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur. Les temples étoient décorés de figures de serpents, de tigres & d'autres animaux destructeurs. La crainte étoit le seul sentiment qui animoit leurs dévots. Les jeûnes, les mortifications, les souffrances, poussées aux excès les plus cruels, étoient les moyens qu'ils employoient pour appaiser la colere de leurs dieux, & ils n'approchoient jamais de leurs autels, sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes, les sacrifices humains étoient celles qu'ils croyoient le plus agréables à ces Dieux. Une pareille Religion se joignant à l'esprit de vengeance implacable commun à tous les Américains, & y ajoutant une force nouvelle, devoit à une mort cruelle tous les prisonniers de guerre, qui étoient immolés solennellement à la divinité (1).

---

(1) Coriès, *Relat. ap. Ramus* III, 240, &c.

Le cœur & la tête de la victime étoient la part consacrée aux Dieux.

---

B. Diaz , c. 82. Acoſta , *Lib. V* , c. 13 , &c. Herrera , *decad. 3* , *Lib. II* , c. 15 , &c. Gomera , *Cron. c. 80* , &c.

Il paroît que les Hiftoriens Eſpagnoles ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on ſacrifioit à Mexico. Suivant Gomera , il n'y avoit point d'année où l'on n'immolât vingt mille perſonnes aux divinités du Mexique , & il y avoit même des années où elles alloient à cinquante mille. *Cron. c. 229*. Les crânes de ces malheureuſes victimes étoient rangés par ordre dans un bâtiment deſtiné pour cet effet , & deux des Officiers de Cortès qui les avoient comptés , ont dit à Gomera qu'il y en avoit cent trente-fix mille , *ibid. c. 82*. Le rapport d'Herrera eſt plus incroyable encore : il dit que le nombre des victimes étoit ſi grand , qu'on en ſacrifioit cinq mille en un jour , & en quelques occaſions même juſqu'à vingt mille : *decad. 3* , c. 16. Torquemada les ſurpaſſe tous deux en exagération ; car il prétend qu'on immoloit annuellement vingt mille enfans , ſans compter les autres victimes. *Mond. Ind. Lib. VII* , *Lib. III* . c. 21. L'autorité la plus reſpectable en faveur de ce grand nombre de victimes eſt celle de Zumurraga , premier Evêque de Mexico , qui , dans une lettre au Chapitre général de ſon ordre , écrite en 1631 , dit que les Mexicains ſacrifioient tous les ans vingt mille victimes. Davila , *Teatro eccleſ.* 126. D'un autre côté , Barth. de Las-Caſas remarque que ſi l'on avoit fait mourir tous les ans un ſi grand nombre d'hommes , le Mexique ne ſeroit jamais parvenu à ce de-

Le guerrier qui s'étoit rendu maître du prisonnier emportoit le corps pour s'en repaître dans un festin avec ses amis. Sous l'empire de ces idées funestes & terribles, accoutumé à verser le sang, & à voir ces scènes horribles consacrées par la Religion, le cœur de l'homme devoit s'endurcir & se fermer à tout sentiment d'humanité. Aussi les Mexicains étoient-ils féroces & impitoyables. L'esprit de leur Religion balançoit si fortement l'influence de la police & des arts, que, malgré les progrès qu'ils y avoient faits, leurs mœurs au-lieu de s'adoucir en étoient devenues plus féroces. L'hif-

---

gré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils y arriverent, & il assure positivement que les Mexicains ne sacrifioient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez sa dispute avec Sepulveda, qui se trouve jointe à sa *Brevissima relation*, p. 105. Cortès ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifioit annuellement; mais B. Diaz Del Castillo dit que les Religieux Franciscains qu'on envoya dans la nouvelle-Espagne immédiatement après la conquête, ayant fait des recherches à ce sujet, ont trouvé qu'on sacrifioit tous les ans deux mille cinq cents personnes à Mexico. C. 207.

toire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avoit donné à leur superstition ce caractère de cruauté ; mais l'influence de leur Religion est évidente, & avoit produit chez eux des effets singuliers dans l'histoire de l'esprit humain ; les mœurs du peuple du nouveau monde qui avoit fait le plus de progrès vers la civilisation, étant plus féroces, & quelques-unes de leurs coutumes plus barbares que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

L'Empire du Pérou se vante d'une antiquité plus grande que celui du Mexique : selon les traditions recueillies par les Espagnols, il avoit subsisté quatre cents ans sous douze Monarques ; mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérants que des connoissances très-imparfaites & très-incertaines de leur ancienne histoire (1). Ils ignoroient, Prétention des Péruviens sur la grande antiquité de leur Empire. Incertaines.

---

(1) Il est pour ainsi dire inutile d'observer que la chronologie Péruvienne est non-seulement obscure, mais qu'elle est même en contradiction avec les observations les plus exac-

comme les autres nations de l'Amérique, l'art d'écrire, & manquoient du seul moyen par lequel on peut conserver avec quelque exactitude la mémoire des événements. Chez les peuples mêmes où l'art de l'écriture est connu, l'époque où l'histoire commence à prendre quelque authenticité est de beaucoup postérieure à cette utile invention qui a servi longtemps aux usages ordinaires & communs de la vie, avant d'être employée à fixer le souvenir des faits pour le transmettre d'un siècle à l'au-

---

tes & les plus étendues sur la durée de chaque regne, dans quelque succession de Prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acosta & Garcilasso de la Vega, Huana Capac, qui mourut environ l'année 1527, a été le douzième Inca. On ne peut pas compter que la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cents quarante ans; cependant ils assurent qu'elle a subsisté pendant quatre cents années. Acosta, *Lib. VI, c. 19.* Vega, *Lib. I, c. 9.* Suivant ce rapport, la durée moyenne de chaque regne est portée à trente-trois ans, au-lieu de vingt, nombre établi par les observations de Newton; mais les traditions des Péruviens étoient si imparfaites, que quoique le total y soit fixé d'une manière positive, le nombre des années de chaque regne est cependant inconnu.

tre. Mais la tradition seule n'a jamais transmis les connoissances historiques d'une manière suivie & régulière durant un période aussi long que la moitié de celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

Les quipos, ou nœuds de cordons de différentes couleurs, que des Ecrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme des annales régulières de l'Empire, ne suppléaient que très-imparfaitement à l'écriture. Selon la description obscure qu'en fait Acoſta (1), suivi à la lettre par Garcilasso de la Vega qui n'a fait que le copier, les quipos paroissent n'avoir été qu'un moyen de calculer plus vite & plus sûrement. Les couleurs différentes exprimoient les différents objets, & chaque nœud un nombre particulier. Les quipos étoient une espece de registre où l'on tenoit compte du nombre d'habitants de chaque Province, & de ses différentes productions qu'on rassembloit dans des magasins

Insuffisance de l'invention des quipos.

---

(1) *Hist. Lib. VI, c. 8.*

pour le service de la nation ; mais comme ces nœuds , de quelque manière qu'ils fussent variés & combinés , ne pouvoient porter à l'esprit aucune notion abstraite , & ne pouvoient peindre ni les opérations ni les qualités de l'esprit , ils étoient de peu d'utilité pour conserver la mémoire tant des anciens événements que des institutions politiques. Les peintures imparfaites & les symboles grossiers des Mexicains pouvoient servir mieux à cet usage. Quand les quipos auroient été plus utiles pour conserver l'histoire , & plus propres à suppléer à l'écriture , ils ont été si entièrement détruits , ainsi que tous les autres monuments de l'industrie des Péruviens , dans la dévastation générale causée par la conquête & par les guerres civiles qui l'ont suivie , qu'aucune lumière ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zèle de Garcilasso de la Vega pour la gloire de la race des Monarques dont il descendoit , toute l'activité de ses recherches & les grandes facilités qu'il avoit pour les suivre , ne lui ont pas fait connoître une seule source



où n'eussent pas puisé les Auteurs Espagnols qui avoient écrit avant lui. Dans son *commentaire royal*, il se borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'histoire & des institutions du Pérou (1), & ses éclaircissements, comme leurs récits, ne sont fondés que sur la tradition courante parmi ses compatriotes.

Il suit de-là que les petits détails que ces Ecrivains nous donnent des exploits, des batailles, des conquêtes & du caractère particulier des premiers Monarques Péruviens, ne méritent guere notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentiques qu'un petit nombre de faits si étroitement liés avec le système de leur Religion & de leur politique intérieure, que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut ajouter les coutumes & les institutions qui étoient encore établies au temps de la conquête, & que les Espagnols purent observer. C'est en examinant ces deux sortes de faits avec attention,

---

(1) *Lib. I, c. 10.*

& en tâchant de les séparer de ceux qui paroissent fabuleux ou dépourvus de preuves, que je me suis efforcé de me faire une idée des mœurs & du gouvernement des Péruviens.

Origine  
de leur  
gouver-  
nement.

Les peuples du Pérou, comme je l'ai déjà dit (1), étoient encore dans toute la grossièreté de la vie sauvage, lorsque Manco Capac & sa femme Mama Ocollo se montrèrent à eux pour les instruire & les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend point qui étoient ces deux personnages extraordinaires; s'ils apportoit leur système de législation & les connoissances des arts de quelque pays plus civilisé, ou s'ils étoient natifs du Pérou; comment ils s'étoient élevés à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adrescoient. Manco Capac & sa femme profitant du penchant des Péruviens à la superstition, & sur-tout de leur vénération pour le soleil, prétendirent qu'ils étoient les enfants de ce bel astre, & qu'ils ve-

---

(1) *Lib. VI, p. 317, &c.*

noient les éclairer & les instruire en son nom & par son autorité. La multitude écouta & crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs & dans la police des Péruviens ; & que les Historiens attribuent aux fondateurs de cet Empire , & comment les instructions de l'Inca & de sa femme répandirent parmi eux quelque connoissance des arts & quelque goût pour les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites ; car l'autorité du premier Inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues autour de Cuzco. Mais dans la suite des temps & peu-à-peu ses successeurs soumirent tous les pays qui s'étendent à l'Ouest des Andes depuis le Chily jusqu'à Quito , & établirent dans toutes ces Provinces leur gouvernement & leur Religion.

Le gouvernement des Péruviens a cela de singulier & de frappant , qu'il doit à la Religion son esprit & ses loix. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage ; leur influence sur ses senti-  
 Il est fondé sur la Religion.

ments & sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la Religion réduite en système, tenant une grande place parmi leurs institutions publiques, concouroit avec beaucoup de force à former le caractère national. Mais au Pérou, tout le système civil étoit fondé sur la Religion. L'Inca n'étoit pas seulement un législateur, mais un envoyé du Ciel. Ses préceptes étoient reçus, non pas comme les ordres d'un supérieur, mais comme les oracles de la Divinité. Sa famille étoit sacrée; & pour la tenir séparée & sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux, les enfants de Manco Capac épousoient leurs propres sœurs, & aucun ne pouvoit monter sur le trône sans prouver sa descendance des seuls *enfants du Soleil*. C'étoit-là le titre de tous les descendants de l'Inca, & le peuple les regardoit avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyoit qu'ils étoient sous la protection immédiate de la Divinité qui leur avoit donné naissance, & que toutes les volontés de l'Inca étoient celles de son pere le Soleil.

Deux effets résultoient de cette influence de la Religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca étoit absolue & illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un Souverain sont regardés comme des commandements de la Divinité, c'est non-seulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de Religion ; & comme ce seroit un sacrilège de blâmer l'administration d'un Monarque qui est immédiatement sous la direction du Ciel, & une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le Ciel. De-là aussi la soumission des Péruviens envers leurs Souverains : les plus puissants & les plus élevés de leurs sujets reconnoissoient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en sa présence, ils ne se présentoient qu'avec un fardeau sur leurs épaules comme un emblème de leur servitude, & une dispo-

Effets remarquables de cette influence de la Religion.

sition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne falloit au Monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout Officier qui en étoit chargé étoit l'objet du respect du peuple, &, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (1), il pouvoit traverser l'Empire d'une extrémité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle; car en montrant une frange du *borba*, ornement royal de l'Inca, il devenoit le maître de la vie & de la fortune de tous les citoyens.

Tous les crimes y étoient punis de mort.

Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la Religion avec le gouvernement, la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étoient plus des désobéissances à des loix humaines, mais des insultes à la Divinité. Les fautes les plus légères, comme les crimes les plus atroces, appelloient la même vengeance sur la tête du coupable, & ne pouvoient être expiées que par son sang. La peine suivoit la faute inévi-

---

(1) Zarate, *Lib. I, c. 13.*

tablement, parce qu'une offense envers le Ciel ne pouvoit en aucun cas être pardonnée (1). Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévères, en conduisant les hommes à la férocité & au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens avec des mœurs simples & une crédulité aveugle, étoient contenus dans une telle crainte, que le nombre des fautes étoit extrêmement petit. Leur respect pour des Monarques éclairés & guidés par la Divinité qu'ils adoroient, les maintenoit dans le devoir; & la crainte d'une peine qu'ils étoient accoutumés à regarder comme un châtiment inévitable de l'offense faite au Ciel, les éloignoit de toute prévarication.

Le système de superstition sur lequel les Incas avoient fondé leur autorité étoit très-différent de celui des Mexicains. Manco Capac avoit tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le Soleil, comme la

Douceur  
de leur  
Religion.

---

(1) Vega, *Lib. II, cap. 6.*

premiere source de la lumiere, de la fécondité de la terre, & du bonheur de ses habitants, étoit le premier & le principal objet de leur hommage. La lune & les étoiles, secondant le soleil dans ses bienfaisantes opérations, obtenoient après lui les adorations des Péruviens. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnoître & à adorer une puissance supérieure prend cette direction, & se porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux ; lorsqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de l'imagination & de la crainte des hommes, sont supposés conduire l'univers, & deviennent les objets du culte religieux, la superstition prend des formes plus bisarres & plus atroces. La premiere de ces Religions étoit celle des Péruviens, la derniere celle des Mexicains. Les Péruviens, il est vrai, ne s'étoient pas élevés jusqu'à des idées justes de la Divinité : on ne trouve même dans leur langue aucun terme, aucun nom donné au pouvoir inconnu & suprême qu'ils adoroient, qui



puisse faire conjecturer qu'ils le regardassent comme créateur & gouverneur de l'univers (1). Mais les cérémonies d'un culte adressé à cet astre brillant, qui, par son énergie universelle & vivifiante est le plus bel emblème de la bienfaisance divine, étoient douces & humaines. Ils offroient au soleil une partie des substances que sa chaleur fait produire à la terre. Ils lui sacrifioient en témoignage de leur reconnoissance quelques-uns des animaux dont ils se nourrissoient, & dont l'existence & la multiplication étoient dues à son influence. Ils lui présentoient des ouvrages choisis & précieux de l'industrie de leurs mains guidées par sa lumière. Jamais les Incas ne teignirent ses autels de sang humain ; jamais ils n'imaginèrent que le soleil leur pere pût se plaire à recevoir de si barbares sacrifices (2). Ainsi

---

(1) Acofta , *Lib. V. c. 3.*

(2) Plusieurs des premiers Historiens Espagnols, affurent que les Péruviens sacrifioient des victimes humaines. Xerès , p. 190. Zarate , *Lib. I, c. 11.* Acofta , *Lib. V, c. 19.* Mais Garcilasso de la Vega prétend que quoique cette coutume barbare eût subsisté parmi leurs an-

les Péruviens, éloignés de ce culte sanglant qui éteint la sensibilité, & qui étouffe les mouvements de la compassion à la vue des souffrances de l'homme, devoient à l'esprit même de leur superstition, un caractère national plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Son influence sur les institutions civiles.

Cette influence de la Religion s'étendoit jusqu'à leurs institutions civiles, & en écartoit tout ce qui étoit contraire à la douceur des mœurs & du caractère. Le pouvoir des Incas, quoique le plus absolu des despotismes, étoit mitigé par son alliance avec la Religion. L'esprit de ses sujets n'étoit pas humilié & avili par l'idée

---

cêtres non-civilisés, elle fut totalement abolie par les Incas, & qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans le temple du Soleil. Cette assertion & les raisons plausibles sur lesquelles il l'appuye, suffisent pour réfuter les Ecrivains Espagnols dont les récits ne paroissent fondés que sur des oui-dire, & non sur ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Vega, *Lib. II*, c. 4. Les Péruviens, dans une de leurs fêtes, offroient des gâteaux, arrosés du sang tiré des bras, des sourcils & du nez de leurs enfants, *idem*, *Lib. VII*, c. 6. Cette cérémonie paroît avoir été une suite de leur ancienne coutume.

d'une soumission forcée à la volonté d'un être semblable à eux. L'obéissance qu'ils rendoient à un Souverain revêtu d'une autorité divine, étoit volontaire, & ne les dégradoit point. Le Souverain, convaincu que la soumission respectueuse de ses sujets étoit l'effet de leur croyance à son origine céleste, avoit continuellement sous les yeux des motifs qui le portoient à imiter l'être bienfaisant dont il étoit le représentant. Aussi trouve-t-on à peine dans l'histoire du Pérou quelques révoltes contre le Prince régnant, & aucun de ses douze Monarques ne fut un tyran.

Dans les guerres mêmes où furent engagés les Incas, ils se conduisirent avec un esprit très-différent de celui des autres nations d'Amérique. Ils ne combattoient pas comme les sauvages pour détruire & pour exterminer, ou, comme les Mexicains, pour raffasier de sang leurs barbares divinités. Ils faisoient la guerre pour civiliser les vaincus, & pour répandre les connoissances & les arts. Les prisonniers n'étoient point exposés aux insultes & aux tourments qu'ils étoient

Et même sur leur système de guerre.

destinés à subir dans toutes les autres parties du nouveau monde. Les Incas prenoient sous leur protection les peuples qu'ils avoient soumis, & les faisoient participer à tous les avantages dont jouissoient leurs anciens sujets. Cette pratique, si opposée à la férocité Américaine, & si digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée, comme d'autres circonstances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur Religion. Les Incas considérant comme impie l'hommage rendu à tout autre objet qu'aux puissances célestes qu'ils adoroient, s'efforçoient de faire des prosélytes. Les idoles des peuples conquis étoient portées en triomphe au grand temple de Cuzco (1), & y étoient placées comme des trophées qui montroient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'Empire. Le peuple étoit traité avec douceur, & instruit dans la Religion de ses nouveaux maîtres

---

(1) Herrera, *dec.* 5, *Lib.* IV, c. 4. Vega; *Lib.* V, c. 12.

maîtres (1), afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du Soleil.

La maniere dont les terres étoient possédées au Pérou par les citoyens, n'étoit pas moins singuliere que leur Religion, & contribuoit également à adoucir le caractère de ce peuple.

Toutes les terres étoient divisées en trois portions. L'une étoit consacrée au Soleil, & tout ce qu'elle produisoit étoit employé à la construction des temples, & aux dépenses du culte religieux. L'autre appartenoit à l'Inca, & fournissoit à la dépense publique, & à tous les fraix du gouvernement. La troisieme & la plus considérable étoit employée à la subsistance du peuple, à qui elle étoit partagée. Personne cependant n'avoit un droit de propriété exclusive sur la portion qui lui étoit attribuée. Il la possédoit seulement pour une année. A l'expiration de ce terme, on faisoit une nouvelle division selon le rang, le nombre & les besoins de sa

Espece de  
propriété  
particuliere aux  
Péru-  
viens.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* IV, c. 8.

famille. Toutes ces terres étoient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple, averti par un Officier préposé à cette administration, se rendoit dans les champs, & remplissoit la tâche imposée. Des chants & des instruments de musique les animoient au travail (1). Cette distribution du territoire, aussi-bien que la manière de le cultiver, gravoit dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national & de la nécessité d'un secours mutuel entre eux. Chaque individu sentoit l'utilité qui résultoit pour lui de sa liaison avec ses concitoyens & le besoin qu'il avoit de leur secours. Un Etat ainsi constitué pouvoit être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres étoit si entier, & l'échange mutuel des secours si marqué, qu'il en naissoit le plus grand attachement, & que l'homme étoit lié à l'homme plus étroitement que dans aucune autre société établie en

---

(1) Herrera, *dec. 5*, *Lib. IV*, c. 21. Vega, *Lib. V*, c. 5.

Amérique. De-là des mœurs douces & des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage, & presque entièrement ignorées des Mexicains.

Mais, quoique les institutions des Incas fussent dirigées à fortifier les liens d'une affection mutuelle entre leurs sujets, il régnoit cependant au Pérou une grande inégalité dans les conditions. La distinction des rangs y étoit complètement établie. Un grand nombre de citoyens, sous la dénomination de *Yanaconas*, étoit tenu dans l'état de servitude. Leurs habillements & leurs maisons étoient d'une forme différente de celle des habillements & des maisons des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique, ils étoient employés à porter des fardeaux & à tous les travaux pénibles (1). Au-dessus d'eux étoient les hommes libres qui n'étoient revêtus d'aucun office & d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venoient ceux que les Espagnols ont appelés *Orejonas*, à raison des or-

Inégalité  
des con-  
ditions.

---

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III; c. 4. *Lib.* X, c. 8.

nements qu'ils portoient à leurs oreilles. Ceux-là formoient le corps des nobles, & exerçoient tous les offices, en paix comme en guerre (1). A la tête de la nation étoient les enfants du Soleil, qui, par leur naissance & leurs privilèges, étoient autant au-dessus des Orejones que ceux-ci étoient au-dessus des autres citoyens.

Etat des  
arts.

Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, étoit favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols connoissant déjà le degré de perfection où différents arts avoient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte; & c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup plus foible qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquerent. Cependant les Péruviens avoient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains, & dans les arts nécessaires, & dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

---

(1) Herrera, *dec.* 3, *Lib.* IV, c. 1.



L'agriculture, cet art de première Etat avan-  
nécessité dans l'état social, étoit beau- cé de l'a-  
coup plus étendu au Pérou, & y griculu-  
étoit exercé avec plus d'habileté que re.  
dans aucune autre partie de l'Amé-  
rique. Les Espagnols en s'avancant  
dans le pays y trouvoient si abon-  
damment des provisions de toute es-  
pèce, que dans le récit de leurs ex-  
péditions, on ne les voit jamais ex-  
posés à ces cruelles situations où la  
famine réduisit souvent les conqué-  
rants du Mexique. Ce n'étoit pas la  
volonté des particuliers qui régloit  
la quantité de terre mise en culture,  
mais l'autorité publique selon les be-  
soins de la communauté. Les calami-  
tés qui sont la suite ordinaire des  
mauvaises récoltes n'étoient pas fort  
sensibles, parce que le produit des  
terres consacrées au Soleil, aussi-bien  
que la portion des Incas, étant dépo-  
sée dans les *tambos* ou magasins pu-  
blics, on y trouvoit toujours des  
ressources pour les temps de disette  
(1). Par une prévoyance si sage, l'é-  
tendue de la culture étant propor-

---

(1) Zarate, *Lib. I*, c. 14. Vega, *Lib. I*, c. 8.

tionnée aux besoins de l'Etat, l'industrie & l'esprit d'invention des Péruviens ne se déployoient avec quelque activité que pour remédier à certains inconvénients particuliers à leur climat & à leur sol. Toutes les grandes rivières qui coulent des Andes dirigent leurs cours vers l'Est jusqu'à la mer Atlantique. Le Pérou n'est arrosé que par des eaux qui coulent des montagnes en torrents. Les parties basses sont presque toutes sablonneuses & stériles, & la pluie ne les humecte jamais. L'industrie des Péruviens avoit imaginé différents moyens pour rendre ces terres fertiles. Ils avoient fait avec beaucoup d'adresse & de patience des canaux artificiels, qui distribuoient à leurs terres d'une manière régulière les eaux de ces torrents (1). Ils amélioroient leur sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont toutes les isles répandues le long de leurs côtes sont couvertes (2). Dans le tableau d'une

---

(1) Zarate , *Lib. I* , c. 4. Vega , *Lib. V* , c. 1 & 24.

(2) Acoſta , *Lib. IV* , c. 37. Vega , *Lib. V* , c. 3.  
Les Espagnols ont adopté ces deux coutu-

nation entièrement civilisée, ces pratiques attireroient à peine notre attention; mais dans l'histoire du nouveau monde, où nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance, elles sont dignes d'être remarquées comme des preuves frappantes d'art & d'industrie. L'usage de la charrue étoit à la vérité inconnu aux Péruviens, ils travailloient la terre avec une espèce de bêche faite d'un bois dur (1). Ce travail n'étoit pas regardé comme assez humiliant pour être abandonné aux femmes seules. Les hommes le partageoient avec elles, & même les enfants du Soleil donnoient l'exemple en cultivant de leurs mains un champ situé

---

mes des anciens Péruviens. Ils ont conservé quelques-uns des aqueducs ou canaux faits du temps des Incas, & en ont construit de nouveaux, au moyen desquels ils arrosent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa, *voyage*, tome 1, p. 422, 477. Ils continuent aussi à employer pour fumier le *guano*, ou la fiente des oiseaux de mer. Ulloa donne une description de la quantité presque incroyable qui s'en trouve dans les petites îles qui bordent la côte, *ibid.* p. 481.

(1) Zarate, *Lib. I, c. 8.*

près de Cuzco , & ils honoroient cette fonction , en l'appellant *leur triomphe sur la terre* (1).

Leurs bâ-  
timens.

La supériorité de l'industrie des Péruviens sur celle des autres nations se montre encore dans la construction de leurs maisons & de leurs édifices publics. Dans les vastes plaines qui s'étendent le long de l'Océan pacifique, où le climat est doux & le ciel toujours serein , leurs maisons ne pouvoient être que d'une bâtisse très-légère ; mais dans les par- ties plus élevées, où tombent des pluies , où il y a de la vicissitude dans les saisons , & où la rigueur du froid se fait sentir, elles étoient cons- truites avec une plus grande solidité. Leur forme étoit généralement quar- rée. Les murailles d'environ huit pieds de haut étoient faites de bri- ques durcies au soleil. Elles étoient sans fenêtres, la porte en étoit basse & étroite. Toute simple que paroît cette construction , & tout grossiers qu'en étoient les matériaux , les édi-

---

(1) Vega , *Lib. V* , c. 2.

fices étoient si solides, que plusieurs subsistent encore aujourd'hui, tandis qu'il ne reste dans toutes les autres parties de l'Amérique aucun monument qui puisse nous donner une idée de l'état civil des autres nations. C'est sur-tout dans les temples consacrés au Soleil & dans les palais de leurs Monarques que les Péruviens déployoient toute leur industrie. Les descriptions que nous ont laissées de ces édifices les Ecrivains Espagnols qui les ont vus lorsqu'ils étoient encore presqu'entiers, pourroient être regardées comme fort exagérées, si leurs ruines encore subsistantes ne garantissoient la vérité de leurs relations. On trouve dans toutes les Provinces de l'Empire des restes des édifices sacrés & des palais des Incas, & leur nombre seul prouve qu'ils font l'ouvrage d'une nation puissante qui doit avoir subsisté pendant un assez long période, & avoir fait des progrès assez considérables dans les arts & dans la civilisation. Ils sont de différentes grandeurs, quelques-uns d'une étendue médiocre, plusieurs immenses, se ressemblant par

leur solidité ainsi que par le style de leur architecture. Le temple de Pachamac , avec le palais de l'Inca & une forteresse , formoient ensemble une grande fabrique de plus d'une demi-lieue de circuit. Ces édifices sont d'un goût singulier comme tous les autres ouvrages des Péruviens. Comme ils ignoroient l'usage de la poulie & des autres puissances mécaniques , & qu'ils ne pouvoient élever à une grande hauteur les grosses pierres qu'ils employoient , les murailles de cet édifice , qui paroît être le plus grand effort de leur industrie , n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Sans mortier & sans aucune espèce de ciment , les briques & les pierres y sont si bien unies , qu'à peine peut-on distinguer les jointures (1). Les appar-

---

(1) Ulloa , *voyage* , tome 1 , p. 286 , &c. a décrit le temple de Cayambo , le palais des Incas à Callo dans la plaine de Lacatunga , & celui d'Atun-Cannar , qu'il a examinés avec beaucoup de soin. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* , année 1746 , p. 431. un Mémoire curieux de M. de la Condamine sur les ruines d'Atun-Cannar. Acoña parle des

tements en étoient mal distribués, & fournissoient peu de commodités:

---

ruines de Cusco qu'il a examinées; *Lib. VI, c. 14.* Garcilasso, dans son style ordinaire, donne des descriptions pompeuses & confuses de plusieurs temples & autres édifices publics, *Lib. III, c. 1, 21, Lib. VI, c. 4.* Dom Zapata, dans un Traité volumineux sur le Pérou qui n'a pas encore été publié, donne la description de plusieurs monuments des anciens Péruviens, dont les autres Ecrivains n'ont pas fait mention. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.* Ulloa, *tome I, pag. 391*, parle de quelques anciennes fortifications Péruviennes, qui étoient aussi des ouvrages considérables & fort solides. Trois circonstances frapperent principalement tous ces observateurs: 1°. La grandeur énorme des pierres que les Péruviens avoient employées pour quelques-uns de leurs bâtimens. Acosta en a mesuré une qui avoit trente pieds de long & dix-huit de large, sur six d'épaisseur; cependant il ajoute, qu'il s'en trouvoit de beaucoup plus grandes encore à la forteresse de Cusco. Il est difficile de concevoir comment les Péruviens pouvoient les remuer & les élever, même à la hauteur de douze pieds. 2°. L'impétitie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience & la persévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils desiroient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs haches & autres instrumens de pierre; mais avec ces outils grossiers, ils n'ont pu faire que de foibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvoient pas

autant qu'on peut reconnoître dans les ruines les anciennes distributions,

---

emmortaiser deux poutres ensemble, ni donner la moindre solidité aux ouvrages de charpente. Comme ils ne savoient pas former la clef des voûtes, ils ignoroient tout-à-fait l'usage des cintres dans l'architecture, & les Auteurs Espagnols n'ont pu concevoir comment ils pouvoient faire les toits des grands bâtimens qu'ils élevoient.

La troisieme particularité est la preuve frappante que fournissent tous les monuments des Péruviens, de leur peu de génie & d'invention, & de leur extrême patience qui n'étoit pas moins remarquable. Aucune des pierres employées à la construction de ces ouvrages ne recevoit une forme particuliere ou égale aux autres, qui pût la rendre propre à bâtir. Les Indiens les prenoient telles qu'elles tomboient des montagnes, ou qu'on les tiroit des carrieres. Les unes étoient quarrées, les autres triangulaires, celles-ci convexes, celles-là concaves. Ils employoient leur art & leur industrie à les joindre ensemble, en formant des creux dans l'une qui répondoient parfaitement aux saillies & aux élévations d'une autre. Cette lente opération, qu'ils auroient pu abréger si facilement en adoptant ensemble les surfaces des pierres, soit en les frottant, soit en les travaillant avec leurs haches de cuivre, paroîtroit incroyable, si l'on pouvoit en douter en voyant les ruines de ces bâtimens. Cela leur donne un aspect singulier aux yeux des Européens. Il n'y a aucune suite réguliere dans les fondemens des bâtimens, & aucune pierre ne ressemble à une



il n'y avoit pas une seule fenêtre dans tout l'édifice, & on n'y recevoit de lumière que par la porte; de sorte que les plus grandes pieces devoient être absolument obscures, à moins qu'on ne les éclairât par quelque autre moyen. Mais ces imperfections, & d'autres qu'on pourroit indiquer dans les monuments de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnants d'industrie chez un peuple qui ignoroit l'usage du fer, & comme une preuve de la puissance de leurs anciens Rois.

---

autre par sa forme & par ses dimensions; tandis que par l'industrie persévérante, mais mal entendue des Indiens, elles sont toutes jointes ensemble avec cette minucieuse exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette observation sur les pierres de la forteresse d'Atun-Cannar, *voy. vol. 1, p. 387*. Pineto donne une pareille description de la forteresse de Cusco, le plus parfait de tous les ouvrages Péruviens. *Zapata, manuscrit entre les mains de l'Auteur*. Suivant M. de la Condamine, il y avoit des assises de pierres exactement paralleles & de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannar; ce qu'il remarque comme une preuve des progrès des Péruviens.

Chemins. Ce n'étoient pourtant pas encore les ouvrages les plus beaux & les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cuzco à Quito, qui avoient plus de cinq cents lieues de long, méritent de plus grands éloges. L'une traversoit les parties intérieures & montueuses du pays, l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers Historiens du Pérou qui virent ces monuments en parlent avec tant d'admiration & d'étonnement, & ont été si bien secondés par les pompeuses descriptions des Ecrivains plus récents qui ont été conduits par quelque système à vanter les Américains, qu'on seroit tenté de comparer ces travaux des Incas aux anciens chemins militaires dont les restes attestent encore la puissance des Romains ; mais dans un pays où il n'y avoit aucun animal domestique, le Llama, qui n'étoit pas même employé comme bête de trait, & qui ne pouvoit porter que des fardeaux très-légers, & où les chemins un peu montueux n'étoient fréquentés que par les hommes, il ne falloit pas beau-

coup d'industrie pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avoient que quinze pieds de largeur (1), & dans beaucoup d'endroits ils étoient faits avec si peu de solidité, qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui leur direction. Dans les parties basses, on n'avoit presque fait autre chose que de planter des arbres ou des bornes qui traçoient le chemin aux voyageurs. C'étoit une tâche plus difficile d'ouvrir des sentiers dans les montagnes. On avoit applani quelques hauteurs, & comblé quelques vallons; & pour conserver la route, on l'avoit bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De distance en distance, on y trouvoit des *tambos* ou magasins pour l'Inca & sa suite lorsqu'il voyageoit dans ses domaines. Cette route faite dans des parties du pays plus hautes & moins praticables, avoit été construite plus solidement; & quoique par la négligence des Espagnols, sur tout ce qui n'est pas relatif à l'exploitation des mines, on n'ait rien

---

(1) Cieca, c. 60.

fait pour l'entretenir, on peut encore la reconnoître par-tout (1). Telle étoit la célèbre route des Incas, dont la description, dépouillée de toutes les exagérations, & réduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute, nous présente encore une preuve incontestable d'un grand progrès dans les arts & dans la civilisation. Les peuplades sauvages de l'Amérique n'ont pas même eu l'idée de former des communications entre les parties éloignées des pays qu'ils habitoient; les Mexicains l'avoient à peine entrevue, & l'on fait que dans les Etats les plus civilisés de l'Europe, ce n'est qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connoissances que les Gouvernements se sont occupés d'une manière un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la constructions des chemins.

Ponts.

En faisant des chemins, les Péruviens furent conduits à procurer à leur pays un autre avantage égale-

---

(1) Xerès, p. 189, 191. Zarate, *Lib. I*, c. 13, 14. Vega, *Lib. IX*, c. 13. Bouguer, *Voyage*, p. 105. Ulloa, *Entrada en el Perú*, p. 365.

ment inconnu au reste de l'Amérique. La route des Incas, dans son cours du Sud au Nord, étoit coupée par tous les torrents qui sortent des Andes pour se jeter dans l'Océan occidental. Leur rapidité, ainsi que la fréquence & la violence des inondations qu'ils occasionnent, en rendoit la navigation impossible. Il falloit donc trouver quelque expédient pour les passer. Les Péruviens ignorant l'art de faire des voûtes, & ne sachant pas travailler les bois, ne pouvoient construire ni ponts de pierre, ni ponts de bois. La nécessité, mere de l'invention, leur avoit suggéré un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes, dont leur pays abonde. On tendoit six de ces cables d'un bord à l'autre parallèles entr'eux, & fortement attachés par chaque bout. On les lioit ensemble par d'autres cordages plus petits; assez rapprochés pour former en une seule piece une sorte de filet qui, étant couvert de branches d'arbres, & ensuite de terre, faisoient un pont qu'on pouvoit passer avec assez de

sécurité (1). Il y avoit des personnes établies à chaque pont pour les entretenir & aider les passagers (2). Dans les pays plats où les rivières devenoient plus profondes & plus larges, & avoient un cours moins rapide, on les passoit dans des *balzas*, espece de radeaux que les Péruviens

---

(1) Ces ponts tendus par leur propre poids, agités par le vent, ou dans un balancement continuel par le mouvement de la personne qui y passe, offrent d'abord à la vue un spectacle effrayant. Mais les Espagnols ont cependant trouvé que c'étoit la manière la plus aisée de passer les torrens du Pérou, sur lesquels il seroit difficile d'en construire de plus solides de pierres ou de bois. Il y a des ponts de liane dans le Pérou, si larges, que les mules peuvent y passer tout chargées : tel est celui qui est sur la rivière d'Apurimac, où passent routes les marchandises & autres effets dans lesquels consiste le commerce entre Pérou & les Provinces de Lima, de Cusco, &c. On employe une méthode plus simple pour passer des rivières moins considérables : un manequin dans lequel se place le voyageur, est suspendu à un fort cable tendu d'un bord de la rivière à l'autre ; on pousse & tire le manequin par le moyen de deux cordes qui y sont attachées. Ulloa, *voyage au Pérou*, tome 1, p. 358.

(2) Sancho, *ap. Ramus III*, 376. Zarate, *Lib. I*, c. 14. Vega, *Lib. III*, c. 7, 8. Herrera, *decad. 5*, *Lib. IV*, c. 3, 4.

construisoient & conduisoient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornoit à l'usage de la rame. Les Péruviens avoient osé mâter leurs petits bâtimens, & les conduire à la voile ; de sorte que non-seulement ils savoient profiter du vent pour marcher avec plus de vitesse, mais ils pouvoient même virer de bord avec assez de célérité (1).

L'industrie des Péruviens n'étoit pas bornée à ces objets essentiels d'utilité. Ils avoient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeller de luxe. Ils avoient l'or & l'argent en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique. Ils recueilloient l'or, comme les Mexicains dans les lits des rivières, ou en lavant les terres qui en contenoient ; mais pour se procurer l'argent, ils avoient employé une industrie & une adresse assez remarquables. Ils ne connoissoient pas, il

Leur manière de traiter la mine d'argent.

---

(1) Ulloa, *Voyage*, I, 167, &c.

est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs, pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais ils ouvroient des cavernes sur les bords escarpés des rivières & dans les flancs des montagnes, & suivoient toutes les veines du métal qui ne se perdoient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits où le métal étoit près de la surface, ils ouvroient la mine en dessus sans creuser trop profondément; afin que les travailleurs pussent jeter le minéral sur les bords du trou, ou le transmettre de main en main dans des paniers (1). Ils avoient l'art de fondre la mine & de la purifier, soit par la simple application du feu, ou, quand elle étoit trop réfractaire & mêlée de substances hétérogenes, en la traitant dans de petits fourneaux élevés & si artistement construits, que le courant d'air faisoit la fonction de soufflet, machine qui leur étoit entièrement inconnue. Par ce moyen si simple, la

---

(1) Ramusio III, 414. A.



mine la plus rebelle étoit fondue avec tant de facilité, que l'argent étoit assez commun au Pérou pour qu'on en fît des ustensiles & des vases destinés aux usages ordinaires (1). On prétend que plusieurs de ces ustensiles étoient aussi précieux par le travail que par la matière ; mais comme les conquérants de l'Amérique ne connoissoient bien que la valeur du métal, & ne s'occupoient guere des formes que l'art lui avoit données, dans le partage du butin, on ne tint compte que du poids & du degré de finesse, & presque tout fut fondu.

On a vanté aussi leur adresse dans d'autres ouvrages plus recherchés, dont la plus grande partie a été trouvée dans les *guacas* ou élévations de terre dont ils couvroient les corps des morts. Ce sont des miroirs de diverses grandeurs, faits d'une pierre dure, & rendue brillante par un très-beau poli ; des vases de terre de différentes formes, des haches & d'autres armes, des outils servant à leurs

Autres  
ouvrages  
de leurs  
arts.

---

(1) Acoſta, *Lib. IV*, c. 4, 5. Vega, *p. 1*, *Lib. VIII*, c. 25. Ulloa, *Entretien*, p. 258.

travaux, quelques-uns de filix, d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu, de manière à pouvoir suppléer au fer dans plusieurs circonstances. Si l'usage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens, leurs progrès dans les arts les auroit rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées; mais il paroît ou que le métal étoit rare, ou que l'opération par laquelle on le durcissoit étoit difficile & longue; car ces outils étoient en très-petit nombre, & si petits, qu'ils ne pouvoient servir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'est à cette découverte que les Péruviens ont dû leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique en différents arts (1). On peut appliquer aux ouvrages des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pièces qu'on voit en dépôt dans le cabinet du Roi à Madrid, sont plus admirées à raison de

---

(1) Ulloa, *Voyage*; tom. I, 381, &c. *Idem*. *Entretien*. p. 369, &c.

l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits, que pour leur élégance & leur délicatesse réelle; & les arts des Péruviens, quoique plus avancés que chez les autres Américains, étoient encore dans l'enfance.

Les faits que nous venons de rassembler paroissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y étoit encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des Incas, Cuzco étoit la seule ville qui méritât ce nom. Par-tout ailleurs, le peuple vivoit épars dans des habitations détachées, ou tout au plus rassemblé dans de petits villages (1). Or, à moins que les hommes ne se réunissent en nombre & ne se lient par une communication fréquente & continuelle, ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit & les mœurs de la vie sociale. Dans un pays

Etat imparfait de leur civilisation.

Cuzco étoit la seule ville.

---

(1) Zarate, *Lib. I*, c. 9. Herrera, *desad.* 5, *Lib. VI*, c. 4.

immense, où il n'y avoit qu'une seule ville, les progrès de la civilisation & des arts ont dû être si lents & arrêtés par tant d'obstacles, qu'il faut plutôt s'étonner que les Péruviens les aient portés si loin.

Nulle féparation marquée entre les professions.

En conséquence de cet état d'union imparfaite, la séparation des professions au Pérou n'étoit pas à beaucoup près aussi complète que chez les Mexicains. Plus l'association des hommes entre eux est foible, plus leurs mœurs sont simples & leurs besoins en petit nombre. L'industrie qui pourvoit aux usages communs de la vie n'est pas alors assez délicate ni assez difficile à acquérir pour qu'il soit nécessaire de s'y former par une éducation suivie. Chaque Péruvien exerçoit indistinctement toutes les professions. Il n'y avoit que les artistes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formassent un ordre séparé & distingué des autres citoyens (1).

Le

---

(1) Acoſta, *Lib. VI*, c. 15. Vega, *Lib. V*, c. 9. Herrera, *decad. 5*, *Lib. IV*, c. 4.

Le défaut de villes dans le Pérou <sup>Peu de</sup> entraînoit un autre effet à sa suite. <sup>commer-</sup>  
 Il y avoit peu de commerce entre <sup>ce.</sup>  
 les parties de ce grand Empire. La grande activité du commerce est de la même époque que la formation des villes. Aussi-tôt que les membres d'une société se rassemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre pour leur subsistance du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelque équivalent de leurs denrées. Le commerce entr'eux s'établit, & les productions des arts s'échangent régulièrement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avoient des marchés réglés, & tous les objets des desirs & des besoins des hommes y étoient en même-temps les objets du commerce. Mais au Pérou, la division singulière de la propriété, & la manière dont les terres étoient possédées, étoient un obstacle à presque toute espèce de commerce, & privoit la société de cette communication active entre tous

ses membres (1), qui est en même-temps le lien de leur union & l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

Péru-  
viens peu  
propres à  
la guerre.

Les Péruviens manquoient absolument du courage guerrier, défaut aussi remarquable en eux qu'il leur fut funeste (2). La plus grande partie des nations grossières de l'Amérique résistèrent aux Espagnols avec un courage féroce & indomptable, quoiqu'avec peu de conduite & de succès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de persévérance, & ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, subjugués tout d'un coup & presque sans résistance, perdirent par leur timidité les occasions les plus favorables de recouvrer leur liberté, & d'exterminer leurs oppresseurs. Quoique leur tradition nous présente tous les Incas comme des Princes guerriers, toujours à la tête d'armées conquérantes & victorieuses,

(1) Vega, *Lib. VI, c. 8.*

(2) Xerès, 190. Sancho, *ap. Ramus III, 372. Herrera, desad. 5, Lib. I, c. 3.*

on ne trouve aucune trace de cet esprit militaire dans aucune circonstance postérieure à l'invasion des Espagnols. Peut-être leurs institutions en adoucissant leurs mœurs leur donnoient-elles cette mollesse indigne de l'homme ; peut-être la douceur de leur climat énerroit-elle leur constitution physique. Peut-être aussi quelque principe de leur gouvernement que nous ne connoissons pas , étoit-il la cause de cette foiblesse politique. Quoi qu'il en soit, le fait est certain , & il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un peuple si peu avancé en ce genre, si destitué de tout art & de tout courage militaire. Leur postérité conserve le même caractère. Les Indiens du Pérou sont le peuple de l'Amérique le plus asservi & le plus familiarisé avec le joug. Enervés par une vie sans activité , ils paroissent incapables de toute action vigoureuse.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les Historiens Espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les

mœurs. Les Péruviens avoient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'Inca & d'autres grands personnages, on égorgeoit un grand nombre de leurs domestiques sur leur tombeau, & on les enterroit autour de leur guaca, afin que le Prince ou le Grand pussent paroître dans l'autre monde avec la même dignité, & y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana Capac, le plus puissant de leurs Monarques, plus de mille victimes furent immolées sur sa tombe (1). En un autre point, les Péruviens paroissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages ; quoiqu'ils connussent l'usage du feu, & qu'ils s'en servissent à préparer le maïs & d'autres végétaux pour leur nourriture, ils mangeoient la viande & le poisson entièrement crus, & étonnerent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés (2).

---

(1) Acofta, *Lib. V*, c. 7.

(2) Xercès, p. 190. Sancho, *ap. Ram. III*, p. 372, C. Herrera, *dec. V*, *Lib. I*, c. 3.



Quoique le Mexique & le Pérou soient parmi les possessions de l'Espagne au nouveau monde celles qui, à raison de leur état ancien & présent, ont attiré davantage l'attention de l'Europe, elle y possède d'autres domaines importants, soit par leur étendue, soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissements pendant la première moitié du seizième siècle, & dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armoient, soit à Saint-Domingue, soit dans la vieille Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ces chefs dans ses expéditions, nous retrouverions le même courage, la même ardeur, la même persévérance, la même avidité, la même constance à supporter toutes les fatigues, & à vaincre tous les obstacles, qui distinguèrent les Espagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Mais au-lieu d'entrer dans un détail qui ne présenteroit presque qu'une répétition des faits que nous avons déjà rapportés, je me contenterai de jeter un coup d'œil sur les autres Provinces Espa-

Autres  
domaines  
de l'Espa-  
gne en A-  
mérique.

gnoles de l'Amérique dont je n'ai pas encore parlé, & de donner à mes Lecteurs quelque'idée de leur grandeur, de leur fertilité & de leur opulence.

Provin- Je commence par les contrées voi-  
ces voisi- fines des deux grandes monarchies  
nes du dont je viens de faire l'histoire, &  
Mexique. je décrirai ensuite les autres posses-  
sions Espagnoles en Amérique. La  
jurisdiction du Vice-Roi de la nou-  
velle - Espagne s'étend sur diverses  
autres Provinces qui n'étoient pas  
souvainées à l'Empire du Mexique.  
Cinaloa Celles de Cinaloa & de Sonora qui  
& Sono- s'étendent le long de la côte orien-  
ra. tale de la mer Vermeille, ou du golfe  
de Californie, aussi-bien que les im-  
mensés contrées de la nouvelle Na-  
varre, & du nouveau Mexique à  
l'Ouest & au Nord, ne reconnois-  
soient point l'autorité de Montézu-  
me, ni celle de ses prédécesseurs. Ces  
régions, aussi vastes que le Mexique  
lui-même, sont plus ou moins sou-  
mises au joug Espagnol. Elles occu-  
pent une des plus agréables parties  
de la zone tempérée. Leur sol est en  
général très-fertile, & les productions

du genre animal & végétal y sont excellentes. Elles ont une communication avec la mer Pacifique & avec le golfe du Mexique, & sont arrosées par des rivières qui les enrichissent, & qui pourroient devenir d'un grand secours pour le commerce. Le nombre des Espagnols établis dans ces beaux pays est à la vérité extrêmement petit. Ils l'ont soumis & ne l'ont jamais occupé; mais si la population s'augmentoît dans leurs anciens établissemens de l'Amérique, elle pourroit se répandre sur ces grandes régions, dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement possession.

Une circonstance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très-riches tant d'or que d'argent. Si on les ouvre & qu'on les exploite avec quelque succès, la population s'y portera. Pour fournir aux besoins de cette multitude, la culture s'accroîtra; des artisans s'y établiront, l'industrie & la richesse commenceront à s'y montrer. Il y a plusieurs exemples de ces changements en différentes par-

Mines.

ties de l'Amérique depuis qu'elles  
 sont tombées sous la domination des  
 Espagnols. Des villages peuplés & de  
 grandes villes se sont tout-à-coup  
 élevées dans des lieux sauvages &  
 inhabités. Le travail des mines n'est  
 pas à beaucoup près l'objet le plus  
 digne de fixer l'attention d'une so-  
 ciété naissante; mais c'est peut-être un  
 moyen d'y animer une activité utile,  
 & d'y augmenter la population. On  
 a vu un exemple récent & singulier  
 en ce genre, qui est encore peu  
 connu en Europe, & qui pouvant  
 avoir des suites importantes, mérite  
 notre attention. Les Espagnols éta-  
 blis dans les Provinces de Cinaloa  
 & de Sonora, avoient été long-temps  
 inquiétés par les incursions de quel-  
 ques tribus sauvages d'Indiens qui  
 les avoisinent. En 1765, les incursions  
 devinrent si fréquentes & si meur-  
 trières, que les habitants au désespoir  
 s'adressèrent au Marquis de Sainte-  
 Croix, Vice-Roi du Mexique, pour  
 obtenir de lui un corps de troupes  
 qui pût les mettre en état de repous-  
 ser dans leurs montagnes ces terri-  
 bles ennemis; mais le fisc étoit si

Décou-  
 verte ré-  
 cente &  
 remar-  
 quable.

épuisé par les grandes sommes qu'on en avoit tirées pour soutenir la dernière guerre contre la Grande-Bretagne , qu'il ne fut pas possible au Vice-Roi d'en tirer aucun secours. Ce qu'il ne pouvoit par sa place , il l'exécuta par le crédit que lui donnoient ses vertus. Il engagea des négociants à avancer environ deux cents mille pezos pour fournir aux fraix de l'expédition. On la confia à un bon Officier : on employa trois années à poursuivre les Sauvages dans des montagnes & des défilés presque impraticables ; enfin , elle se termina en 1771 par l'entière soumission des Indiens , qui cessèrent d'être la terreur des deux Provinces qu'ils dévastotent. Dans le cours de cette entreprise , les Espagnols traversèrent des contrées où il ne paroît pas qu'ils eussent pénétré auparavant , & découvrirent des mines dont la richesse les étonna , quoiqu'ils en connussent déjà de fort riches. A Cineguilla , dans la Province de Sonora , ils entrèrent dans une plaine de quatorze lieues d'étendue , où ils trouverent l'or en grains à la pro-

fondeur seulement de seize pouces, & en morceaux si considérables, que quelques-uns pesoient jusqu'à neuf marcs, & en si grande quantité qu'en peu de temps un petit nombre de travailleurs en recueillit mille marcs sans prendre la peine de laver les terres qui les contenoient, & qui paroissoient si riches, que des personnes intelligentes estimoient qu'il y avoit pour un million de pezos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, sous l'autorité de quelques Magistrats & la conduite de plusieurs Ecclésiastiques, environ deux mille personnes; & comme on a découvert plusieurs autres mines aussi riches que celles de Cineguilla, tant dans Sonora que dans Cinaloa (1) il est probable que

Effets  
qu'elle  
peut a-  
voir.

---

(1) J'ai puisé mes idées sur ces faits dans la *Notitia breve de la expedicion militar de Sonora y Cinaloa, su exito Feliz, y vantajoso estado, en que por consecuencia de ello, se han puesto ambas provincias*, publiée à Mexico le 17 Juin 1771, pour satisfaire la curiosité des négociants qui avoient fourni au Vice-Roi l'argent nécessaire pour faire cet armement. Les copies de cette notice sont rares à Madrid; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communi-

cès Provinces jusqu'à présent négligées & inhabitées pourront éгалer bientôt en richesses & en population les autres possessions des Espagnols dans le nouveau monde.

La Californie, péninsule située de l'autre côté de la mer vermeille, <sup>Californie.</sup> <sup>Son état,</sup> semble avoir été moins connue des anciens Mexicains que les Provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortès dans l'année 1536, (liv. 5, p. 283). Pendant long-temps, elle fut si peu fréquentée, qu'on ignoroit jusqu'à sa forme, & que dans plusieurs cartes elle étoit représentée comme une isle (1). Quoi-

---

quer ces faits curieux au public. Suivant ce récit, on a trouvé dans la mine de Yecorato de la Province de Cinaloa; un grain d'or de vingt-deux carats, pesant seize marcs quatre onces quatre ochavas; ce qui fait environ quinze marcs, quatre onces, trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Espagne comme un présent digne du Roi, & qui se trouve maintenant déposé dans le cabinet de Sa Majesté Catholique à Madrid.

(1) L'incertitude des Géographes sur ce point est singulière; car Cortès paroît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'Archevêque de Toledé a publié, d'après l'original qui se trouve entre

que le climat de ce pays semble devoir être excellent, si l'on en juge par sa situation, les Espagnols n'ont pas réussi à y former des établissemens. Vers la fin du dernier siècle, les Jésuites, qui s'étoient donné la peine de l'étudier & d'en civiliser les habitants, avoient acquis insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avoient sur les peuples du Paraguay, & travailloient à y introduire la même police, & à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la Cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations, ils avoient eu grand soin de donner une très-mauvaise idée du pays. Selon eux, le climat en étoit si mal-sain & le sol si stérile, que le

---

les mains du Marquis Del Valle, descendant de Cortès, une carte dressée en 1541, par le pilote Domingo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une péninsule, qui s'étend à-peu-près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans les meilleures cartes, & la pointe où le fleuve Colorado se jette dans le golfe, y est marquée avec précision. *Hist. de Nueva-España*, 327.



feul zele de la conversion des Indiens avoit pu déterminer les missionnaires à s'y établir (1). Plusieurs bons citoyens s'étoient efforcés de détromper leur Souverain en montrant la Californie sous un point de vue très-différent, & ils n'y avoient pas réussi. Enfin, lorsque la Société fut chassée de tous les domaines d'Espagne, la Cour de Madrid, se défiant autant des Jésuites qu'elle avoit eu jusques-là de confiance aveugle en eux, envoya D. Joseph Galves, que ses talents ont depuis élevé au ministère des Indes, pour visiter cette péninsule. Il en rendit un compte très-favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvoit être très-avantageuse, & y découvrit des mines d'or qui promettoient beaucoup (2). La Californie étant très-voisine de Cinaloa & de Sonora, il est probable que si la population de ces Provinces s'augmente conformément aux conjectures que nous venons d'exposer, elle pourra s'éten-

---

(1) Venegas, *hist. de la Californie*, 1-26.

(2) Loranzeno, 349, 350.

dre dans la péninsule, qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles & désertes des Espagnols en Amérique.

Yucatan  
& pays  
des Hon-  
duras.

A l'Est de Mexico, le Yucatan & le pays des Honduras sont compris dans le gouvernement de la nouvelle-Espagne, quoiqu'anciennement il ne paroisse pas qu'ils aient fait partie de l'Empire du Mexique. Ces grandes Provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusques par-delà le cap Gracias à Dios. Elles ne tirent pas leur valeur, comme les autres Provinces Espagnoles du nouveau monde, ni de la fertilité de leur sol, ni de la richesse de leurs mines; mais elles donnent en plus grande abondance qu'aucune autre partie de l'Amérique le bois de teinture qui est si supérieur à toutes les autres matières employées dans les procédés de cet art, & dont la consommation est immense en Europe, & forme l'objet d'un très-grand commerce. Pendant un long période, aucune nation Européenne n'a mis le pied dans ces Provinces, & n'a tenté de partager ce commerce avec les

Espagnols. Mais après la conquête de la Jamaïque par les Anglois, les Espagnols s'apperçurent bientôt qu'ils avoient près d'eux de redoutables voisins. Un des premiers objets qui tenterent les Anglois fut le grand profit du commerce de bois de teinture, & la facilité d'en enlever quelque partie aux Espagnols. Quelques aventuriers de la Jamaïque firent une première tentative au cap Catoche, situé au Sud-Est de celui de Yucatan, & firent un grand profit en y coupant des bois. Lorsque les arbres les plus proches de la côte furent abattus, ils se portèrent à l'isle de Trist dans la baie de Campêche; & enfin ils ont placé leur principal établissement dans la baie de Honduras. Les Espagnols, allarmés de cette entreprise, ont tâché par la voie des remontrances ou des négociations, & enfin à force ouverte, d'empêcher les Anglois de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique; mais après avoir lutté pendant plus d'un siècle, les revers de l'Espagne dans la dernière guerre ont arraché à la Cour de Madrid un con-

Affoiblissement du commerce des Espagnols dans ces pays.

sentement à ce que ces étrangers s'établissent au milieu de ses possessions (1). Les Espagnols ont ressenti tant de peine à se voir forcés de faire cette humiliante concession, qu'ils ont cherché & trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglois, qui leur a mieux réussi que la négociation & la force. Le bois de teinture de la côte de l'Ouest du Yucatan, où le sol est plus sec, est bien supérieur à celui des terrains marécageux où les Anglois sont établis. En encourageant la coupe chez eux, & en supprimant les droits que cette matière payoit en Espagne (2), ils ont donné une si grande activité à cette branche de leur commerce, que le bois des Anglois est infiniment tombé de prix, & conséquemment le commerce de la baie de Honduras est déchu graduellement (3) depuis l'époque même

(1) Traité de Paris, art. XVIII.

(2) *Real Cedula* Campomanes III, 145.

(3) Je dois ce fait à l'Auteur de l'*Hist. philosophique & politique des deux Indes*, tom. 3, p. 103; & après avoir consulté une personne intelligente, qui ayant demeuré long-temps sur la côte des Moskites, y a fait le com-

où il a reçu une sanction légale par l'accord des deux Cours. Il est même probable qu'il sera bientôt abandonné, & que les Provinces du Yucatan & de Honduras redeviendront bientôt des possessions importantes pour l'Espagne.

Plus loin à l'Est du pays d'Honduras, sont situées les deux Provinces de Costa-Rica & Veragua, qui dépendent encore de la vice-Royauté de la nouvelle-Espagne, mais qui ont été si négligées par les Espagnols, & qui paroissent si pauvres, qu'elles ne méritent guere notre attention.

La Province la plus importante qui dépende de la vice-Royauté du Pérou, est le Chily. Les Incas avoient établi leur domaine dans quelque partie du Sud de ce grand pays; mais dans tout le reste, le courage des naturels les avoit maintenus dans

---

merce du bois de teinture, j'ai trouvé que cet ingénieux Auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à celui de l'autre côté de Yucatan, & le commerce des Anglois dans la baie de Honduras tire à sa fin.

l'indépendance. Les Espagnols, attirés par la renommée de son opulence, tenterent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diego Almagro. Après sa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouverent l'un & l'autre de grands obstacles. Le premier abandonna son entreprise, comme je l'ai dit plus haut (1); le dernier, après avoir déployé tout son courage & tous ses talents militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui étoit sous ses ordres. La bravoure & l'habileté de François de Villagra son Lieutenant contint les Indiens, & sauva le reste des Espagnols. Peu-à-peu toute la plaine le long de la côte fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucos, & d'autres tribus Indiennes dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols qui, depuis deux siècles, sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue

---

(1) Liv. 6, p. 373.

seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

La partie du Chily qui peut être regardée comme Province Espagnole, s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'isle de Chiloë, sur plus de neuf cents milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, & peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs, parce que les Andes lui servent d'abri, & qu'il est constamment rafraîchi par des brises de mer. La température de l'air y est si douce & si égale, que les Espagnols la préfèrent à celle des Provinces du Sud de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat, & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, le bled, le vin & l'huile, abondent au Chily comme si elles y étoient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent y arrivent à une parfaite maturité.

Beauté du  
climat, &  
bonté du  
sol.

Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient, & leurs races s'y perfectionnent. Les especes des bêtes à corne y sont plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chily sont plus beaux & plus vigoureux que les Andalous dont ils descendent. La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert en différents endroits des mines très- riches d'or, d'argent, de cuivre & de plomb.

Causes qui ont fait négliger le Chily par les Espagnols. Un pays si favorisé de la nature paroîtroit devoir être un établissement préféré & l'objet particulier des soins du gouvernement Espagnol : le contraire est arrivé. Une grande partie du Brésil est restée déserte. Il n'y a pas en tout plus de quatre-vingts mille blancs & environ trois fois autant de negres & de metis. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture, & ses mines les plus riches ne sont point exploitées. Quelqu'étrange que cette négligence puisse paroître, on peut en assigner les causes. Tout le commerce de l'Espagne avec ses colo-



nies de la mer du Sud ne s'est fait pendant deux siècles que par Portobello. Toutes les productions des colonies étoient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, & envoyées à Panama, d'où elles étoient transportées par terre au travers de l'Isthme. Toutes les marchandises qu'elles recevoient de la métropole leur étoient portées de Panama, & débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainsi les importations au Chily, de même que les exportations de ce pays, passaient par les mains des commerçants du Pérou. Ceux-ci faisoient un double profit, & dans les deux cas les habitants du Chily étoient dans leur dépendance, sans commerce direct avec l'Espagne, & à la merci d'une autre colonie pour fournir à leurs besoins aussi-bien que pour vendre leurs productions. Avec de tels obstacles, & privés de tout encouragement, la population & l'industrie ne pouvoient faire aucun progrès. Mais aujourd'hui l'Espagne, par des raisons que j'exposerai plus bas, a adopté un nouveau système, & con-

Raisons  
de croire  
que l'état  
de ce  
pays de-  
viendra  
meilleur.

duit son commerce avec ses colonies de la mer du Sud par des vaisseaux qui doublant le cap Horn, établissent une liaison directe entre le Chily & la métropole. L'or , l'argent & les autres productions de cette Province peuvent être échangés dans ses propres ports avec les ouvrages des manufactures de l'Europe. Par-là le Chily peut s'élever rapidement à l'importance que ses avantages naturels doivent lui donner parmi les établissemens Espagnols. Il peut fournir de grains le Pérou & les autres pays situés vers la mer Pacifique. Il peut leur donner du vin , des bestiaux , des chevaux , du chanvre & beaucoup d'autres objets de consommation , pour lesquels les Provinces de la mer du Sud dépendent aujourd'hui de l'Europe. Quoique ce nouveau plan ne soit suivi que depuis un petit nombre d'années , les effets en sont déjà sensibles (1). Si on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi-siècle , on peut prédire que la

---

(1) Campomanes II , 157.

population, l'industrie & la richesse auront bientôt fait au Chily de grands progrès.

- A l'Est des Andes, les Provinces Province du Tucuman & de Rio de la Plata du Tucuman & de Rio de la bornent le Chily, & dépendent aussi Plata. de la vice-Royauté du Pérou. Ces régions immenses s'étendent du Nord au Sud sur une longueur de plus de treize cents milles, & sur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de Leur di- Royaumes d'Europe n'ont pas tant vision. d'étendue. On peut les diviser assez naturellement en deux parties, l'une au Nord & l'autre au Sud de la rivière de la Plata. La première comprend le Paraguay, les fameuses missions des Jésuites ; & quelques autres districts. Les bornes des possessions Espagnoles & Portugaises n'y sont pas encore bien déterminées, & ont été l'objet des disputes qui subsistent encore entre les deux Cours. Il est probable que la contestation se décidera enfin, soit à l'amiable, soit par les armes. Je traiterai pour cette raison de la partie du Nord lorsque je ferai l'histoire de l'Amérique Portugaise. Je me servirai alors

de relations authentiques, tant Espagnoles que portugaises, pour faire connoître à fond les opérations & les vues des Jésuites dans l'établissement de ce gouvernement singulier, qui a si fort attiré l'attention de l'Europe, & qu'on a si mal connu. Je bornerai mes observations actuelles aux deux gouvernements du Tucuman & de Buenos-Ayres.

**Buenos-Ayres.** Les Espagnols entrèrent dans cette partie de l'Amérique par la rivière de la Plata. Leurs premières tentatives pour s'y établir furent très-malheureuses; mais ils persisterent, soutenus d'abord par l'espérance de découvrir des mines dans l'intérieur du pays, & ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire, & de pénétrer par-là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buenos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cents habitants chacun, auxquels ils ont cherché à donner de l'importance en les appelant du nom de villes, & en y érigeant  
des

des Evêchés. Une circonstance qu'on n'avoit pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant, malgré le défaut de population. La Province de Tucuman, ainsi que le pays situé au Sud de la Plata, au lieu d'être couverte de bois comme les autres parties de l'Amérique, n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre. Son sol est une couche profonde de terre franche & fertile, couverte d'une verdure continuelle, & arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des Andes. Dans ces riches pâturages, les chevaux & les autres bestiaux importés d'Europe se sont multipliés à un degré presque incroyable. Cet avantage a mis les habitants en état d'entretenir un commerce lucratif, & avec le Pérou, qu'ils fournissent de bestiaux, de chevaux & de mules, & avec l'Europe, où ils portent une prodigieuse quantité de cuirs & de peaux. Mais la situation commode de cette colonie pour faire un commerce prohibé par la Cour d'Espagne, a été la principale source de sa prospérité. Tandis que la Cour de Madrid suivoit ses rela-

tions avec l'Amérique d'après son ancien système, la rivière de la Plata étoit si écartée de la route des vaisseaux Espagnols, que les interlopes pouvoient presque sans risques y verser les ouvrages des fabriques d'Europe en assez grande quantité pour fournir au besoin de la colonie, & pour approvisionner aussi les parties orientales du Pérou. Lorsque les Portugais du Brésil étendirent leurs établissemens jusques sur les bords de la rivière de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandises prohibées purent s'introduire dans les colonies Espagnoles avec encore plus d'abondance & de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeste à la métropole, contribua à faire prospérer la colonie qui en retiroit un avantage immédiat, & Buénos-Ayres devint par degrés une ville opulente & peuplée. Il est difficile de déterminer à présent avec quelque certitude quel sera l'effet du changement de système de la Cour d'Espagne, relativement à cette colonie & à l'administration de son commerce.

Tous les autres territoires appartenants à l'Espagne dans le nouveau monde, si l'on excepte les isles, sont compris sous deux grandes divisions. La premiere porte le nom de *Tierra-*

Autres  
territoires appar-  
tenants à  
l'Espa-  
gne.

*Firme*, & s'étend le long de l'Océan Atlantique depuis la frontiere orientale de la nouvelle-Espagne, jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque; la dernière s'appelle nouveau Royaume de Grenade, & occupe les parties intérieures. Je terminerai ce Livre par une description abrégée de ces deux pays.

A l'Est de Veragua, la dernière des Provinces comprises de ce côté sous la vice-Royauté du Mexique, est l'Isthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique ait vu les premiers établissemens des Espagnols, la population n'avoit fait aucun progrès dans le Darien. Comme le pays est extrêmement montagneux, que les pluies qui y regnent une grande partie de l'année le rendent très-mal-sain, & qu'il ne contient aucune mine de grand produit, il auroit été probablement abandonné sans la bonté du havre de Porto-

Darien.

Bello sur la mer Atlantique d'un côté, & sans le havre de Panama de l'autre. Ces deux ports ont été appelés les clefs de la communication des deux mers, entre l'Espagne & ses plus riches colonies. Panama est devenue une ville considérable. L'insalubrité de l'air a arrêté l'accroissement de Porto-Bello. Comme le commerce de l'Espagne avec ses établissemens de la mer du Sud est maintenant conduit par un autre canal, il est probable que Porto-Bello & Panama déclineront insensiblement.

Carthage  
& Sainte-  
Marthe.

Les Provinces de Carthage & de Sainte-Marthe sont à l'Est de l'Isthme de Darien. Le pays en est montagneux aussi; mais les vallées y sont moins resserrées, bien arrosées & très-fertiles. Pedro de Herredia le soumit à l'Espagne vers 1532. Il est mal peuplé, & par conséquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales & quelques pierres précieuses, & en particulier des émeraudes; mais il tire sur-tout quelque importance du port de Carthage, le meilleur & le mieux défendu de tous ceux que l'Espagne possède



en Amérique. Avec une situation si favorable, le commerce y a pris bientôt un grand accroissement. Dès 1544, Carthagene paroît avoir été une ville considérable. Mais lorsqu'elle fut choisie pour être l'abord des galions à leur arrivée d'Europe, & leur rendez-vous pour se préparer à retourner ensemble en Espagne, elle devint bientôt une des plus belles, des plus peuplées & des plus riches villes de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle est arrivée à son plus haut période, & que le changement de système de la Cour d'Espagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la visite des galions, la fera décheoir insensiblement. Mais les richesses qui y sont déjà rassemblées pourront trouver quelque nouvelle destination, & prendre une route jusqu'à présent négligée. Son port est sûr, & si bien situé pour recevoir les marchandises d'Europe, ses négociants ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les Provinces adjacentes, qu'elle pourra retenir encore un grand commerce, & conserver un rang distin-

gué parmi les villes du nouveau monde.

Vene-  
zuela.

La Province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'Est, fut visitée pour la première fois dans l'année 1499 (1) par Alphonse d'Ojeda. Les Espagnols à leur débarquement voyant quelques huttes que les Indiens avoient établies sur des pieux, pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine, donnerent au pays le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, d'après leur penchant ordinaire à trouver des ressemblances entre ce qu'ils découvroient en Amérique, & ce qu'ils connoissoient en Europe. Ils firent quelques tentatives pour s'y établir, mais sans succès. Ils en devinrent enfin les maîtres par des moyens bien différents de ceux qui les ont mis en possession de leurs autres domaines du nouveau monde. L'ambition de Charles V l'engagea souvent dans des projets si multipliés & si vastes, que ses revenus ne suffisoient pas pour les

---

(1) Livre II, p. 289.

dépenses de l'exécution. Parmi d'autres expédients qu'il employa pour y suppléer, il avoit emprunté de grosses sommes des Velfers d'Augsbourg, qui étoient alors les plus riches négociants de l'Europe. Pour leur paiement, & peut-être pour en obtenir de nouveaux secours, il leur concéda la Province de Venezuela pour la tenir en fief héréditaire de la Couronne de Castille, à la condition pour eux qu'ils se rendroient maîtres du pays, & qu'ils y établissent une colonie. On devoit espérer que des commerçants donneroient à un pareil établissement une forme différente de celle que les Espagnols avoient donnée à leurs autres colonies, qu'ils y favoriseroient davantage les progrès de l'industrie utile, & qu'ils connoîtroient mieux les sources véritables de l'opulence & de la prospérité du pays. Mais malheureusement ils confièrent l'exécution de leur plan à quelques-uns des soldats de fortune dont l'Allemagne étoit remplie au seizième siècle. Ces aventuriers, avides de s'enrichir afin de pouvoir abandonner promptement

un pays dont le séjour leur parut très-désagréable , au-lieu d'y établir une colonie qui auroit pu cultiver & améliorer le sol , se répandirent dans les différents districts , pour y chercher des mines , pillant par-tout les Indiens avec la plus cruelle rapacité , & les accablant de travaux qu'ils ne pouvoient supporter. En peu d'années, leurs exactions , plus atroces que celles des Espagnols eux-mêmes , désolèrent si complètement cette Province , qu'elle ne put plus leur fournir de subsistance , & que les Velfers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvoit plus leur rapporter aucun avantage (1). Lorsque les restes malheureux des Allemands eurent quitté Venezuela , les Espagnols s'en remirent en possession ; mais malgré plusieurs avantages naturels dont ce pays est pourvu , c'est encore un des établissemens des Espagnols les plus languissans & les moins utiles à la nation.

---

(1) Oviedo y Bagnos , *Hist. de Venezuela* , p. 2 , &c.

Les Provinces de Carracas & de Cumana font les dernières de cette côte qui appartiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de décrire leur état & leurs productions lorsque je parlerai de l'établissement & des opérations de la compagnie qui a obtenu le privilège exclusif du commerce de ces deux colonies.

Le nouveau Royaume de Grenade est un pays tout-à-fait méditerranée & d'une grande étendue. Les Rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par le courage & l'habileté de Sébastien de Benalcazar & de Gonzale Ximenès de Quesada, deux des meilleurs Officiers qui aient déployé leurs talents en Amérique. Le premier qui commandoit en ce temps-là à Quito, l'attaqua par le Sud; le second y entra par Sainte-Marthe du côté du Nord. Comme les Indiens de cette partie étoient moins sauvages qu'aucune des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains & les Péruviens (1),

---

(1) Voyez le Livre quatrième.

ils se défendirent avec beaucoup de résolution & de conduite. Mais l'habileté & la constance de Benalcazar & de Quesada surmonterent tous les obstacles & tous les dangers, & ajoutèrent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du nouveau monde.

Le nouveau Royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer, que quoiqu'il soit très-voisin de la ligne, le climat en est très-tempéré. Ses vallées ne le cedent pas en fertilité aux meilleures terres élevées de l'Amérique, & dans les parties élevées, on trouve des pierres précieuses de différentes especes. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre; il est mêlé avec elle très-près de la surface, & on l'en sépare facilement par des lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves negres. Car quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste, & qu'on ne puisse par cette raison les employer dans les mines d'argent, ils sont plus capables des autres especes de travaux que les Américains. Les natu-

rels du nouveau Royaume de Grenade se trouvant exempts de ce service pénible, qui a détruit si rapidement leur race dans les autres parties de l'Amérique, se sont fort multipliés. Quelques districts fournissent l'or aussi abondamment que la vallée de Cineguilla dont j'ai parlé plus haut, & on le trouve souvent en *pepitas* ou grains. Sur une hauteur voisine de Pampelune, on a vu tel travailleur en recueillir en un jour la valeur de mille pezos (1). Le dernier Gouverneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne un morceau d'or massif estimé environ seize mille six cents cinquante liv. tournois. Mais sans établir aucun calcul sur ces exemples extraordinaires, il est certain que la quantité d'or recueillie annuellement de ces pays, particulièrement dans le Popayan & le Choco, est très-considérable. Les villes du nouveau Royaume de Grenade sont florissantes & peuplées, & la population s'y accroît encore de jour en jour. La culture.

---

(1) Piedrahita, *Hist. del N. Reyno*, p. 481, manuscrit entre les mains de l'Auteur.

& l'industrie commencent à y être encouragées & prospèrent. Les produits des mines & d'autres marchandises sont portés à Carthagene par la grande riviere de Sainte-Magdelaine, & fournissent à cette ville la matiere d'un grand commerce. D'un autre côté, le nouveau Royaume de Grenade communique avec la mer Atlantique par l'Orenoque. Mais le pays arrosé par cette riviere du côté de l'Est, est encore peu connu, & les Espagnols n'y ont qu'un très-petit nombre d'établissements.

*Fin du Livre septieme.*







# L'HISTOIRE

DE

## L'AMÉRIQUE.

---

### LIVRE HUITIEME.

*Tableau du gouvernement intérieur, du commerce, &c. des colonies Espagnoles. — La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet de leur établissement. — Elle n'a pas été la suite d'aucun système politique, — ni de la Religion. — Nombre des Indiens qui s'y trouvent actuellement. — Maximes fondamentales qui ont servi de base au système de l'établissement des colonies Espagnoles. — Condition des différentes especes d'hommes dans ces colonies. — Des Chapéto-*

*nes. — Des Créoles. — Des Nègres. — Des Indiens. — Etat civil & politique du Clergé. — Caractere du Clergé séculier & régulier. — Foibles progrès du christianisme parmi les Indiens. — Les mines sont le principal objet de l'attention des Espagnols. — Maniere de les exploiter. — Leur produit. — Effets qui suivent l'encouragement de cette espece d'industrie. — Autres productions de l'Amérique Espagnole. — Premiers effets qui résultent en Espagne de ce nouveau commerce. — Pourquoi les colonies Espagnoles n'ont pas été aussi utiles à leur métropole que celles des autres nations. — Fautes commises par l'Espagne dans ses réglemens pour ce commerce, — qui est borné à un seul port, — & qui ne se fait que par les flottes annuelles. — Commerce de contrebande. — Dépérissement de la population & de la richesse en Espagne. — Remedes proposés. — Sages réglemens des Princes de la maison de Bourbon. — On adopte un nouveau système plus sage. — Effets avantageux qui en résultent. — Revenus que l'Espagne tire*

*de l'Amérique. — D'où ils proviennent. — A combien ils montent.*

**E**N suivant les progrès des découvertes & des conquêtes des Espagnols pendant plus d'un demi-siècle, je suis arrivé à l'époque où leur Empire se trouva établi sur presque toutes les régions du nouveau monde qui leur sont encore soumises aujourd'hui. Les suites de leur établissement dans les contrées dont ils sont devenus les maîtres, les maximes qu'ils ont suivies dans la formation & dans l'administration de leurs nouvelles colonies, l'influence que les progrès successifs de ces colonies ont eue sur la métropole & sur l'état du commerce des nations, sont des objets intéressants qui méritent maintenant notre attention.

La première conséquence qu'a eue pour l'Amérique l'établissement des Espagnols, est la diminution aussi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitants du nouveau monde. En faisant observer en différentes occasions les calamités que l'Europe a portées, soit dans les isles,

Coup  
d'œil sur  
le gou-  
verne-  
ment, &  
le com-  
merce des  
colonies  
Espagno-  
les.

Dépopu-  
lation de  
l'Améri-  
que.

soit dans les autres parties de l'Amérique, j'ai indiqué différentes causes de la destruction rapide des malheureux Indiens. Par-tout où les habitants de l'Amérique prenoient les armes pour la défense de leur liberté, il en périssoit un grand nombre dans des combats si inégaux; mais la désolation étoit plus grande encore quand l'épée étoit remise dans le fourreau, & que les vainqueurs étoient paisibles possesseurs de leurs conquêtes. C'est dans les isles & dans les Provinces du continent qui s'étendent depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique, que la dépopulation s'est fait le plus fortement sentir. Ces contrées étoient toutes occupées, soit par des hordes errantes de chasseurs, soit par des tribus qui avoient fait peu de progrès dans les arts de la culture & de l'industrie. Forcés par leurs nouveaux maîtres de s'attacher à une résidence fixe, & de s'appliquer à un travail régulier au-dessus de leurs forces & exigé avec une extrême sévérité, ils n'avoient ni la vigueur d'esprit, ni la force de corps nécessaires pour sou-

Ses causes dans les isles & dans quelques parties du continent.

tenir le poids de l'oppression; l'abattement & le désespoir en pouffoient un grand nombre à mettre fin eux-mêmes à leur vie; il en périssoit encore davantage par la fatigue & la famine. La destruction s'étendoit ainsi dans ces vastes contrées, & en quelques endroits la race des habitants originaires s'étoit entièrement éteinte. Au Mexique, où une nation puissante & belliqueuse avoit résisté longtemps à l'invasion des Espagnols avec un courage digne d'une meilleure destinée, un grand nombre avoit péri sous le tranchant de l'épée; & là, comme au Pérou, les Espagnols traînant après eux les Indiens pour porter leur bagage & leurs munitions dans leurs guerres civiles, & dans leurs expéditions dans l'intérieur du pays, l'excès des fatigues avoit emporté ces malheureux par milliers.

○ Mais la mauvaise administration des Espagnols eut des effets encore plus tristes que toutes leurs cruautés. Les calamités qui accompagnoient la conquête ne furent que passageres, au-lieu que les vices du gouvernement auquel ils étoient soumis, furent

une source permanente & durable de destruction. Lorsque les vainqueurs se partagerent les terres du Mexique & du Pérou, chacun d'eux voulut y trouver une récompense prompte de ses services. Des aventuriers accoutumés à la dissipation de la vie militaire, n'avoient ni l'industrie nécessaire pour former un plan de culture régulière, ni la patience d'en attendre les produits lents, mais certains. Au-lieu de s'établir dans les vallées déjà occupées par les Indiens, où la fertilité du sol auroit récompensé les travaux du cultivateur, ils portèrent leurs habitations dans les parties montagneuses, si étendues dans le Mexique & dans le Pérou. Toute leur activité fut employée à la recherche des mines. Les espérances vastes & flatteuses que leur présentoit ce genre de travail convenoient merveilleusement au génie entreprenant qui anima les premiers conquérants de l'Amérique dans tous les pas de leur carrière. Le travail des mines demandoit tant de bras, qu'il fut nécessaire d'y employer les naturels du pays. On les força d'a-

bandonner leurs anciennes habitations dans les plaines, & de se porter en foule aux montagnes. Ce passage soudain du climat chaud des vallées à l'air froid & pénétrant particulier aux terres hautes situées vers la zone torride; les fatigues d'un travail excessif; une nourriture peu abondante & mal-saine; le désespoir causé par une sorte d'oppression à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, & dont ils ne voyoient pas le terme, firent sur eux le même effet que sur les habitants des isles. Les uns & les autres accablés du poids de tant de calamités réunies, avoient disparu de la terre avec une égale rapidité (1). L'introduction de la petite - vérole, maladie jusqu'alors inconnue en Amérique, & extrêmement dangereuse dans ce climat (2), s'étant jointe à ces fléaux, la population de la nouvelle-Espagne & du Pérou avoit été si fort réduite, que peu d'années après la conquête, ce qu'on disoit de son

---

(1) Torquemada, I, 613.

(2) B. Díaz, c. 124. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, c. 4. Ulloa, *Entreten*, 206.

état ancien paroissoit absolument incroyable. (1).

---

(1) Torquem. 615, 642, 643.

Le P. Torribio de Benevente ou Motolina, a assigné dix causes de la dépopulation rapide du Mexique, auxquelles il donne le nom des dix fléaux. Il y en a plusieurs qui ne sont pas particulieres à cette Province seulement. 1<sup>e</sup>. L'introduction de la petite-vérole. Cette maladie fut portée pour la premiere fois dans la nouvelle-Espagne, en 1520, par un esclave Negre de la suite de Narvaès. Torribio assure que la moitié du peuple des Provinces où régna cette maladie, en mourut. A cette mortalité, occasionnée par la petite-vérole, Torquemada ajoute deux effets destructifs ou maladies contagieuses qui régnerent en 1545 & 1576. Huit cents mille hommes périrent par la premiere, & plus de deux millions par la seconde, suivant le calcul exact fait par ordre des Vice-Rois. *Mond. Ind. tom. 1, p. 642.* La petite-vérole ne fut introduite dans le Pérou que plusieurs années après l'invasion des Espagnols, mais fut très-fatale aux naturels du pays. Garcia, *Origen. p. 88.* 2<sup>e</sup>. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant la guerre avec les Espagnols, sur-tout pendant le siege de Mexico. 3<sup>e</sup>. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico, parce que le peuple des deux partis avoit également négligé de cultiver les terres; ce qui arriva dans toutes les autres contrées conquises par les Espagnols. 4<sup>e</sup>. Les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens de leurs *repartimientos*. 5<sup>e</sup>. Le poids oppressif des taxes qu'ils n'étoient pas en état



Telles ont été les principales causes de la dépopulation de l'Amérique. Elle n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des

de payer, & dont ils ne pouvoient espérer aucune exemption. 6°. Le grand nombre d'Indiens employés à rassembler l'or que les torrens charient des montagnes, qu'on forçoit à quitter leurs habitations sans aucune provision pour leur subsistance, & qu'on exposoit à toute la rigueur du froid dans ces régions élevées. 7°. Les travaux immenses pour rebâtir Mexico, que Cortès pressa avec tant d'ardeur, qu'il en mourut un nombre incroyable d'Indiens. 8°. Le nombre d'hommes condamnés à l'esclavage sous différents prétextes, & employés à exploiter les mines d'argent. Ces malheureux marqués par leurs maîtres avec un fer chaud, comme le bétail, étoient conduits par troupeaux dans les montagnes. 9°. La nature du travail auquel ils étoient condamnés, les vapeurs nuisibles de ces mines, la froideur du climat, & le manque des vivres furent si funestes, que Torribio assure que la campagne autour de plusieurs de ces mines, principalement près de Guaxago, étoit couverte de corps morts, que l'air étoit corrompu par leur puanteur, & que la quantité des vautours & des autres oiseaux de proie étoit si grande, que leur nombre obscurcissoit le soleil. 10°. Les Espagnols dans leurs différentes expéditions & dans leurs guerres civiles, firent périr un grand nombre d'Indiens en les forçant de les servir de *tamemes* ou de porte-faix. Cette dernière oppression fut fatale aux Péruviens. La quantité d'Indiens qui périrent pendant l'expédition de Gonzale Pizarre dans les Provinces qui sont à l'Est des Andes, peut

que. Beaucoup d'Ecrivains ne faisant pas assez d'attention à ces circonstances, & frappés de la rapidité avec laquelle le mal s'étoit étendu, ont regardé cet événement, dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple, comme la suite d'un plan non moins réfléchi qu'atroce. Les Espagnols, disent-ils, convaincus qu'il leur seroit impossible d'occuper les vastes régions qu'ils avoient découvertes, & de maintenir leur autorité sur des nations infiniment plus nombreuses que leurs conquérants, résolurent, pour se conserver l'Amérique, d'en exterminer les habitants, & de faire un désert du nouveau monde plutôt que d'en perdre la possession (1). Mais les nations étendent

---

donner une idée de ce qu'ils ont souffert, & faire juger combien leur nombre diminua. Torribio, *manuscrit*. Corita, dans sa *Breve y sumaria relacion*, éclaircit & confirme plusieurs observations de Torribio, auxquelles il renvoie les Lecteurs. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.*

(1) Montesquieu même a adopté cette idée, *Lib. VIII, c. 18*; mais le desir qu'avoit ce grand homme d'établir un système, l'a rendu quelquefois peu attentif dans ses recherches,

rarement leurs vues sur des objets si éloignés, & ne font guere de plans si vastes. Pour l'honneur de l'humanité, nous pouvons observer que jamais aucun gouvernement n'a formé un si détestable projet. Les Rois d'Espagne, loin d'adopter un tel systême de destruction, furent continuellement occupés de la conservation de leurs nouveaux sujets. Le desir d'étendre la foi chrétienne, & de porter la connoissance de la vérité & des consolations à des peuples privés des lumieres de la Religion, fut le principal motif des encouragements qu'Isabelle donna à l'expédition de Colomb. Après la découverte, elle s'occupa de l'exécution de ses pieux desseins, & montra le plus grand zele non-seulement pour faire instruire les Indiens, mais encore pour assurer un traitement doux à cette race d'hommes paisibles-devenus ses sujets (1). Ses successeurs adopterent

---

& son génie trop ardent lui a fait négliger plusieurs causes aussi évidentes que solides.

(1) On en trouve une preuve convaincante dans le testament d'Isabelle, où elle montre

les mêmes idées , & mes lecteurs les ont vus en plusieurs occasions employer toute leur autorité pour protéger les Américains contre l'oppression des Espagnols. Ils firent à ce sujet de nombreux réglemens conçus avec sagesse & dictés par l'humanité. Quand leurs possessions dans le nouveau monde devinrent assez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité , l'esprit de leurs loix fut aussi doux qu'il l'avoit été lorsqu'ils ne possédoient que les isles. Leur sollicitude pour protéger les Indiens semble même s'être augmentée à mesure que leurs conquêtes se sont étendues : elle alla jusqu'à leur faire promulguer & maintenir des loix qui exciterent une révolte dangereuse dans une de leurs colonies , & répandirent le mécon-

---

la plus tendre sollicitude pour que les Indiens soient traités d'une manière douce & humaine. Ces louables sentimens de la Reine ont été adoptés dans les loix publiques d'Espagne , & servent d'introduction aux réglemens contenus sous le titre de *bon traitement des Indiens* : *Récopil. VI, tit. 10.*

tément dans les autres. Mais l'avidité des particuliers étoit trop violente pour pouvoir être contenue par le pouvoir des loix. Des aventuriers audacieux & tourmentés du desir de s'enrichir promptement , placés à une si grande distance du centre de l'autorité, peu accoutumés à la subordination même dans le service militaire, & encore moins au respect pour l'autorité civile, toujours foible dans une colonie naissante, méprisoient ou éludoient tous les réglemens par lesquels on vouloit réprimer leurs exactions & leur tyrannie. Le gouvernement Espagnol donnoit sans cesse de nouveaux édits pour empêcher l'oppression des Indiens. Les colons, comptant sur l'impunité à une si grande distance, continuoient de les traiter comme esclaves. Les Gouverneurs eux-mêmes, & les autres Officiers employés dans les colonies, souvent aussi avides & aussi indigents que les aventuriers auxquels ils commandoient, trop disposés à adopter les idées fausses que les conquérants avoient prises des Indiens, encourageoient ou toléroient l'op-

pression au-lieu de l'arrêter. Il ne faut donc pas imputer la désolation du nouveau monde à une faute de la Cour d'Espagne, ni la considérer comme un effet de sa politique. Ce fut uniquement l'ouvrage des conquérants & des premiers colons Espagnols, qui, par des mesures aussi imprudentes qu'injustes, ont empêché les effets salutaires des loix du Souverain, & déshonoré leur patrie aux yeux de la postérité.

Ni celui  
de la Re-  
ligion.

C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'Ecrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la Religion Romaine la destruction des Américains, & ont accusé les Ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents comme des idolâtres & des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires de l'Amérique, quoique simples & sans lettres, étoient des hommes pieux. Ils épouferent de bonne heure la cause des Indiens, & défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçoient de le noircir les conquérants qui le représentoient comme incapable de

se former jamais à la vie sociale, & de comprendre les principes de la Religion, & comme une espece imparfaite d'hommes que la nature avoit marqués du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zele constant des missionnaires Espagnols pour la défense & la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les Indiens, & s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les réglemens qui tendoient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les Ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, dans les établissemens Espagnols, comme leurs défenseurs naturels, & c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions & les violences auxquelles ils sont trop souvent exposés (1).

---

(1) Le tiers du septieme titre du premier livre de la *Recopilacion*, qui contient les ré-

Popula- Mais nonobstant la dépopulation  
 tion ac- actuelle de l'Amérique, il reste en-  
 ruelle de core un nombre considérable des na-  
 l'Améri- que.

---

glements touchant les pouvoirs & les fonctions des Archevêques & des Evêques, roule sur la charge qui leur est imposée comme protecteurs des Indiens, & parle de tous les cas où il est de leur devoir de les protéger contre l'oppression, tant dans leurs propriétés que dans leur personne. Non-seulement ils sont chargés par les loix de cette fonction, aussi humaine qu'honorable; mais ils l'exercent en effet.

Je pourrois en citer des preuves sans nombre tirées des Auteurs Espagnols : mais je préfère de m'en rapporter à Gage, qui étoit peu disposé à accorder au Clergé Romain un mérite auquel il n'auroit pas eu droit de prétendre. *Survey*, p. 142, 192, &c. Henry Hawks, négociant Anglois, qui, pendant cinq ans, a résidé dans la nouvelle-Espagne, avant l'année 1572, rend le même témoignage favorable au Clergé Romain. *Hakluit III*, p. 466. Une loi donnée par Charles-Quint autorise non-seulement les Evêques, mais tous les Ecclésiastiques en général, à informer & avertir le Magistrat civil, dans le cas où quelque Indien seroit privé de sa liberté & de ses droits. *Recopil. Lib. VI, tit. 6, liv. 14*; ce qui les constituoit protecteurs en titre des Indiens. Il y a eu des Ecclésiastiques Espagnols qui ont refusé l'absolution à ceux de leurs compatriotes qui possédoient des *encomienda*, & regardoient les Indiens comme des esclaves, ou qui les employoient à l'exploitation des mines, Gonzalez Davil, *Teatro Eccles.* 1, p. 157.



turels, tant au Mexique qu'au Pérou, particulièrement dans les parties qui n'ont pas été exposées à la première furie des armes Espagnoles, ou désolées par les premières tentatives de leur industrie, plus funestes encore que la guerre. Dans les Provinces de Guatimala, de Chiapa, de Nicaragua, & dans les autres belles contrées qui s'étendent le long de la mer du Sud, la race des Indiens est encore très-nombreuse. En quelques endroits, ils ont des établissemens assez considérables pour mériter le nom de villes (1). Dans les trois audiences qui partagent la nouvelle-Espagne, il y a au moins deux millions d'Indiens, foible reste à la vérité de son ancienne population, mais qui forme encore un corps de nation plus nombreux que celui de tous les autres habitants de ce vaste pays (2).

---

(1) Suivant Gage, Chiapa dos Indios contient quatre mille familles, & il en parle comme d'une des villes Indiennes les plus peuplées de l'Amérique : p. 104.

(2) Il est très-difficile de se procurer un état exact de la population des Royaumes de l'Europe où la police est la plus parfaite, & où les

Au Pérou, différents districts, particulièrement dans le Royaume de

---

sciences ont fait les plus grands progrès. Dans l'Amérique Espagnole, où les connoissances sont encore au berceau, & où peu d'hommes ont le loisir de se livrer aux recherches de pure spéculation, on a fait peu d'attention à cet objet. Cependant en 1741, Philippe V ordonna aux Vice-Rois & aux Gouverneurs des différentes Provinces de l'Amérique, de faire un dénombrement des habitants de leurs districts, & d'envoyer un état de leur nombre & de leurs occupations; en conséquence de cet ordre, le Comte de Fuen-Clara, Vice-Roi de la nouvelle-Espagne, chargea D. Jos. Apt. de Villa-Segnor y Sanchez d'exécuter cette commission dans la nouvelle-Espagne. Villa-Segnor publia le résultat de ses recherches dans son *Teatro Americano*, d'après les rapports des Magistrats des différentes Provinces, & d'après ses propres observations & la longue communication qu'il avoit eue avec la plupart des Provinces. Des neuf diocèses dans lesquels l'Empire du Mexique est divisé, il n'en a cité que cinq, savoir l'Archevêché de Mexico & les Evêchés de Los-Angeles, de Mechoacan, d'Oaxaca & de la nouvelle-Galice. Il n'a fait aucune mention des Evêchés de Yucatan, de Verapaz, de Chiapa & de Guatemala, quoique la race des Indiens soit plus nombreuse en ce dernier endroit que dans aucune autre partie de la nouvelle-Espagne. Dans le dénombrement du diocèse fort étendu de la nouvelle-Galice, il décrit bien la situation des différents villages Indiens; mais il ne spécifie le nombre des habitants que d'un petit nombre de

Quito , font presqu'entièrement occupés par les Indiens. Dans d'autres

ces villages. Les Indiens de cette vaste Province , dans laquelle la puissance des Espagnols est encore imparfaitement établie , ne sont pas enregistrés avec la même exactitude que dans les autres parties de la nouvelle-Espagne. Suivant Villa-Segnor , voici l'état actuel de la population dans les cinq diocèses nommés ci-dessus , tant pour les Espagnols que pour les Negres , les Mulâtres & les Métis.

	Familles.
Mexico . . . . .	105202
Los-Angeles . . . . .	30600
Mechoacan . . . . .	30840
Oaxaca . . . . .	7296
Nouvelle-Galice . . . . .	16770
	<hr/>
	190708

A raison de cinq personnes par famille , le nombre total est de . . 953540

Nombre des familles Indiennes dans le diocèse de

Mexico . . . . .	119511
Los-Angeles . . . . .	88240
Mechoacan . . . . .	36196
Oaxaca . . . . .	44222
Nouvelle-Galice . . . . .	6222

Total . . . . . 294391

En comptant cinq personnes par famille , le nombre total est de 1,471,955. Nous pouvons compter avec d'autant plus de certitude sur le calcul du nombre des Indiens , qu'il est pris de la matricule ou du registre suivant lequel on levoit le tribut qu'ils payoient. Puif-

Provinces ; les naturels sont mêlés avec les Espagnols , s'adonnent aux

---

que des neuf diocèses , on en a omis totalement quatre , & que le dénombrement de la nouvelle-Galice n'a été fait que très - imparfaitement , nous pouvons en conclure que le nombre des Indiens dans l'Empire du Mexique va au-delà de deux millions.

Le calcul du nombre des Espagnols ne paroît pas être si exact. Villa-Segnor remarque en termes généraux , que plusieurs Espagnols , Negres & Métis résident ensemble dans plusieurs endroits , sans spécifier leur nombre. C'est pourquoi si nous rassemblons tous ces habitants avec ceux qui demeurent dans les quatre diocèses qu'on a omis , le nombre des Espagnols & ceux des races mêlées peuvent probablement monter à un million & demi. Dans quelques endroits , Villa-Segnor distingue les Espagnols des trois races inférieures de Negres , de Mulâtres & de Métis , & marque leur nombre séparément ; mais en général , il les joint ensemble. Cependant par la proportion observée dans les endroits où le nombre de chaque espèce est marquée , ainsi que par le détail de l'état de la population dans la nouvelle-Espagne donné par d'autres Historiens , il est clair que le nombre des Negres & des habitants de race mêlée , excède de beaucoup celui des Espagnols. Peut-être doit-on porter ces derniers à plus de cinq cents mille contre un million des autres.

Quelque défectueux que soit ce calcul , il ne m'a cependant pas été possible de me procurer des connoissances assez exactes du nombre des habitants du Pérou , pour former des

arts mécaniques, & remplissent les états inférieurs de la société. Comme

---

conjectures aussi satisfaisantes sur l'état de sa population. Je fais qu'en 1761, le Protecteur des Indiens dans la vice-Royauté du Pérou comptoit qu'il y en avoit 612780 qui payoient le tribut au Roi. Comme toutes les femmes & tous les mineurs étoient exempts de cette taxe dans le Pérou, on doit supposer que le nombre des Indiens montoit à 2449120. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.*

Je vais parler d'une autre méthode de calculer, ou du moins de faire des conjectures touchant l'état de la population de la nouvelle-Espagne & du Pérou. Suivant un état que j'ai lieu de croire exact, le nombre des copies de la bulle de la Croisade, envoyées au Pérou à chaque nouvelle publication, est de 1171953; & pour la nouvelle-Espagne, de 2649326. On m'a dit qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui achètent la bulle, & qu'on la vend principalement aux Espagnols & aux habitants de race mêlée; de sorte que suivant cette manière de calculer, le nombre des Espagnols & des races mêlées monteroit au moins à trois millions.

Le nombre des habitants de plusieurs villes de l'Amérique Espagnole, peut nous donner quelque idée de l'étendue de la population, & corriger l'idée peu exacte, mais commune qu'on a dans la Grande-Bretagne, du foible & misérable état de ces colonies. La ville de Mexico contient au moins 150000 habitants; Los-Angeles plus de 60000, tant Espagnols qu'habitants de race mêlée : *Villa-Segnor*, p. 247. Guadalupe contient au-delà de 30000 ames,

les habitants du Mexique & du Pérou étoient accoutumés à une réfi-

---

fans compter les Indiens : *ibid.* Lib. II, p. 206. Il y en a 54000 à Lima : *D. Cosme Bueno, descr. de Peru*, 1764. Carthagene en contient 25000 ; Potosi 25000 : *Bueno*, 1767 : Popayan plus de 20000 : *Ulloa I*, p. 287. Les villes du second rang sont plus peuplées encore. Les villes & les établissemens les plus florissans des autres nations Européennes en Amérique ne peuvent entrer en comparaison avec ceux-ci.

Tels sont les calculs de la population de plusieurs villes, que j'ai trouvé répandus dans des Ecrivains que j'ai jugés dignes de foi. Mais je me suis procuré un dénombrement des habitants des villes de la Province de Quito, sur l'exacritude duquel je puis compter, & que je communique au public, tant pour satisfaire sa curiosité, que pour rectifier les notions erronnées dont j'ai parlé. Saint-François de Quito contient de 50 à 60 mille habitants de différentes races. Outre la ville, il y a dans ce *corregimiento* vingt-neuf cures établies dans les principaux villages ; lesquels ont chacun de plus petits hameaux qui en dépendent, dont les habitants sont presque tous Indiens ou Métis. Il y a environ six à huit mille ames à Saint-Jean de Pasto, outre vingt-sept villages qui en dépendent. On compte à Saint-Michel d'Ibarra sept mille habitants & dix villages. Le district de Havalá contient de dix-huit à vingt mille ames ; celui de Tacuma, dix à douze mille ; celui d'Ambato, huit à dix mille, & seize villages. La ville de Riombamba, seize à vingt mille, & neuf villages. Le district de Chimbo, six à huit mille. Celui de Guaya-

dence fixe, & connoissoient quelques arts, il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la maniere de vivre des Européens. Mais par-tout où les Espagnols ont trouvé en s'établissant des tribus sauvages, leurs tentatives pour les civiliser & les réunir ont été sans succès, & sou-

---

quil, de seize à vingt mille, & quatorze villages. Le district d'Atuasi, environ cinq à six mille, & quatre villages. La ville de Cuenza, vingt-cinq à trente mille, & neuf villages fort peuplés. La ville de Laxa, huit à dix mille, & quatorze villages. Cette population, quoique médiocre si l'on considère la vaste étendue du pays, est bien plus considérable qu'on ne le suppose communément. J'ai oublié de dire en son lieu que Quito est la seule Province de l'Amérique Espagnole qu'on peut regarder comme un pays de manufactures. On y fabrique des chapeaux, des étoffes de coton & des draps grossiers, en assez grande quantité pour suffire non-seulement à la consommation de la Province, mais pour fournir un article considérable d'exportation dans les autres parties de l'Amérique Espagnole. Je ne sais si l'on doit regarder l'industrie singulière de cette Province comme la cause ou comme l'effet de sa population; mais la passion pour tout ce qui vient de l'Europe est si grande parmi les vains habitants du nouveau monde, que l'on m'a assuré que les manufactures de Quito sont si peu estimées, qu'elles commencent à pencher vers leur déclin.

vent funestes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant se soumettre à aucune contrainte, & dédaignant le travail comme un caractère de servitude, abandonnoient leurs anciennes habitations, & défendoient leur liberté dans des montagnes & des forêts inaccessibles à leurs oppresseurs, ou périssoient lorsqu'ils étoient réduits à un état qui contrarioit leurs idées & leurs habitudes. Dans les districts voisins de Carthagene, de Panama & de Buenos-Ayres, la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique & du Pérou dont les Espagnols se sont rendus plus absolument les maîtres.

Idee générale de l'administration des colonies Espagnoles.

L'établissement des Espagnols dans le nouveau monde, quoique si funeste à ses anciens habitants, avoit été fait dans un temps où cette nation pouvoit le rendre très-avantageux. Par l'union de tous les petits Royaumes qui la partageoient, l'Espagne étoit devenue un Etat puissant, ayant toutes les ressources nécessaires pour exécuter une si grande entreprise. Ses Souverains avoient porté leur prérogative beaucoup au-delà des limi-



tes qui bernoient le pouvoir des Monarques dans tout le reste de l'Europe. Ils ne trouvoient plus d'obstacles dans leur administration. Dans tout Etat d'une grande étendue, la forme du gouvernement doit être simple, & l'autorité du Souverain absolue, afin que ses résolutions puissent être prises avec célérité, & s'exécuter dans tout l'Empire sans rien perdre de leur force. Tel étoit le pouvoir des Monarques Espagnols lorsqu'ils eurent à délibérer sur la manière de gouverner ces Provinces du nouveau monde, plus éloignées du centre de l'autorité qu'aucune de celles que des Puissances Européennes eussent jamais soumises. Ils n'étoient gênés en aucune manière par la constitution de leurs Etats d'Europe; ils étoient maîtres d'adopter tous les plans qu'ils jugeroient convenables, & pouvoient fixer le gouvernement de ces nouvelles colonies par des édits qui étoient autant d'exercices de la prérogative royale la plus illimitée.

Une circonstance qui distingue les colonies des Espagnols en Amérique

L'autorité royale s'en est

occupée  
de très-  
bonne  
heure.

de celles des autres nations Européennes, c'est que le gouvernement s'est occupé de très-bonne heure de leur administration. Lorsque les Portugais, les François & les Anglois ont pris possession des régions qu'ils occupent aujourd'hui en Amérique, les avantages qu'ils espéroient en tirer étoient si éloignés & si incertains, qu'on laissa les premiers aventuriers & les premiers colons lutter presque sans aucun secours de la métropole, contre toutes les difficultés qui traversent la formation d'une colonie dans sa naissance. Mais l'or & l'argent, les premières productions des établissemens Espagnols au nouveau monde, séduisirent les Souverains, & attirèrent promptement leur attention. Après avoir foiblement contribué à la découverte & très-peu à la conquête du nouveau monde, ils y exercèrent sur le champ la fonction de législateurs; & ayant acquis cette espèce de domaine, inconnu jusques-là parmi les nations, ils l'exercèrent d'après un système dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple.

La maxime fondamentale de la jurisprudence Espagnole sur l'Amérique ; est que tous les domaines conquis appartiennent à la Couronne & non à l'Etat ou à la nation. La bulle d'Alexandre VI, qui est comme la grande charte sur laquelle l'Espagne fonde ses droits, a donné en pur don à Isabelle & Ferdinand toutes les contrées qui ont été ou seront découvertes. Ces Princes & leurs successeurs se sont regardés constamment comme propriétaires absolus de toutes les terres conquises par leurs sujets dans le nouveau monde. Toute possession n'est qu'une concession de leur part, & retourne à eux. Les chefs des différentes expéditions, les Gouverneurs de différentes colonies, les Officiers de justice & les Ministres de la Religion étoient tous nommés par le Souverain, & amovibles à sa volonté. Le peuple n'avoit aucun privilège indépendant de la Couronne, & qui pût servir de barrière au despotisme. Il est vrai que lorsque les villes furent bâties & formées en corporation, les citoyens y eurent le droit d'élire leurs Magistrats, &

Toute  
autorité  
& toute  
propriété  
territoria-  
le appar-  
tient à la  
Couron-  
ne.

d'être gouvernés par les loix de la communauté. Dans les Etats mêmes les plus despotiques, cette foible étincelle de liberté n'est pas encore éteinte; mais dans les villes d'Amérique, la législation est purement municipale, & se borne aux objets de police & de commerce intérieur. Dans tout ce qui regarde l'administration générale & l'intérêt public, la volonté du Souverain fait loi. Il n'y a point de pouvoir politique dérivé du peuple; toute l'autorité est concentrée dans la Couronne & dans les Officiers nommés par le Roi.

Tous les  
nouveaux  
domaines  
de l'Es-  
pagne sont  
soumis à  
deux Vi-  
ce-Rois.

Lorsque les conquêtes de l'Espagne en Amérique furent terminées, les Rois d'Espagne, en formant un plan d'administration pour leurs nouveaux domaines, les diviserent en deux immenses gouvernements, la vice-Royauté de la nouvelle-Espagne & celle du Pérou. La première s'étend sur toutes les Provinces de l'Amérique septentrionale, appartenantes à l'Espagne; la seconde sur toutes ses possessions dans l'Amérique méridionale. Cette disposition qui, dès le commencement, avoit de

grands inconvénients , en a entraîné de bien plus considérables lorsque la population & l'industrie des Provinces éloignées de chaque vice-Royauté ont fait des progrès. Le peuple de ces Provinces , trop éloigné de la résidence des Vice-Rois , s'est plaint de ne pouvoir communiquer avec eux à une si grande distance. D'un autre côté , l'autorité des Vice-Rois a dû être nécessairement foible & incertaine dans son action , sur des pays si loin de leurs yeux. On a cru trouver un remède à ce mal en établissant dans ce siècle-ci à Santafé de Bogota , capitale du nouveau Royaume de Grenade , une troisième vice-Royauté dont la juridiction s'étend sur tout le Royaume de Tierra-Firme & la Province de Quito (1). Non-seulement ces Vice-Rois représentent la personne du Souverain , mais ils jouissent encore de toutes les prérogatives de la Couronne dans toute leur étendue , chacun dans les limites de son gouvernement. Comme le

Leurs  
pouvoirs.

---

(1) Ulloa, *Voy. I*, 23, 255.

Roi, ils exercent l'autorité suprême dans le civil, le militaire & le criminel. Ils peuvent présider à tous les tribunaux ; ils ont seuls le droit de nommer à beaucoup d'emplois importants, & le privilege de faire remplir par *interim* ceux qui sont à la nomination du Souverain, jusqu'à ce que le successeur nommé par le Roi arrive. La pompe extérieure qui les accompagne est proportionnée à leur dignité & à l'étendue de leur pouvoir. Leur cour est formée sur le modèle de celle de Madrid. Des gardes à pied & à cheval, une maison nombreuse & la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de Souverains que de Gouverneurs exerçant une autorité déléguée (1).

Tribu-  
naux ap-  
pellés  
Audien-  
ces.

Mais comme le Vice-Roi ne peut exercer en personne les fonctions de Magistrat suprême dans toutes les parties d'une juridiction si étendue, il est aidé dans son administration par des Officiers & des tribunaux semblables à ceux d'Espagne. La con-

---

(1) Ulloa, *Voy. I.* 432. Gage, 61,

duite des affaires dans les Provinces est confiée à des Magistrats de différents ordres & de différentes dénominations, dont quelques-uns sont nommés par le Roi, & d'autres par le Vice-Roi; mais tous reçoivent les ordres du Vice-Roi, & sont soumis à sa juridiction. L'administration de la justice appartient à des tribunaux connus sous le nom d'Audiences, & formés sur le modèle de la Chancellerie d'Espagne : ils sont au nombre de onze & rendent la justice à autant de districts (1). Le nombre

---

(1) Ces Audiencias sont établies dans les endroits suivans; à Saint-Domingue, dans l'île d'Hispaniola; à Mexico, dans la nouvelle-Espagne; à Lima, dans le Pérou; à Panama, dans Terre-ferme; à Saint-Jacques de Guatimala; à Guadalaxara, dans la nouvelle-Galice; à Santafé, dans le nouveau Royaume de Grenade; à la Plata, dans la Province de Los Charcas; à Saint-François de Quito; à Saint-Jacques, dans le Chily; à Buenos-Ayres. Plusieurs grandes Provinces dépendent de ces Audiencias; quelques-unes même sont si éloignées des villes où ces Cours résident, qu'elles n'en peuvent tirer que peu d'avantage. Les Auteurs Espagnols comptent douze de ces Cours d'audiencias, parce qu'ils y comprennent celle de Manille dans les îles Philippines.

des juges est plus ou moins grand dans chacun , en proportion de l'étendue & de l'importance de leurs juridictions. La place de juge dans une Cour d'audience est aussi honorable que lucrative , & remplie communément par des personnes de mérite & de talent , qui font respecter le tribunal. Ils connoissent des causes tant civiles que criminelles ; mais ces deux genres d'affaires sont partagés entre les juges. Quoique ce ne soit que dans les gouvernements les plus despotiques que le Souverain exerce en personne la redoutable prérogative de rendre la justice à ses sujets , & d'absoudre ou de condamner d'après ses volontés devenues autant de loix ; quoique dans toutes les monarchies d'Europe , la fonction de juge soit confiée à des Magistrats dont les décisions sont réglées par des loix connues & des formes établies , les Vice - Rois Espagnols ont souvent tenté de s'asseoir sur les tribunaux de la justice ; & leur distance de la métropole leur donnant de la hardiesse , ils ont quelquefois aspiré à un pouvoir que leur maître n'a

Leur juridiction.



pas osé s'attribuer. Pour arrêter une entreprise dont le succès auroit banni la justice & la sûreté des colonies Espagnoles , en soumettant la vie & la propriété des citoyens à la volonté d'un seul homme , les Rois d'Espagne ont fait un grand nombre de loix qui défendent dans les termes les plus exprès aux Vice - Rois de se mêler des affaires pendantes aux Audiencias , & de donner leur avis ou leur voix sur aucun point contesté par-devant ces tribunaux (1). Les cas particuliers qui tiennent à quelque question générale de droit civil , & même les réglemens portés par le Vice-Roi doivent être soumis à la révision de la Cour d'audience , qui peut être en cela regardée comme un pouvoir intermédiaire placé entre le Vice - Roi & le peuple , & comme une barrière à l'accroissement illégal de sa juridiction. Mais comme toute opposition même légale à l'autorité d'un Magistrat qui représente le Souverain , & qui tient son

---

(1) *Recop. Lib. II*, tit. 15 , l. 35-38-44.  
*Lib. III*, tit. 3 , l. 36 , 37.

pouvoir de lui , est peu d'accord avec l'esprit de la politique Espagnole , les réserves sous lesquelles ce pouvoir est accordé aux Cours d'audience sont remarquables. Elles peuvent faire des remontrances au Vice-Roi ; mais dans le cas où il y auroit opposition directe entre leur opinion & la volonté du Vice-Roi , celle-ci doit être mise à exécution , & il ne reste à l'Audience que le droit de mettre la matière sous les yeux du Roi & du Conseil des Indes (1). Ce seul privilege de faire des remontrances & de donner des conseils à un homme à qui tout le reste de la nation doit obéir en silence , donne une grande dignité aux Cours des audiences , ainsi qu'un autre droit dont elles jouissent. A la mort du Vice-Roi , lorsqu'il n'y a aucune provision donnée à son successeur par le Roi , le pouvoir souverain passe à la Cour d'audience résidente dans la capitale de la vice-Royauté ; & le plus

---

(1) Solorz , *de jure ind. Lib. IV, c. 3. n°.*  
 40 , 41. *Recop. Lib. H, tit. 15 , l. 36 , Lib.*  
*III, tit. 3 , Lib. V, tit. 4 , l. 1.*

ancien des Magistrats, assisté de ses collègues, tant que dure la vacance, exerce toutes les fonctions du Vice-Roi (1). Dans les matieres soumises à la connoissance des Audiencias, comme Cours de justice ordinaires, leurs sentences sont définitives dans toute contestation concernant une propriété de la valeur de moins de six mille pezos. Mais quand l'objet du procès excède cette somme, leur décision est soumise à révision, & portée par appel au Conseil des Indes (2).

A ce Conseil, un des plus considérables de la monarchie pour la dignité & le pouvoir, est attribuée l'administration suprême de tous les domaines Espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511, & reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa juridiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles & militaires, & le commerce. C'est de-là qu'émanent toutes les loix relatives au gouvernement & à la police des colonies, qui doivent

---

(1) Recop. *Lib. II*, tit. 15, *Lib. 57*, &c.

(2) Recop. *Lib. V*, tit. 13, l. 1, &c.

être approuvées des deux tiers des membres avant d'être publiées au nom du Roi. Il confère tous les offices dont la nomination est réservée à la Couronne. Toute personne employée en Amérique, depuis le Vice-Roi jusqu'au dernier des Officiers, est soumise à son autorité. Il examine la conduite, récompense les services, & punit les malversations (1). On met sous ses yeux tous les avis & tous les mémoires publics ou secrets envoyés de l'Amérique, ainsi que tous les plans d'administration, de police & de commerce proposés pour les colonies. Depuis le premier établissement de ce Conseil, l'objet constant des Rois Catholiques a été de maintenir son autorité, & de lui donner de temps à autre de nouvelles prérogatives qui pussent le rendre redoutable à tous leurs sujets du nouveau monde. On peut attribuer en grande partie aux sages réglemens & à la vigilance de ce tribunal respectable ce qui reste de vertu  
&

---

(1) *Recop. Lib. II, tit. 2, l. 1, &c.*

& d'ordre public dans un pays où tant de circonstances conspirent à amener le désordre & la corruption (1).

Comme le Roi est supposé présent au Conseil des Indes, ce tribunal se tient toujours au lieu où la Cour fait sa résidence. Il falloit un autre tribunal pour régler les affaires de commerce qui demandent l'inspection immédiate des supérieurs. On l'a établi dès l'année 1501 à Séville, dont le port étoit alors le seul qui commerçât avec le nouveau monde. On l'appelle *Casa de la Contratacion*. Il est en même-temps bu-  
Chambre de commerce.  
 reau de commerce & cour de jus-  
Ses fonctions.  
 tice. Dans la premiere de ces qualités, il prend connoissance de tout ce qui est relatif au commerce de l'Espagne avec l'Amérique ; il fixe les marchandises qui doivent être importées dans les colonies, & a l'inspection sur celles que l'Espagne reçoit en retour. Il décide du départ des flottes, du fret & de la grandeur

---

(1) Solorz, de jure ind. Lib. IV, l. 2, &c. 12.  
 Tome IV. I

des bâtimens, de leur équipement & de leur destination. Comme cour de judicature, il juge toutes les affaires tant civiles & de commerce que criminelles, qui ont lieu en conséquence des intérêts de commerce entre l'Espagne & l'Amérique. Dans l'un & l'autre genre, on ne peut appeler de ses décisions qu'au Conseil des Indes (1).

Telle est l'esquisse du système de gouvernement adopté par l'Espagne pour ses colonies de l'Amérique. L'énumération des tribunaux subordonnés pour l'administration de la justice, pour la perception du revenu public & pour le maintien de la police intérieure, & la description de leurs différentes fonctions nous jetteroient dans des détails trop minucieux & trop peu intéressants.

Le premier objet des Rois d'Espagne a été d'assurer à la métropole exclusivement les productions de leurs colonies par une prohibition absolue de commerce avec les nations étrangères.

---

(1) *Recop. Lib. X, tit. 1. Veitia, Note de la contrattation.*

geres. Après avoir conquis l'Amérique, connoissant la foiblesse de leurs établissements naissants, & instruits de la difficulté d'établir & de soutenir leur domination sur des régions d'une si vaste étendue & sur tant de nations qui cherchoient à secouer leur joug, ils craignirent sur-tout l'abord des étrangers; ils chercherent à se dérober à leurs regards, & employèrent tous leurs soins à les éloigner de leurs côtes. Cet esprit de jalousie & d'exclusion, peut-être naturel & nécessaire au commencement de l'établissement, augmenta chez les Espagnols à mesure que leurs possessions s'étendirent & qu'ils en connurent mieux l'importance. Ils furent conduits par-là à former leurs colonies sur un plan différent de tout ce que l'histoire nous présente. L'ancien monde a eu ses colonies; mais elles étoient seulement de deux especes. Les unes étoient les suites d'une émigration qui débarrassoit l'état d'un superflu de population lorsque les habitants étoient trop nombreux pour le territoire qu'ils occupoient; les autres étoient des détachements mi-

commer-  
ce avec  
l'Améri-  
que Espa-  
gnole.

litaires, des especes de garnison servant à maintenir dans l'obéissance les pays conquis. Les colonies fondées par quelques Républiques Grecques, & les essaims de barbares sortis du Nord pour s'établir dans les différentes parties de l'Europe, étoient des colonies de la premiere espece; les colonies Romaines étoient de la seconde. Dans les premieres, l'union avec la métropole cessoit promptement, & elles devenoient bientôt des Etats indépendants. Dans les colonies Romaines, comme la séparation n'étoit pas si complete, la dépendance continuoit. Les Rois d'Espagne chercherent à réunir dans les leurs ce que ces deux especes de colonies avoient de particulier. En les plaçant à une si grande distance de la métropole, en établissant dans chacune une forme de police & d'administration intérieure sous des Gouverneurs différents & des loix particulieres, ils les séparèrent de la mere patrie. En retenant dans leurs mains le droit de donner les loix, celui d'imposer les taxes & de nommer aux principaux emplois tant dans



le civil que dans le militaire, ils s'assurèrent de leur dépendance. Heureusement pour l'Espagne, la situation de ses colonies rendit praticable cette nouvelle idée. Presque tous les pays dont elle s'est rendue maîtresse sont placés entre les tropiques. Les productions de cette grande partie du globe sont différentes de celles de l'Europe, même dans les Provinces les plus méridionales de notre continent. L'industrie de ceux qui s'établissent dans un pays, suit naturellement les qualités du climat & du sol. Quand les Espagnols prirent possession de leurs domaines d'Amérique, les métaux précieux furent le seul objet qui attira leur attention. Lors même qu'ils commencèrent à suivre un meilleur plan, ils s'occupèrent presque uniquement des productions particulières au sol & au climat, qui, par leur rareté & leur valeur, pouvoient être recherchées davantage de la métropole. Séduits par l'espoir de s'enrichir promptement, ils dédaignèrent de prodiguer leur industrie à des travaux moins lucratifs, mais beaucoup plus

intéressants. Ils se mirent même dans l'impuissance de corriger cette première erreur; & pour ôter aux colons tout moyen de devenir les rivaux de l'Espagne, ils défendirent dans les colonies, sous des peines très-sévères (1), la culture du vin & de l'huile, ainsi que l'établissement de diverses espèces de manufactures (2). Ils réservèrent à la métropole seule l'approvisionnement des colonies pour les objets de première nécessité. Les draps, les meubles, les instruments des arts, les objets de luxe, & même une partie considérable des provisions de bouche qui se consomment en Amérique, y sont portées d'Espagne. Pendant une gran-

(1) Ulloa, *Rétab. des manufactures*, &c. p. 206.

(2) Vu la distance qui sépare le Pérou & le Chili de l'Espagne, & la difficulté qu'il y a de transporter par l'Isthme de Panama des effets d'une charge aussi considérable que le sont le vin & l'huile, les Espagnols de ces Provinces ont obtenu la permission d'y planter des vignes & des oliviers. Mais il leur est rigoureusement défendu de faire passer du vin & de l'huile à Panama, à Guatemala, ou dans toute autre Province à portée d'en recevoir de l'Espagne, *Recop. Lib. tit. 18. l. 15-18.*

de partie du seizième siècle, l'Espagne, en possession d'un commerce étendu & de manufactures florissantes, put avec facilité satisfaire les besoins de ses colonies par son propre fonds. Elle recevoit en échange les produits des mines & quelques productions du sol. Mais les importations & les exportations se faisoient par des vaisseaux Espagnols. On ne permettoit à aucun navire Américain de porter des marchandises d'Amérique en Europe. Le commerce même d'une colonie avec une autre étoit prohibé ou limité par de grandes gênes. Tout ce que fournissoit l'Amérique abordoit aux ports d'Espagne ; tout ce qu'elle consommoit en sortoit. Aucun étranger ne pouvoit entrer dans les colonies sans une permission expresse du Gouvernement ; aucun vaisseau des nations étrangères n'étoit reçu dans leurs ports. La confiscation des biens meubles & la mort étoient les peines prononcées contre tout habitant qui oseroit commercer avec les étrangers (1).

---

(1) *Recop. Lib. IX*, titre 27, l. 1, 4, 7, &c.

Ainsi les colonies étoient tenues dans un état d'enfance perpétuelle ; & cette dépendance établie pour un intérêt de commerce , cette politique subtile dont l'Espagne a donné le premier exemple aux nations de l'Europe , ont conservé la domination de la métropole sur des colonies éloignées pendant deux siècles & demi.

Lenteur  
des pro-  
grès de la  
popula-  
tion de  
l'Améri-  
que par  
l'Europe.

Telles sont les principales maximes d'après lesquelles les Rois d'Espagne ont formé leurs nouveaux établissemens en Amérique. Mais ils n'ont pas pu recréer avec la même rapidité qu'ils avoient détruit ; & beaucoup d'obstacles ont retardé le succès des soins qu'ils se sont donnés pour remplir le vuide immense que leurs dévastations avoient causé. Dès que la fureur des découvertes & des conquêtes commença à s'amortir , les Espagnols ouvrirent les yeux sur des dangers & des maux qu'ils n'avoient pas apperçus , ou qu'ils avoient négligé de prévenir. Les calamités sans nombre auxquelles étoient exposées des colonies naissantes , les maladies causées par l'insalubrité d'un climat fatal à la consti-

tution des Européens , la difficulté d'établir la culture dans un pays couvert de forêts , le manque de bras dans quelques Provinces , & dans toutes la lenteur avec laquelle l'industrie obtenoit la récompense de ses peines , à moins que la découverte de quelque mine n'enrichît tout de suite l'heureux colon , tous ces maux furent sentis & exagérés. L'esprit d'émigration des Espagnols , découragé par tant d'obstacles , s'affoiblit bientôt de telle manière que soixante ans après la découverte du nouveau monde , le nombre des Espagnols en Amérique ne passoit pas quinze mille (1).

La manière dont la propriété étoit réglée dans les colonies Espagnoles , & les loix selon lesquelles elle se transmettoit , soit par succession , soit par vente , étoient extrêmement con-

Obstacles à ses progrès dans les loix relatives à la propriété.

---

(1) Ce calcul a été fait par Benzoni , en 1550 , cinquante-huit ans après la découverte de l'Amérique. *Hist. novi orbis* , Lib. III , c. 21. Mais comme Benzoni a écrit avec un esprit mécontent & porté à détracter en tout les Espagnols , il se peut que son calcul ait été trop foible.

traies à la population. Pour faire faire à la population un progrès rapide dans une colonie naissante, il faut que les terres soient partagées en petites portions, & que la propriété puisse en être transmise avec beaucoup de facilité (1). Mais l'avidité des conquérants du nouveau monde ne leur permit pas d'observer cette maxime. Comme ils avoient le pouvoir de satisfaire toute l'extravagance de leurs desirs, plusieurs s'emparèrent de districts d'une vaste étendue & de Provinces entières qu'ils tinrent en commanderies. Ils obtinrent ensuite par degrés de les convertir en *majorats*, espece de fief connu dans la jurisprudence féodale d'Espagne (2), & qui ne peut être ni partagé ni aliéné. Une grande partie de la propriété territoriale, ainsi enlevée à la circulation en devenant un bien substitué, & passant du pere au fils sans avoir été améliorée, n'avoit qu'une bien petite valeur, soit pour le possesseur, soit pour la colo-

---

(1) D. Smith's *Inquiry*, tome 2, p. 166.

(2) *Recop. Lib. IV*, tit. 3, l. 24.

nie. Dans ce que j'ai dit de la réduction du Pérou, on peut observer plusieurs exemples de possessions d'une étendue énorme, occupées par quelques-uns des conquérants (1). L'abus fut le même dans les autres parties de l'Amérique; car la valeur des terres étant estimée par le nombre des Indiens qui y étoient attachés, & la population étant très-clair semée en Amérique, il n'y avoit que des districts d'une étendue immense qui pussent fournir assez de travailleurs pour exploiter avec avantage les mines. Ces erreurs capitales dans la distribution de la propriété ont entraîné des effets funestes dans toutes les parties de l'administration des colonies Espagnoles, & peuvent être considérées comme la grande cause qui a rendu les progrès de la population de ces pays beaucoup plus lents que dans les colonies mieux constituées (2).

---

(1) Liv. 6.

(2) Je n'ai que des notions imparfaites sur le partage & la transmission des biens dans les colonies Espagnoles. Les Auteurs Espagnols ne

Et dans  
la nature  
de leur  
gouver-  
nement  
Ecclésiast-  
tique.

A cet obstacle il faut ajouter le nombre & l'étendue de leurs établissemens ecclésiastiques, dont les fraix énormes supportés par les colons ont nui infiniment à l'industrie & à la population. Le paiement des dixmes est une taxe pesante sur l'industrie; & par-tout où la sagesse du Magistrat civil ne met pas des bornes aux exactions qu'entraîne la perception de cet impôt, il devient intolérable & destructeur. Mais les législateurs Espagnols, loin de réprimer les prétentions du Clergé, les laissèrent, par un zèle inconsideré, s'étendre

---

s'expliquent pas clairement sur ce sujet, & peut-être même n'ont-ils pas assez considéré les effets de leurs loix & de leurs institutions. Solorzano, *de jure ind. vol. 2, Lib. II, l. 16*, explique en quelque sorte l'introduction de la tenure de *Mayorasgo*, & parle de quelques-uns de ses effets. Villa-Segnor en remarque une conséquence singulière. Il observe que dans quelques-unes des situations les plus favorables de Mexico, une grande partie du terrain n'est pas occupée, ou est couverte par les ruines des maisons qu'on y avoit bâties autrefois. Il ajoute que ce terrain étant possédé par droit de *Mayorasgo*, & ne pouvant pas être aliéné, ces ruines deviennent éternelles. *Téatro Amér. vol. I, p. 34.*



dans toute l'Amérique, & devenir pour leurs colonies naissantes un fardeau, qui seroit très-pesant, même dans les sociétés qui ont fait le plus de progrès. Dès 1501, les colonies furent soumises à la dixme ecclésiastique pour les productions les plus nécessaires, sur lesquelles l'attention des premiers planteurs devoit naturellement se tourner (1). Les prétentions du Clergé ne se bornerent pas même aux productions les plus simples du sol. Le sucre, l'indigo & la cochenille, fruits d'une culture plus difficile, furent déclarés sujets à la dixme (2) & l'industrie du colon fut taxée dans tous ses travaux, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus compliqués. La superstition des Espagnols d'Amérique ajouta bientôt à la pesanteur de cette imposition légale des contributions volontaires. Leur passion pour la pompe dans les cérémonies de la Religion, & leur respect excessif pour le Clergé séculier & régulier ont procuré aux Eglises & aux

---

(1) *Recop. Lib. I, tit. 16, l. 2.*

(2) *Ibid. l. 3 & 4.*

Monasteres , & détourné ainsi sans utilité une grande portion de la richesse qui auroit contribué puissamment à la prospérité des colonies en y entretenant un travail productif.

Différentes espèces d'habitants dans les colonies.

Chapetones.

Malgré tous les obstacles, les pays occupés en Amérique par les Espagnols sont si fertiles & si séduisants, que la population s'y est insensiblement augmentée , & que les colonies Espagnoles sont aujourd'hui remplies de citoyens de différents ordres. Les plus puissants & les plus considérés sont les Espagnols qui y arrivent d'Europe, & qu'on appelle *Chapetones*. La Cour d'Espagne, jalouse de maintenir la dépendance des colonies, ne confie les emplois de quelque importance qu'à des personnes envoyées d'Europe ; pour s'assurer davantage de leur fidélité, elle exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils descendent d'une famille de *vieux chrétiens* , sans aucun mélange de race Juive ou Mahométane , & qui n'ait été flétrie par aucune censure de l'inquisition (1). Le Gouvernement croit

---

(1) Recop. *Lib*, IX , tit. 26 , l. 15 , 16.

pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures, & eux seuls sont chargés de presque tous les emplois publics depuis la vice-Royauté jusqu'aux dernières places. Toute personne qui, par sa naissance ou par une longue résidence en Amérique, peut être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole, est l'objet d'une défiance qui l'exclut presque de tout emploi (1). Une préférence si marquée de la Cour pour les *Chapetones* leur donne une telle prééminence en Amérique, qu'ils regardent avec dédain tou-

---

(1) Il n'y a aucune loi qui exclue les Créoles des charges, tant civiles qu'ecclésiastiques. Il y a au contraire plusieurs *Cedulas* qui recommandent de donner indistinctement des places de confiance aux personnes nées en Espagne & en Amérique. Betancurt y Figueroa *Derecho*, &c. p. 5, 6. Mais malgré ces ordres répétés, on accorde dans presque tous les cas la préférence aux personnes nées en Espagne. L'Auteur que nous venons de citer en donne une preuve singulière. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé trois cents soixante-neuf Evêques ou Archevêques pour les différents diocèses de ce pays, & de ce grand nombre il n'y en a eu que douze qui fussent Créoles, p. 40.

tes les autres classes de citoyens.

Créoles  
au second  
rang. Les *Créoles* ou descendants des Européens établis en Amérique forment la seconde classe des citoyens dans les colonies Espagnoles : leur caractère & leur état ont mis les Chape-tones à portée d'acquérir d'autres avantages presque aussi considérables que ceux qu'ils tiennent de la prédilection du Gouvernement. Quoique quelques-uns des Créoles soient descendus des conquérants du nouveau monde ; quoique d'autres tirent leur origine des plus nobles familles d'Espagne ; quoique plusieurs d'entr'eux possèdent de grandes richesses , l'influence d'un climat chaud , la jalousie ombrageuse du Gouvernement , & l'impuissance d'atteindre à ces distinctions qu'ambitionne toujours le cœur humain , abat tellement en eux toute vigueur & toute activité , que la plus grande partie consomment leur vie dans une mollesse voluptueuse jointe à une superstition encore plus avilissante. La langueur & l'inaction où ils vivent les éloignent de toutes les opérations d'un commerce actif & étendu. Le trafic intérieur dans cha-

que colonie, ainsi que le commerce avec les autres colonies & avec l'Espagne elle-même, sont entre les mains des seuls Chapetones (1), qui sont récompensés de leur industrie par les richesses immenses qu'ils accumulent, tandis que les Créoles plongés dans la paresse se contentent du revenu de leurs possessions.

Cette rivalité déclarée pour le pouvoir & la richesse a établi entre ces deux ordres de citoyens une haine violente & implacable ; à la plus légère occasion leur aversion mutuelle éclate, & ils se donnent réciproquement des noms aussi injurieux que ceux que dictent les haines les plus invétérées de nation à nation (2). La Cour d'Espagne, par un raffinement de sa politique défiant, nourrit ces semences de discorde, & fomente cette jalousie mutuelle, qui non-seulement empêche les deux classes les plus puissantes de ses citoyens du nouveau monde de se réu-

Mutuelle  
jalousie  
de ces  
deux or-  
dres de  
citoyens.

(1) Voyage de Ulloa, I, 27, 251. Voyage de Frezier., 227.

(2) Gage's Survey, p. 9. Frezier, 226.

nir contre la métropole , mais qui anime chaque parti à surveiller sans cesse , & à traverser avec le zèle le plus vif toutes les démarches de l'autre.

Troisième  
me classe.

La troisième classe des habitants des colonies Espagnoles est de race mêlée , provenant ou d'un Européen & d'une négresse , ou d'un Européen & d'une Indienne. Les premiers sont appelés *Mulattoës* , Mulâtres , les seconds *Metizos* , Métis. Comme la Cour d'Espagne s'est occupée de bonne heure du soin de ne faire qu'une nation de ses nouveaux & de ses anciens sujets , elle a encouragé les mariages des Espagnols établis en Amérique avec les naturels du pays ; & dès les premiers temps de l'établissement , il s'est fait plusieurs alliances de ce genre (1). C'est pourtant moins le desir de se conformer aux vues du Gouvernement que la licence des mœurs qui a multiplié cette classe d'habitants , jusqu'à en faire une partie considérable de la popu-

---

(1) Recopil. l. VI, tit. 1 ; l. 2. Herrera, dec. 1 , Lib. VI, c. 12 ; dec. 3 , Lib. VII, c. 2.

lation de tous les établissemens Espagnols. Les Espagnols distinguent par différens noms tous les degrés de cette filiation & toutes les variétés de l'espece depuis le noir de l'Afrique transplanté en Amérique, & la couleur de bronze de l'Américain jusqu'à la blancheur de l'Européen. A la premiere génération, les Métis ou Mulâtres sont traités comme Indiens ou comme Negres; à la troisieme, la couleur originaire & distinctive de l'Indien a déjà disparu, & à la cinquieme, la teinte du noir est tellement effacée, que l'habitant descendu de cette race mêlée, ne peut plus être distingué de l'Européen, & partage tous les privileges de celui-ci (1). C'est sur-tout cette classe d'habitants, dont la constitution est très-forte & très-vigoureuse, qui exerce tous les arts mécaniques & tous les emplois de la société qui demandent l'activité, mais que les citoyens des classes supérieures dédaignent de remplir par paresse ou par orgueil (2).

---

(1) Voyage de Ulloa 1, p. 27.

(2) *Ibid.* p. 29. *Voy.* Bouguer, p. 104. *Memorias, Tesoros, Verdaderos*, 1, 354.

Quatrième- Les Negres tiennent la quatrième  
me ordre place parmi les habitants des colo-  
d'habi- nies Espagnoles. Nous parlerons ail-  
tants, (les leurs plus au long de l'introduction  
Negres). de cette malheureuse partie de l'es-  
pece humaine dans le continent de  
l'Amérique, des travaux auxquels ils  
sont employés, & des traitements  
qu'ils y essuyent. Nous n'en faisons  
mention ici que pour faire remar-  
quer une singularité dans leur état  
sous la domination Espagnole. Dans  
la plus grande partie des établisse-  
ments, particulièrement dans la nou-  
velle-Espagne, les Negres sont em-  
ployés aux services domestiques. Ils  
forment la plus grande partie du  
luxe des riches, & sont chéris & ca-  
ressés de leurs maîtresses, aux plai-  
sirs & à la vanité desquelles ils sont  
utiles. Leurs habillemens sont pres-  
qu'aussi riches que ceux de leurs maî-  
tres; ils en imitent les manieres, &  
en prennent toutes les passions (1).  
Enorgueillis par cette distinction, ils  
ont pris avec les Indiens un tel ton

---

(1) Gag. p. 56. Voy. de Ulloa, I, 451.



de supériorité, & les traitent avec tant d'insolence & de mépris, que l'antipathie entre les deux races est devenue implacable. Au Pérou même, où les Negres sont en plus grand nombre, & sont employés aux travaux des campagnes comme au service domestique, ils conservent le même ascendant sur les Américains naturels, & la haine des deux nations subsiste avec la même violence. Les loix fomentent à dessein cette aversion, qui n'a pas été d'abord l'ouvrage de la politique, & les plus rigoureuses défenses s'opposent à toute communication qui pourroit former quelque union entre les deux races. Par cette politique artificieuse, les Espagnols tirent une partie de leur force de ce qui fait la foiblesse des colonies des autres nations; ils ont su se donner pour associés & pour défenseurs les mêmes hommes qui sont ailleurs des objets de jalousie & de crainte (1).

Les Indiens forment la dernière

Indiens  
formant  
le dernier  
ordre des  
citoyens.

---

(1) Recopil. *Lib. VII*, tit. 5, 1, 7. Herrera, *decad.* 8, *Lib. VII*, c. 12. Frezier, 244.

classe des habitants de ce pays qui appartenoit à leurs ancêtres. J'ai déjà fait observer à mes Lecteurs la conduite des Espagnols dans la maniere dont ils ont traité ce malheureux peuple , & j'ai rapporté les principaux réglemens faits dès le commencement de la conquête sur cet objet important de l'administration de leurs nouveaux domaines ; mais à compter de l'époque où j'ai conduit l'histoire de l'Amérique jusqu'au moment présent , les connoissances & l'expérience acquises pendant deux siècles ont mis la Cour d'Espagne en état de faire des changements avantageux dans cette partie de son plan d'administration Américaine ; & j'ai cru qu'une vue générale & rapide de la condition actuelle des Indiens pouvoit être curieuse & intéressante.

Leur état  
actuel.

Charles V , par la célèbre ordonnance de 1542 , dont nous avons fait si souvent mention , avoit enfin anéanti les prétentions exorbitantes des conquérants du nouveau monde , qui en regardoient les habitants comme des esclaves dont le travail leur appartenoit en propriété. Depuis cet-

te époque, les Indiens ont été réputés libres, & autorisés à révéndiquer les privilèges de sujets de la Couronne. Lorsqu'ils furent admis au rang de citoyens, on jugea qu'il étoit juste de les faire contribuer aux dépenses communes de la société, dont ils devenoient membres. Mais comme on ne pouvoit attendre aucun produit considérable des travaux volontaires de ce peuple, étranger à toute industrie régulière, & détestant le travail, la Cour d'Espagne crut nécessaire de fixer par des réglemens la valeur de la taxe qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans cette vue, on a imposé sur tout Indien mâle, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante, une taxe annuelle, & l'on a déterminé en même-temps d'une manière fixe la nature & l'étendue des services qu'ils doivent rendre. Ce tribut varie dans les différentes Provinces; mais à prendre ce qu'on paye dans la nouvelle-Espagne comme le taux moyen, la taxe est d'environ quatre schelins par tête, somme modique dans des pays où le prix de l'argent est extrêmement bas (1). Le

Taxe  
qu'ils  
payent.

---

(1) Quelque modéré que puisse paroître ce

droit de lever l'impôt appartient à différentes personnes. Tout Indien en Amérique est, ou vassal de la Couronne, ou dépendant de quelqu'autre vassal, à qui le district dans lequel il demeure, a été accordé pour un temps limité sous la dénomination d'*Encomienda*. Les premiers payent environ les trois quarts de la taxe au fisc; les autres payent cette même partie du tribut au vassal immédiat, dont ils sont les tenanciers. Après la conquête de l'Amérique, les conquérants se partagerent la plus grande partie des terres, & n'en laisserent que très-peu à la Couronne. Comme les premières concessions n'avoient été faites qu'à deux générations seulement (1), & qu'elles revenoient en propriété à la Couronne après ce temps expiré, le Souverain pouvoit, ou ré-

pandre

---

tribut, l'indigence des Indiens est si grande dans plusieurs Provinces de l'Amérique, que l'exaction en est insupportable. *Pegna, Itiner. par Parochos de Indios*, p. 192. *Recop. Lib. VI*, tit. 5, l. 42. Hackluyt, vol. III, p. 461.

(1) *Recopil. Lib. VI*, tit. 8, l. 48. Solorz, *de ind. jure*, Lib. II, c. 16.

pandre ses faveurs sur de nouveaux propriétaires en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus en se les réservant à lui-même (1). Les Rois d'Espagne ont pris le plus souvent ce dernier parti, & le nombre d'Indiens dépendants immédiatement de la Couronne est aujourd'hui beaucoup plus grand que dans le siècle qui a suivi la conquête, & cette branche des revenus du Roi continue de s'accroître.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartient à la Couronne ou à celui qui possède l'*encomienda*, de la même manière & selon la même règle que nous venons de voir observée dans le paiement du tribut. Ces services quoiqu'exigibles en vertu de la loi, sont très-différents des travaux serviles imposés originairement aux Indiens. Ils sont de

Services  
qu'on en  
exige.

---

(1) Dans la nouvelle-Espagne, on accordeoit les *encomiendas* pour trois, & quelquefois pour quatre générations, à raison du mérite extraordinaire & des services des premiers conquérants, & du foible revenu du pays avant la découverte des mines de Sacatecas. *Recopil. Lib. VI*, tit. 2, c. 14, &c.

deux fortes ; les uns sont appliqués à la confection des ouvrages publics dont la société ne peut se passer sans de grands inconvénients , les autres à l'exploitation des mines d'où les colonies Espagnoles tirent leur plus grande importance & leur plus grande utilité. Le premier genre de travaux qu'on exige d'eux comprend la culture du maïs & des autres grains de première nécessité, la garde des bestiaux, la construction des édifices publics, des ponts & des grands chemins (1); mais on ne peut pas les forcer de travailler à la culture des vignes, des oliviers, des cannes de sucre & des autres productions qui sont des objets de luxe ou de commerce (2). Les travaux du second genre consistent à tirer les minéraux des entrailles de la terre, & à les purifier par tous les procédés de l'art, travaux aussi pénibles que mal-sains (3).

---

(1) Recopil. *Lib. VI*, tit. 13, l. 19. Solorz, *de ind. jure II. Lib. I*, c. 6, 7, 9.

(2) Recopil. l. 8. Solorz, *Lib. I*, c. 7, n°. 42, &c.

(3) D. Ant. Ulloa prétend que le travail

La maniere dont ces deux sortes de services sont exigés des Indiens est également réglée par des loix qui ont pour but de les rendre moins onéreux à ceux qui y sont soumis.

---

des mines n'est pas nuisible, & en apporte pour preuve que plusieurs Métis ou Indiens qui n'appartiennent à aucun *repartimiento*, se louent volontairement pour exploiter les mines, & que plusieurs Indiens continuent de plein gré ce travail, lorsque le temps prescrit pour leur service est fini. *Entretien. p. 265.* Mais son opinion sur la salubrité de ce travail est contraire à l'expérience de tous les siècles. Partout où les hommes seront séduits par un salaire considérable, ils s'engageront à toute espèce de travail, quelque fatigant ou dangereux qu'il puisse être. D. Hern. Carillo Altamirano rapporte un fait curieux qui est incompatible avec l'opinion d'Ulloa. Partout où l'on exploite des mines, dit-il, le nombre des Indiens diminue; mais dans les Provinces de Campêche, où il n'y a point de mines, le nombre des Indiens a augmenté de plus d'un tiers depuis la conquête de l'Amérique, quoique le sol & le climat ne soient pas aussi bons qu'au Pérou & au Mexique. Colbert, *collect.* Dans un autre mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le Capitaine Juan Gonzales d'Azevedo dit que dans tous les districts du Pérou où l'on forçoit les Indiens de travailler aux mines, le nombre en étoit réduit à la moitié, & dans quelques endroits au tiers de celui qu'on en comptoit sous la vice-Royaute de Dom Fr. de Toledo en 1581. Colbert, *collect.*

On les appelle alternativement au travail par divisions ; qu'on appelle *mitas*, & aucun d'eux ne peut être forcé de travailler qu'à son tour. Au Pérou, le nombre de travailleurs désignés ne passe pas la septieme partie des habitants dans chaque district (1). Dans la nouvelle-Espagne où les Indiens sont en plus grand nombre, sur cent Indiens on ne prend que quatre travailleurs (2). Je n'ai pas pu savoir combien de temps chaque Indien employé à la culture est obligé de travailler (3) ; mais au Pérou, chaque *mita* ou division passe six mois aux mines ; & tant que dure ce travail, chaque Indien ne reçoit pas moins de deux schelins par jour, & il en est qui gagnent le double

(1) Recopil. *Lib. VI*, tit. 12, l. 3.

(2) *Ibid.* l. 22.

(3) Comme un travail de cette espece ne peut être prescrit avec une exactitude précise, la tâche qu'on impose aux Indiens paroît être fort arbitraire ; & de même que le service exigé par les Seigneurs féodaux de leurs vassaux, *in vinca, prato aut messe*, elle doit être extrêmement incommode, & souvent gratuitement tyrannique, *Pegna itin.* par *Parochon de Indios*.



de cette somme (1). Aucun Indien, résidant à plus de trente milles d'une mine, ne peut être compris dans la division destinée à l'exploiter (2), & on n'expose point les habitants des plaines à une destruction certaine en les forçant de passer des pays chauds aux froides régions des montagnes où les minéraux abondent (3).

Les Indiens qui vivent dans les villes principales sont absolument soumis aux loix & aux Magistrats Espagnols ; mais dans leurs villages, ils sont gouvernés par des Caciques, dont quelques-uns sont les descendants de leurs anciens Seigneurs, & d'autres sont nommés par le Vice-Roi. Ces Caciques reglent les petites

Comment  
ils sont  
gouver-  
nés.

---

(1) Ulloa, *Entretien*. 265, 266.

(2) Recopil. *Lib. VI*, tit. 12, l. 3.

(3) *Ibid.* l. 29, & tit. 1, l. 13.

L'espece de service, connu au Pérou sous le nom de *Mita*, est appelé *Tanda* dans la nouvelle-Espagne où il n'a lieu que pour une semaine de suite. Personne n'est obligé de servir à une plus grande distance que celle de vingt-quatre milles de son habitation. Cette regle est moins oppressive pour les Indiens, que celle qui est établie au Pérou. *Mémoire de Hern. Carillo Altamirano, Colbert, collect.*

affaires du peuple de leurs districts selon les maximes de leurs ancêtres que la tradition a conservées. C'est une consolation pour les Indiens que d'obéir à une autorité placée dans les mains de leurs compatriotes ; & le pouvoir de ces Magistrats Indiens est si peu redoutable à leurs nouveaux maîtres, qu'on le laisse souvent passer du pere au fils comme un héritage (1). Pour sauver cette classe d'hommes de l'oppression à laquelle elle est si fort exposée, la Cour d'Espagne a établi dans chaque district un Officier sous le titre de Protecteur des Indiens. Ses fonctions sont, comme son nom le porte, de comparoître dans les tribunaux pour les défendre & de les protéger contre les usurpations & les violences de ses compatriotes (2). On prend sur la quatrième partie du tribut annuel des Indiens, une portion pour les Caciques & les Protecteurs, & une

---

(1) Solorz, *de jure ind. Lib. 1, c. 26. Recopit. Lib. VI, tit. 6.*

(2) Solorz, *Lib. I, c. 27, p. 201. Recopit. Lib. VI, tit. 7.*

autre pour l'entretien du Clergé employé à leur instruction (1). Une autre portion est employée à secourir les Indiens indigents, à payer leur tribut dans les années de disette, ou à soulager les districts affligés de quelque calamité extraordinaire (2). On a aussi réglé qu'il seroit fondé des hôpitaux pour les Indiens dans tous les nouveaux établissemens (3), & il s'en est élevé en effet à Lima, à Cusco & à Mexico où les pauvres & les malades sont traités avec beaucoup d'humanité (4).

Telle est l'esquisse du gouvernement sous lequel vivent aujourd'hui les Indiens dans les pays de l'Amérique soumis à l'Espagne. On n'y apperçoit point de traces de ce système cruel de destruction qu'on a attribué à cette puissance. En accordant que la nécessité d'assurer la subsistance des colonies & les produits

(1) Recopil. *Lib. VI*, tit. 5, l. 30, tit. 16, l. 12-15.

(2) Recopil. tit. 4, l. 13.

(3) Recopil. *Lib. I*, tit. 4, l. 1, &c.

(4) Voyage de Ulloa *I*, 4, 29-509. Churchill IV, 496.

avantageux des mines autorise les Espagnols à exiger des travaux des Indiens , on doit convenir que les mesures prises pour régler & récompenser ces travaux sont sages & bien entendues. Il n'y a point de code de loix où se montrent une plus grande sollicitude & des précautions plus multipliées pour la conservation, la sûreté & le bonheur du peuple , que dans les loix Espagnoles pour le gouvernement des Indes. Mais ces réglemens modernes , ainsi que les premiers , ont été souvent des remèdes trop foibles contre les maux qu'on vouloit prévenir. Lorsque les mêmes causes agissent, elles entraînent toujours les mêmes effets. La distance immense qui sépare le pouvoir qui porte la loi & celui qui est chargé de l'exécution , lui ôte toute sa force , même sous le gouvernement le plus absolu. La crainte d'un supérieur , trop éloigné pour appercevoir bien toutes les fautes & pour les punir avec promptitude , s'affoiblit insensiblement. Malgré les loix nombreuses du Souverain , les Indiens souffrent encore souvent de

l'avidité des particuliers & des exactions des Magistrats qui devroient les protéger. On leur impose des tâches excessives, on prolonge la durée de leurs travaux, & ils gémissent sous l'oppression, partage ordinaire d'un peuple qui est dans la dépendance (1). Selon quelques instruc-

(1) C'est des loix mêmes qu'on peut en déduire les plus fortes preuves. La multitude & la variété des réglemens pour prévenir les abus, est ce qui peut nous donner une idée de leur nombre. Quoique les loix aient sagement réglé qu'aucun Indien ne sera tenu de servir dans les mines à plus de trente milles de distance de son habitation, nous apprenons cependant, par un mémoire présenté au Roi par D. Hernan Carillo Altamirano, que les Indiens du Pérou sont souvent obligés de travailler aux mines à cent, cent cinquante, & jusqu'à deux cents lieues de leurs habitations. Colbert, *collect.* Plusieurs mines sont situées dans des lieux si stériles & si éloignés des habitations ordinaires des Indiens, que la nécessité d'y avoir des ouvriers a obligé les Rois d'Espagne de contrevenir plusieurs fois à leurs propres réglemens, & de permettre aux Vice-Rois de forcer les peuples des Provinces les plus éloignées de se rendre à ces mines. Escalona, *Gazophil. Perub. Lib. I, c. 16.* On doit cependant leur rendre la justice de dire qu'ils ont toujours été attentifs à adoucir cette oppression autant qu'il leur a été possible, en enjoignant aux Vice-Rois d'employer

tions sur lesquelles je puis compter, l'oppression est plus forte au Pérou que dans aucune autre colonie; cependant elle n'est pas générale. A en croire les relations, même des Auteurs les plus disposés à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouissent dans plusieurs Provinces de l'aisance & de l'abondance. Possesseurs de fermes considérables, maîtres de troupeaux nombreux, & riches d'ailleurs de la connoissance qu'ils ont acquise des arts de l'Europe, ils peuvent non-seulement se procurer les nécessités, mais encore les superfluités de la vie (1).

Constitu- Après avoir expliqué la forme du  
tion ec- gouvernement civil dans les colonies  
clésiasti- Espagnoles; & l'état des différentes  
que des classes de personnes qui y sont sou-  
colonies. mises, il est intéressant de considérer  
les particularités de leur constitution  
ecclésiastique. Malgré la vénération  
La jurif- superstitieuse des Espagnols pour le  
diction du Pape. Saint-Siege, la politique active & ja-  
restreinte.

---

toute espece de moyens pour engager les Indiens à s'établir près des mines. *Id. ibid.*

(1) *Gage's Survey*, p. 85, 90, 104, 119, &c.

louse de Ferdinand , l'engagea bientôt à prendre des précautions contre l'extension de l'autorité du Pape en Amérique. Dans cette vue , il sollicita auprès d'Alexandre VI , la concession des dixmes dans tous les pays nouvellement découverts (1), & il l'obtint à condition qu'il feroit travailler à instruire les naturels dans la Religion. Bientôt après , Jules II lui conféra le droit de patronnage , & la disposition absolue de tous les bénéfices ecclésiastiques dans cette partie du nouveau monde (2). Ces deux Papes , peu instruits de la valeur de ce que ce Monarque demandoit , lui firent inconsidérément ces donations , que leurs successeurs ont souvent déplorées , & souhaité de révoquer. Les Rois d'Espagne en conséquence de ces concessions , sont devenus réellement les chefs de l'Eglise d'Amérique. Ils sont les maîtres de l'administration de ses revenus , & leur nomination aux bénéfices vacants est confirmée

(1) Bulla Alex. VI, A. D. 1501. Ap. Solorz, *de jure ind. tom. I*, p. 498.

(2) Bulla Julii 2, 1508. *Ibid.* 509.

fans obstacle , & sur le champ par le Pape. Ainsi dans l'Amérique Espagnole , la Couronne est le centre de toute espece d'autorité. On n'y connoît point de débats entre la juridiction spirituelle & la temporelle , le Roi y est seul maître ; tout se fait en son nom , & nulle espece de pouvoir étranger ne s'y est introduit. Les bulles du Pape ne sont admises en Amérique , & n'y ont de force qu'après avoir été préalablement examinées , & approuvées par le Conseil royal des Indes (1) ; & si quelque bulle se glissoit par surprise & circuloit en Amérique , les ecclésiastiques sont tenus non-seulement d'en arrêter l'effet , mais encore d'en saisir toutes les copies & de les envoyer au Conseil royal des Indes (2). L'Espagne doit en grande partie la tranquillité qui a régné jusqu'ici dans ses possessions en Amérique , à cette restriction de la juridiction des Papes , également singulière si l'on considère dans quel siècle , chez quelle

---

(1) Recopil. *Lib. 1*, tit. 9, l. 2. & *Autas del Consejo de las Indias*, CLXI.

(2) Recopil. tit. 7, l. 55.



nation elle a été imaginée , ou avec quelle attention jalouse Ferdinand & ses successeurs se sont appliqués à la maintenir dans toute sa force & dans toute son étendue (1).

La hiérarchie ecclésiastique est la même en Amérique qu'en Espagne. Elle est composée d'Archevêques, d'Evêques, Doyens & d'autres dignitaires. Le bas Clergé est divisé en trois classes, sous la dénomination de *Curas*, *Doctri-  
neros* & *Missioneros*. La première dessert les paroisses des portions du pays où les Espagnols se sont établis ; la seconde est chargée des districts habités par les Indiens qui sont soumis au gouvernement Espagnol , & qui vivent sous sa protection ; la troisième est employée à convertir & à instruire ces tribus sauvages , qui , dédaignant le joug Espagnol , vivent dans des régions éloignées ou inaccessibles que n'ont pas encore soumises les armes de l'Espagne. Les Ecclésiastiques de ces différentes classes sont en si grand nombre , & ils sont si abondamment

Forme &  
revenus  
du Clergé  
dans les  
colonies  
Espagno-  
les.

---

(1) Recopil. Lib. I, passim.

dotés ; que les revenus du Clergé Américain sont immenses. La superstition Romaine se montre dans toute sa pompe au nouveau monde. Les Eglises & les Couvents y sont magnifiquement & richement ornés ; & dans les grands jours de fête , l'or , l'argent & les pierreries y sont prodiguées à un point qui passe la vraisemblance , & qu'un Européen ne sauroit concevoir (1). Un établissement ecclésiastique si brillant & si dispendieux nuit aux progrès des colonies , comme nous l'avons déjà observé ; mais dans des contrées abondantes en richesses , où le peuple est tellement avide de pompe & d'éclat que la Religion est obligée d'y avoir recours pour s'attirer du respect , ce penchant a besoin d'être flatté , & devient moins dangereux.

Effets per-  
nicieux  
des insti-  
tutions  
monasti-  
ques.

L'institution prématurée des Monastères dans les colonies Espagnoles , & le zèle inconsidéré qui les a multipliés , ont entraîné les plus fâcheuses conséquences. Dans tout éta-

---

(1) Voyage de Ulloa , I, 430.

blissement nouveau , le premier objet est d'encourager la population , & d'exciter chaque citoyen à contribuer à l'accroissement des forces de la communauté. Quand une société jeune encore & vigoureuse voit devant elle un grand espace vuide à remplir , & par conséquent une subsistance facile à obtenir , l'espece humaine se multiplie avec une extrême rapidité ; mais les Espagnols étoient à peine en possession de l'Amérique , que , par la plus inconséquente politique , ils se hâtèrent d'établir des couvents destinés à renfermer des personnes de l'un & de l'autre sexe , qui faisoient vœu de renoncer au but de la nature , & de contrarier la première de ses loix (1). Poussés par une piété mal entendue qui attache un mérite à l'état du célibat , ou attirés par l'espoir d'une vie commode & exempte de soin , qui , dans un climat brûlant paroît le souverain bonheur , les jeunes gens se jet-

---

(1) On doit se souvenir que c'est un Protestant qui parle de la vie monastique d'après les principes de sa communion, *N. du T.*

tent en foule dans ces asyles de la fainéantise & de la superstition, & sont ainsi perdus pour la société. Comme on n'admet dans les monastères que des personnes d'extraction Espagnole, le mal est encore plus sensible, & l'on peut regarder chaque Moine ou chaque Religieuse comme un membre actif retranché de la vie civile. L'inconvénient de ces sortes de fondations, dans les cas où l'étendue du territoire exige un surcroît de forces & de bras pour la culture, est si évident, que quelques Etats catholiques ont expressément défendu l'émission des vœux monastiques dans leurs colonies (1). Les Rois d'Espagne eux-mêmes, allarmés d'un penchant si contraire aux progrès & à la prospérité de leurs colonies, ont voulu quelquefois en prévenir les suites (2). Mais les Espagnols d'Amérique, plus superstitieux encore que ceux d'Europe, & dirigés

(1) Ulloa, *Voy.* II, 124.

(2) Herrera, *dec.* 5, *Lib.* IX, c. 1, 2. *Recop.* *Lib.* I, tit. 3, l. 1, 2, tit. 4, l. 2. Solorz, *Lib.* III, c. 23.

par des Ecclésiastiques moins éclairés, ont une si haute opinion de la sainteté de l'état monastique, qu'il n'y a point de règlement qui puisse mettre des bornes à leur zèle ; en un mot , grace à l'excès de leur folle générosité , les maisons religieuses se sont multipliées à un degré non moins surprenant que nuisible à la société (1).

---

(1) Torquemada , après avoir fait une longue énumération qui paroît assez exacte , conclut par dire qu'il y a quatre cents couvents dans la nouvelle-Espagne. *Mon. Ind. Lib. XIX*, c. 32. En 1745 , il y avoit dans la seule ville de Mexico cinquante - cinq couvents. Villa-Segnor , *theat. Amer. I*, p. 34. Ulloa en a compté quarante dans Lima ; & en parlant de ceux de filles , il dit qu'on pourroit en peupler une petite ville , tant le nombre des personnes renfermées est considérable. *Voy. tom. I*, p. 429. Philippe III , dans une lettre adressée en 1620 au Vice-Roi du Pérou , remarque que le nombre des couvents à Lima étoit si grand , qu'ils occupoient plus de terrein que le reste de la ville. Solorz , *Lib. III*, c. 23 , n°. 57 , *Lib. III*, c. 16. Torquemada , *Lib. XV*, c. 3. Le premier couvent fut fondé dans la nouvelle - Espagne en 1525 , quatre ans seulement après la conquête. *Torq. Lib. XV*, c. 16.

Suivant Gil Gonzales Davila , toute la hiérarchie de l'Eglise d'Amérique , dans tous les établissemens Espagnols , consistoit , en 1649 ,

Caractère  
des Ecclé-  
siastiques  
dans l'A-  
mérique  
Espagno-  
le.

Les Ecclésiastiques sont si nom-  
breux & ont une si grande influence

---

en un Patriarche, six Archevêques, trente-deux Evêques, trois cents quarante-six Chanoines, deux Abbés, cinq Chapelains du Roi, & huit cents quarante couvents. *Teatro ecclesiastico de Las Ind. occident. vol. 1, pref.* Lorsque les Jésuites furent expulsés de l'Espagne, ils possédoient dans la Province de la nouvelle-Espagne trente colleges, maisons professes ou résidences; seize dans celle de Quito; treize dans le nouveau Royaume de Grenade; dix-sept dans le Pérou; dix-huit dans le Chily, dix-huit dans le Paraguay; en tout cent & douze. *Collección general de Providencias hasta aquitomadas sobre estranamento, &c. de la compaña, part. 1, p. 19.* Le nombre des Jésuites qu'il y avoit dans toutes ces maisons montoit à deux mille deux cents quarante-cinq. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.*

En 1644, la ville de Mexico présenta une requête au Roi pour le prier de défendre qu'on y fondât de nouveaux couvents, & de mettre des bornes aux revenus de ceux qui s'y trouvoient déjà établis; vu que sans cela les maisons religieuses acquerroient en peu de temps la propriété de tout le pays. Elle demandoit aussi qu'on mît des restrictions au pouvoir des Evêques de conférer les ordres, parce qu'il y avoit alors dans la nouvelle-Espagne plus de six mille Ecclésiastiques sans bénéfice: *id. p. 16.* Il doit y avoir eu, sans doute, de grands abus, puisque la superstition des Espagnols Américains en étoit blessée au point de leur dicter des représentations pour les faire abolir.

dans les colonies Espagnoles, qu'il est important de connoître l'esprit & le caractère de cet ordre puissant. Une partie considérable du Clergé séculier dans le Mexique & le Pérou est née en Espagne. Comme les personnes accoutumées par leur éducation à la retraite & au repos d'une vie appliquée, sont moins capables de toute entreprise pénible, & moins disposées à se hasarder dans une nouvelle carrière qu'aucune autre classe d'hommes, les Prêtres, qui tour-à-tour vont, pour ainsi dire, en recrues, former l'Eglise Américaine, sont pour la plupart des aventuriers qui, par leur mérite ou leur rang, n'avoient aucun espoir de fortune dans leur patrie. Par conséquent, le Clergé Du Clergé séculier. du nouveau monde cultive encore moins les connoissances littéraires de toute espece que celui d'Espagne; & quoique par les dons considérables qui ont été faits à l'Eglise d'Amérique, la plupart de ses membres vivent dans l'aisance & dans l'indépendance, ce qui est la condition la plus favorable à la culture des lettres; à peine cependant ce

Des réguliers.

corps a-t-il produit durant deux siècles & demi un Auteur dont les ouvrages ayent apporté quelques lumières , ou mérité par quelque endroit l'attention des nations éclairées. Mais la plus grande partie des Ecclésiastiques dans les établissemens Espagnols sont des réguliers. La découverte de l'Amérique ouvrit un champ nouveau au zele pieux des ordres monastiques , & ils s'empresserent avec une ardeur étonnante d'envoyer des missionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'instruire & de convertir les Américains ; de maniere qu'aussitôt après la conquête de quelque Province , & dès que le gouvernement ecclésiastique commençoit à y prendre une forme , les Papes permettoient aux missionnaires des quatre ordres mendiants , en considération de leurs services , d'accepter la direction des paroisses en Amérique , de remplir toutes les fonctions spirituelles , de recevoir les dixmes & les autres revenus du bénéfice , en les affranchissant de la juridiction de l'Evêque du diocèse. En conséquence ,



il s'offrit à eux une nouvelle source de profits & de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux missionnaires, des hommes d'un esprit ardent & inquiet, impatients du joug du cloître, ennuyés de son insipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ses frivoles fonctions, offrent avec empressement leurs services, & courent dans le nouveau monde chercher la liberté & des distinctions. Leur poursuite n'est pas sans succès. Souvent les plus grands honneurs de l'Eglise, les plus riches emplois dans le Mexique & dans le Pérou sont le partage des réguliers; & c'est particulièrement à eux que les Américains doivent le peu de connoissances qu'ils cultivent. Ils sont presque les seuls Prêtres Espagnols par qui nous ayons reçu quelque notion de l'histoire civile & naturelle des différentes Provinces de l'Amérique. Quelques-uns d'eux, quoique profondément imbus de la superstition inséparable de leur état, ont publié des ouvrages qui supposent du talent. L'histoire naturelle &

morale du nouveau monde, par le Jésuite Acoſta, contient les faits les plus exacts peut-être, & les observations les plus judicieuſes qu'on puiſſe trouver dans aucune deſcription de ce genre, publiée dans le ſeizieme ſiècle.

Mœurs  
dissolues  
de quel-  
ques-uns  
d'eux.

Mais ce même dégoût de la vie monaſtique, auquel l'Amérique doit quelques hommes éclairés par qui elle a été inſtruite, l'a remplie auſſi d'une foule d'autres moines d'un caractère bien différent. Des hommes inconfiants, débauchés, avides, pour qui la pauvreté & la diſcipline d'un cloître ſont inſupportables, conſidèrent une miſſion en Amérique comme un moyen d'échapper à l'aſtérité & à l'eſclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure; délivrés par leur éloignement de l'inſpection des ſupérieurs de leur ordre, exempts par leurs privilèges de la juridiction de l'Evêque diocéſain (1), à peine connoiſſent-ils quelque ſubordination. Selon le témoignage même des plus

---

(1) *Avendano Theſ. ind.* II, 253.

zélés catholiques, la plupart des membres du Clergé régulier, dans les établissemens Espagnols, sont non-seulement destitués des vertus qui conviennent à leur profession, mais même sans égards pour la décence extérieure, & sans respect pour l'opinion publique, qui nous fait au moins sauver les apparences. Sûrs de l'impunité, quelques réguliers, au mépris de leur vœu de pauvreté, s'engagent ouvertement dans le commerce, & s'y montrent si avides, qu'ils deviennent les plus dangereux oppresseurs des Indiens qu'ils devoient protéger. D'autres violant aussi scandaleusement leur vœu de chasteté, s'abandonnent publiquement & sans pudeur à la débauche la plus effrénée (1).

---

(1) Je ne me hasarderai point à faire la peinture des mœurs du Clergé Espagnol, sur le seul témoignage des Auteurs Protestants; parce qu'on peut les soupçonner de prévention & d'exagération. Gage, en particulier, qui plus qu'aucun autre Protestant a eu l'occasion de connoître l'état intérieur de l'Amérique Espagnole, dépeint la corruption de l'Eglise à laquelle il avoit renoncé, avec toute l'aigreur d'un nouveau converti; de sorte que je dois me méfier de son témoignage, quoi-

On a proposé divers moyens de réprimer des excès si manifestes & si scandaleux.

---

qu'il rapporte quelques faits très-curieux & très-frappants. Mais Benzoni parle de la débauche des Ecclésiastiques en Amérique, très-peu de temps après qu'ils y furent établis. *Hist. Lib. II, c. 19, 20.* M. Fresier, observateur intelligent & très-zélé pour sa Religion, dépeint les mœurs corrompues des Ecclésiastiques Espagnols dans le Pérou, particulièrement des moines réguliers, avec des couleurs plus fortes que celles que j'ai employées. *Voyage, p. 51, 215, &c.* M. Gentil confirme ce rapport. *Voy. tom. I, p. 34.* Coreal s'accorde avec ces deux voyageurs, & y ajoute plusieurs circonstances singulières. *Voy. tom. I, p. 61, 155, 161.* J'ai tout lieu de croire que les mœurs du Clergé régulier sont encore extrêmement licencieuses, sur-tout dans le Pérou. Acosta lui-même avoue que la grande corruption des mœurs a été une suite de la permission accordée aux moines de renoncer à la retraite & à la discipline de leur couvent, & de s'introduire dans le monde en se chargeant du soin de desservir les paroisses des Indiens. *De procur. ind. salute, Lib. IV, c. 13, &c.* Il parle sur-tout des vices dont j'ai parlé, & pense que les tentations en sont si redoutables, qu'il penche vers l'opinion de ceux qui croient que le Clergé régulier ne doit pas être chargé du soin des paroisses. *Lib. V, c. 20.* Les défenseurs mêmes des réguliers conviennent qu'il y a plusieurs grands abus parmi les moines de différents ordres, lorsqu'on les affranchit de la discipline monastique ; & l'on peut croire

par

scandaleux. Plusieurs personnes également distinguées par leur piété & par leurs lumières, ont soutenu que, conformément aux canons de l'Eglise, les réguliers devoient vivre renfermés dans l'enceinte de leurs cloîtres, & qu'on ne devoit pas souffrir plus long-temps qu'ils empiétassent sur les

---

par la manière dont ils les défendent qu'on ne les a pas accusés tout-à-fait sans raison. Dans les colonies Françaises, l'état du Clergé régulier est à-peu-près le même que dans les établissements Espagnols, & il en est résulté les mêmes conséquences. M. Bier, Supérieur des Prêtres séculiers à Cayenne, a recherché avec autant de piété que de candeur, les causes de cette corruption, qu'il impute principalement à l'exemption dont jouissent les réguliers de la juridiction & des censures de leurs diocésains, aux tentations auxquelles ils sont exposés, & à leur commerce avec le monde. Il est singulier que les Auteurs qui ont censuré la licence des Moines réguliers Espagnols avec la plus grande sévérité, concourent tous à défendre la conduite des Jésuites. Formés à une discipline plus parfaite que celle des autres ordres monastiques, ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la société, qui étoit si cher à chaque membre, les Jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. Frieser, p. 223. Gentil t. 1, p. 34. On doit rendre la même justice aux Evêques & à la plupart des Ecclésiastiques en dignité.

fonctions du Clergé féculier. Quelques Magistrats, animés de l'amour du bien public, & convaincus de la nécessité de dépouiller les réguliers d'un privilège, accordé d'abord dans de bonnes intentions, mais dont le temps & l'expérience ont fait reconnoître les pernicioeux effets, ont ouvertement appuyé les tentatives du Clergé féculier pour le recouvrement & le  
 1618. maintien de ses droits. Le Prince d'Esquilache, Vice-Roi du Pérou, sous Philippe III, prit des mesures si efficaces & si décisives pour contenir les réguliers dans leur sphere, qu'ils en furent généralement consternés (1).

---

(1) Solorzano, après avoir parlé de la morale corrompue du Clergé régulier, avec cette sage réserve qui convenoit à un laïque Espagnol sur un sujet si délicat, se déclare ouvertement & avec beaucoup de fermeté contre l'usage de confier le soin des paroisses à des Moines. Il cite plusieurs Auteurs respectables, tant théologiens que politiques, dont le témoignage sert à confirmer son opinion : *de jure ind.* 2, *Lib. III*, c. 16. On trouve dans la collection des Mémoires de Colbert, une preuve frappante de l'allarme occasionnée par le projet du Prince d'Esquilache pour exclure les Prêtres réguliers des cures paroissiales. Les ordres monastiques firent présenter au Roi plusieurs mé-

Ils eurent recours à leurs artifices ordinaires. Ils allarmerent la superstition en représentant les projets du Vice-Roi comme des innovations funestes à la Religion. Ils employèrent toutes les ressources de l'intrigue pour se concilier les personnes puissantes & en crédit ; & ils furent secondés des Jésuites , qui partageoient en Amérique tous les privilèges accordés aux ordres mendiants. Ils firent une profonde impression sur un Prince dévot , & sur un ministère foible. L'ancien usage fut toléré. Les abus qu'il entraînoit allèrent en augmentant , & la corruption de ces Moines sans discipline & sans frein , devint un scandale & une honte pour la Religion. Enfin , le respect des Espagnols pour les ordres monastiques commençant à diminuer , & le pouvoir des Jésuites étant sur son déclin , Ferdinand VI trouva le seul remède efficace : il rendit un édit par lequel il est défen-

23 Juin

251757.

moires , auxquels on répondit au nom du Clergé séculier. On apperçoit que les deux partis ont mis beaucoup d'aigreur & d'animosité dans cette dispute.

du, aux réguliers , sous quelque dénomination que ce soit , de prendre la direction d'une paroisse , & le soin des ames , & où il est dit qu'à l'avenir , à mesure que les possesseurs actuels disparoîtront , on ne pourra présenter aux bénéfices vacants que des Prêtres séculiers soumis à la juridiction de leur diocésain (1). Si ce règlement est exécuté avec autant de fermeté qu'il a été sagement conçu , il se fera une réforme importante dans l'état ecclésiastique de l'Amérique Espagnole , & le Clergé séculier deviendra par degrés un corps respectable. Il paroît que , même à présent , la conduite de la plupart des Ecclésiastiques est décente & exemplaire ; autrement ils ne seroient pas en si haute estime , & n'auroient pas un ascendant si prodigieux sur l'esprit de leurs concitoyens , dans tous les établissemens Espagnols.

Foibles  
progrès  
dans la  
conver-  
sion des  
Indiens.

Quel que soit cependant le mérite du Clergé Espagnol en Amérique , ses succès dans la conversion des Indiens

---

(1) *Real cedula*, MS. entre les mains de l'Auteur.



à la vraie Religion, font beaucoup au-dessous de ce qu'on attendoit, & de l'ardeur de son zèle, & de l'empire qu'il avoit acquis sur ces peuples. On peut en donner différentes raisons. Les premiers missionnaires brûlant de faire des prosélites, admirèrent dans l'Eglise chrétienne les peuples d'Amérique, avant de les avoir instruits de la doctrine de la Religion, avant qu'eux-mêmes eussent acquis assez de connoissance dans la langue du pays, pour être en état de leur expliquer les mystères de la foi, ou les préceptes de la morale. Appuyés sur de subtiles distinctions de la théologie scholastique, ils adopterent cette étrange pratique, aussi contraire à l'esprit d'une Religion qui veut être comprise, qu'opposée aux règles de la raison. A peine une horde intimidée par la puissance des Espagnols, & entraînée par l'exemple de ses chefs, par sa légèreté naturelle, ou par son ignorance, témoignoit un desir passager d'embrasser la Religion des vainqueurs, qu'elle étoit à l'instant baptisée. Tandis que duroit cette fureur des conversions, on vit un seul Prêtre baptiser jusqu'à cinq mille Mexi-

cains en un jour, & ne s'arrêter qu'épuisé de fatigue & manquant de force pour continuer (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fut administré à plus de quatre millions d'âmes (2). Des prosélytes admis aussi inconsidérément, & qui n'étoient ni instruits de la nature des dogmes auxquels ils étoient censés se soumettre, ni convaincus de l'absurdité de ceux auxquels on les faisoit renoncer, conservoient tout leur attachement à leurs anciennes superstitions, ou en faisoient un mélange absurde avec le peu qu'ils savoient de la nouvelle Religion. Ils ont transmis ces opinions bisarres à leur postérité, qui en est tellement imbue, que toute l'industrie des Prêtres Espagnols n'a pas été capable jusqu'à présent de les déraciner. Les Indiens du Mexique & du Pérou, se rappellent & honorent encore les institutions religieuses de leurs ancêtres, & toutes les fois qu'ils peu-

(1) Torribio, MS, Torquem. *mondr. ind. Lib. XVI*, p. 6.

(2) Torribio, *ibid.* Torquem. *Lib. XVI*, c. 8.

vent se soustraire à la surveillance des Espagnols ; ils s'assemblent pour pratiquer quelques cérémonies de leur ancien culte (1).

Ce n'est cependant pas encore là l'obstacle le plus insurmontable aux progrès du christianisme chez les Indiens ; leur intelligence est si bornée , ils portent leurs réflexions & leurs observations si peu au-delà des objets qui frappent leurs sens , qu'ils sont à peine capables d'idées abstraites , & qu'ils n'ont point d'expressions pour les rendre. La doctrine sublime & purement spirituelle du christianisme , doit être incompréhensible pour des esprits si peu exercés. Les cérémonies nombreuses & brillantes du culte Romain , leur plaisent & les intéressent comme spectacle ; mais si on leur explique les articles de foi relatifs à ce culte extérieur , ils écoutent avec patience , & ils conçoivent si peu ce qu'ils entendent , qu'on ne peut pas donner le nom de croyance à leur soumission. Leur indifférence va

---

(1) Ulloa *Voy.* I, 341 , Torquemada , *Lib.* XV, c. 23 , *Lib.* XVI, c. 28. Gage , 171.

plus loin encore que leur incapacité. N'ayant d'attention que celle du moment ; & de desir que pour l'objet présent , les Indiens réfléchissent si rarement au passé , & se soucient si peu de l'avenir , qu'ils ne sont pas plus touchés des promesses de la Religion , qu'effrayés de ses menaces ; enfin , il est presque impossible d'inspirer à des hommes , dont la prévoyance s'étend rarement au-delà du lendemain quelque crainte sur un monde futur. Egalement étonnés , & de la foiblesse de leur intelligence , & de leur insensibilité , quelques-uns des premiers missionnaires déclarerent , que c'étoit une race d'hommes trop stupide pour comprendre les premiers principes de la Religion. Un concile tenu à Lima , déclara qu'à raison de cette incapacité , ils devoient être exclus du Sacrement de l'Eucharistie (1). Quoique Paul III , par sa fameuse bulle donnée en 1537 , les ait déclarés créatures raisonnables , ayant droit à tous les privileges du christianisme (2) , néanmoins après

---

(1) Torquem. *Lib. XVI* , c. 20.

(2) Torquem. *Lib. XVI* , c. 25. Garcia *Origén* , 311.

deux siècles, durant lesquels ils ont été membres de l'Eglise, ils ont fait si peu de progrès qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui ayent une portion d'intelligence suffisante pour être dignes de participer à l'Eucharistie. (1). D'après cette idée de leur incapacité, & de leur ignorance en matière de religion, lorsque le zèle de Philippe II lui fit établir l'inquisition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juridiction de ce sévère tribunal (2), & ils sont demeurés soumis à l'inspection de leurs Evêques diocésains. Leur foi, même après la plus parfaite instruction, est toujours foible & chancelante. Enfin, quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes, & parcourent la carrière des études académiques avec quelque succès, on compte si peu sur eux, qu'aucun Indien n'est ordonné pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (3).

---

(1) Ulloa *Voy.* I, 343.

(2) *Recopil. Lib. VI, tit. 1, l. 25.*

(3) Torquem. *Lib. XVII, c. 13.*

On excluait originairement de la prêtrise

Productions des colonies Espagnoles.

On peut, d'après ce court examen, se former une idée de l'état intérieur des colonies Espagnoles. Il est temps de faire connoître les différentes productions dont elles alimentent & enrichissent la Métropole, & le plan du

& des ordres religieux, non seulement les Indiens, mais encore les *Métis* ou enfants d'un Espagnol & d'une Indienne. Mais par une nouvelle loi, promulguée le 28 Septembre 1588, Philippe II enjoit aux Prélats de l'Amérique de conférer les ordres aux *Métis*, nés d'un mariage légitime, à qui ils trouveront les qualités requises, & de leur permettre de faire leurs vœux dans le Couvent où ils auront fait un noviciat convenable. *Recopil. Lib. I, tit. 7. l. 7.* Il paroît qu'on a eu quelque égard à cette loi dans la nouvelle-Espagne; mais elle n'a eu aucun effet dans le Pérou. Sur des représentations faites à ce sujet à Charles II en 1697, il donna un nouvel édit pour en ordonner l'exécution, & pour manifester sa volonté, que tous ses sujets, tant Indiens que *Métis* & Espagnols, jouissent des mêmes privilèges. Il paroît que l'aversion des Espagnols d'Amérique pour la race Indienne s'est opposée à l'exécution de cette ordonnance; car en 1725, Philippe V fut obligé de renouveler l'injonction d'une manière plus précise. Mais les Espagnols du Pérou ont une haine & un mépris si insurmontables pour les Indiens, que le Roi régnant a été obligé de donner une nouvelle force aux anciens édits par une loi publiée le 11 Septembre 1774. *Real cedula, Manuscrite entre les mains de l'Auteur.*

commerce qui s'y fait, tant activement que passivement. Si les domaines de l'Espagne dans le nouveau monde eussent eu une étendue proportionnée à celle de ses Etats en Europe, les progrès de ses colonies auroient été suivis des mêmes avantages que ceux des autres nations. Mais en même temps qu'une cupidité inconsidérée lui a fait envahir en moins d'un siècle une contrée plus vaste que l'Europe entière, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de peupler ses immenses régions d'un nombre d'habitants suffisant pour les cultiver; de-là il est arrivé que les travaux des colons ont pris une fausse direction, & ont été conduits sur de mauvais plans. Ils n'ont point formé des établissemens ferrés & unis, où l'industrie circonscrite dans de justes limites, soit dirigée dans ses vues & dans ses opérations avec modération & avec confiance, & sache employer ses moyens de la manière la plus convenable & la plus avantageuse. Les Espagnols, au contraire, séduits par la perspective immense qui s'offroit à leurs regards, divisèrent leur possessions d'Amérique

en vastes gouvernements. Comme ils étoient trop peu nombreux pour parvenir à cultiver régulièrement de grandes Provinces qu'ils occupoient sans les peupler, ils s'attachèrent à l'espoir d'un gain prompt & exorbitant, & négligèrent d'entrer dans les petits sentiers de l'industrie, qui conduisent les nations à la richesse & à la puissance plus sûrement, mais plus lentement.

De leurs mines. De toutes les voies d'acquérir des richesses, l'exploitation des mines est la plus séduisante pour des hommes peu accoutumés aux travaux assidus & réguliers, qu'exigent la culture de la terre, & les opérations du commerce, ou trop entreprenants & trop avides pour attendre patiemment les retours lents & périodiques que donnent ces deux genres d'entreprises. Dès que les différentes Provinces de l'Amérique furent soumises à la domination d'Espagne, ce moyen de s'enrichir fut presque le seul qui se présenta aux aventuriers qui venoient de les conquérir. Ils négligèrent absolument toutes les Provinces du continent où ils n'étoient pas déterminés à s'établir par l'espoir de



trouver des mines d'or ou d'argent. Ils abandonnerent celles où leur espoir à cet égard fut trompé. L'importance des îles, qui étoient le premier fruit de leur découverte, diminua tellement dans leur esprit, quand les mines y furent épuisées, que la plupart des planteurs les abandonnerent, & les laisserent à la merci de propriétaires plus industrieux. Tous se jetterent dans le Mexique & dans le Pérou, où l'énorme quantité d'or & d'argent qui s'y trouvoit, malgré l'ignorance des Indiens dans l'art de fouiller les mines, devoit les récompenser de la supériorité de leur intelligence, & de la persévérance de leurs efforts par une source inépuisable de richesses.

Pendant plusieurs années, l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée & soutenue par l'espérance que par les succès ; enfin, la mine du Potosé au Pérou fut découverte par hasard, en 1545 (1), par un Indien qui suivoit dans la montagne un llama éga-

Découvertes de celles du Potosé & de Sacatecas.

---

(1) Fernandez, p. 1, Lib. XI, c. 11.

ré de son troupeau. Bientôt on ouvrit la mine de Sacotecas dans la nouvelle-Espagne, qui étoit un peu moins riche que la précédente. Depuis ce temps, on a fait successivement d'autres découvertes dans les deux colonies, & les mines d'argent sont en si grand nombre aujourd'hui, que leur exploitation, ainsi que celle de quelques mines d'or peu considérables dans les Provinces de Terre-ferme, & dans le nouveau Royaume de Grenade, est devenue la principale occupation des Espagnols, & a été réduite en un système également compliqué & intéressant. Mais la description de la nature des différents métaux, la manière de les tirer des entrailles de la terre, l'explication des procédés particuliers au moyen desquels ces métaux sont séparés des substances dont ils sont mêlés, soit par l'action du feu, soit par la puissance attractive du mercure, tous ces objets sont plutôt du ressort du Naturaliste ou du Chymiste que de celui de l'Historien.

Richesses.  
qu'ils en  
virent,

Les montagnes du nouveau monde ont versé leurs trésors avec une

profusion qui a étonné le genre humain, accoutumé jusques-là à ne puiser les métaux précieux que dans les sources peu nombreuses & peu abondantes des mines de l'ancien hémisphere. Suivant des calculs qui paroissent très-moderés, la quantité d'or & d'argent rapportée annuellement dans les ports d'Espagne, est d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois, à compter depuis l'année 1492, que l'Amérique fut découverte jusqu'à présent; ce qui fait en deux cents quatre-vingt-trois ans, environ vingt-cinq milliards quatre cents soixante-dix millions. Quelque immense que soit cette somme, les écrivains Espagnols prétendent qu'elle doit être beaucoup plus forte en considération des richesses qui ont été extraites des mines sans payer de tribut au Roi. Selon ce calcul, l'Espagne a tiré du nouveau monde au moins cinquante-cinq milliards (1).

(1) Ustaritz, *théor. y pract. de commercia*, c. 3.  
Herrera, *dec. 8, Lib. XI, c. 15.*

Ustaritz, calculateur exact & circonspect, paroît admettre que la quantité d'argent qui ne

Senti-  
ments  
que ces  
richesses  
font naî-  
tre.

Les mines qui ont donné cette étonnante quantité de richesses ne sont pas exploitées aux dépens de la Couronne & de la nation. Pour encourager les recherches particulières, toute personne qui découvre une veine nouvelle en a la propriété. Sur la demande au Gouverneur de la Province, on mesure une certaine étendue de terre, & on lui donne un certain nombre d'Indiens, sous la condition d'ouvrir la mine dans un temps déterminé, & de payer au Roi sur le produit le tribut ordinaire. Attirés par la facilité avec laquelle on obtient ces sortes de concessions, & encouragés par quelques exemples frappants de succès en ce genre, non-seulement l'homme confiant & hardi, mais les plus timides & les plus

---

paye point de droit, peut être évaluée à cette somme. Suivant Herrera, il n'y avoit pas plus du tiers de l'argent venant du Potosi qui payât le quint du Roi. *Decad. 8, Lib. II, c. 15.* Solórzano dit aussi que la quantité d'argent qui circule en fraude est beaucoup plus grande que celle qui est monnoyée légalement après avoir payé le quint. *De ind. jure, vol. II, Lib. V, p. 846.*

défiants mêmes se livrent à ces spéculations avec une ardeur incroyable. L'esprit, continuellement nourri d'espérance, attendant à chaque instant que la fortune ouvre ses sources secrètes, & les prodigue à leurs vœux ; ils trouvent toute autre occupation insipide & sans intérêt. Semblable à la fureur du jeu, cette recherche a, pour ainsi dire, un charme enivrant, qui maîtrise l'esprit au point de changer absolument le caractère ; par elle, la prudence timide devient entreprenant, & l'avarice devient prodigue. Cet attrait si puissant naturellement, est encore fortifié par les artifices d'une certaine espèce d'hommes connus au Pérou sous le nom de *chercheurs*. Ce sont communément des gens ruinés, qui se prévalant de quelques connoissances en minéralogie, soutenues par des manières insinuates, & par cette confiance particulière aux hommes à projets, s'adressent aux personnes opulentes & crédules, décrivent avec quelque vraisemblance & d'une manière plausible les signes auxquels ils ont reconnu la veine riche &

nouvelle, produisent même, si on l'exige, un échantillon du métal qu'elle doit rendre ; ils affirment avec une assurance imposante que le succès est certain, & que la dépense n'est qu'une bagatelle : rarement ils manquent de persuader. On forme une société, chaque intéressé fournit une petite somme ; la mine est ouverte ; le chercheur est seul chargé de la direction de toutes les opérations ; on rencontre des difficultés imprévues ; on demande de nouvelles sommes d'argent ; cependant au milieu d'une foule d'inconvénients & de délais successifs, l'espérance se soutient, & l'ardeur de l'attente s'éteint difficilement. On a observé en effet qu'un homme une fois engagé dans cette carrière séduisante, ne revient presque jamais sur ses pas : ses idées s'altèrent, un autre esprit le possède, ses yeux sont continuellement obsédés par les fantômes d'une richesse imaginaire, il ne s'occupe, ne parle & ne rêve d'autre chose (1).

---

(1) Ulloa, *Entretien*. p. 223.

Tel est l'esprit qui doit animer Leurs fa-  
 toute société dont on dirige l'acti- tals effets,  
 té particulièrement vers les travaux  
 & l'exploitation des mines d'or &  
 d'argent. Cet esprit est le plus oppo-  
 sé de tous aux progrès de l'agricul-  
 ture & du commerce, qui consti-  
 tuent la vraie richesse d'une nation.  
 Si le système de l'administration dans  
 les colonies Espagnoles eût été fondé  
 sur les principes d'une sage politi-  
 que, la législation auroit employé  
 tout son pouvoir à réprimer le goût  
 des colons pour cette branche dange-  
 reuse d'industrie, avec autant d'ar-  
 deur qu'elle en a mis à l'encourager.

» Les projets relatifs aux mines ;  
 » (dit un bon juge de la conduite  
 » politique des nations) au-lieu de  
 » rendre le capital qu'on y emploie  
 » & l'intérêt ordinaire de l'argent ,  
 » absorbent communément l'un &  
 » l'autre. Ce sont, par conséquent, de  
 » tous les projets ceux auxquels un  
 » prudent législateur, qui desire l'aug-  
 » mentation de la richesse nationa-  
 » le, doit le moins accorder d'en-  
 » couragement extraordinaire ; il ne  
 » doit pas non plus engager à y

» employer une plus grande portion  
 » de capital que celle qu'on y au-  
 » roit volontairement destinée ; telle  
 » est en effet l'extravagante confian-  
 » ce de l'homme dans sa bonne for-  
 » tune, que par-tout où il apperce-  
 » vra la moindre probabilité de suc-  
 » cès, il ne fera que trop porté de  
 » lui-même à y employer son ca-  
 » pital avec un excès de confiance”  
 (1). Cependant dans les colonies Es-  
 pagnoles , le gouvernement travaille  
 à nourrir cet esprit qu'il devroit s'ef-  
 forcer d'éteindre , & par son appro-  
 bation, il augmente cette crédulité in-  
 considérée qui a si malheureusement  
 égaré l'activité & l'industrie du Me-  
 xique & du Pérou. C'est à cette faute  
 qu'on peut attribuer le peu de pro-  
 grès que ces deux colonies ont fait  
 pendant deux siècles & demi, soit  
 dans les manufactures utiles , soit  
 dans ces branches de culture qui pro-  
 curent aux colonies des autres na-  
 tions les marchandises qu'elles con-  
 somment. On y méprise tous les

---

(1) D. Smith's, *inquiry*, &c. II, 155.



dons de la nature en comparaison des métaux précieux; au point que l'idiôme de la langue en Amérique porte l'empreinte de cette opinion extravagante, & que les Espagnols qui y sont établis donnent le nom de *riche* à une Province, non pour la fertilité de son sol, l'abondance de ses grains, ou la bonté de ses pâturages, mais pour l'abondance des minéraux que renferment ses montagnes. C'est pour les aller chercher qu'ils abandonnent les plaines délicieuses du Mexique & du Pérou, & qu'ils se confinent dans des régions arides & mal-saines, où ils ont bâti quelques unes des villes les plus considérables du nouveau monde. Comme les entreprises & l'activité des Espagnols se sont originairement tournées de ce côté, il est si difficile aujourd'hui de les ramener vers un autre but, que quoique, par différentes causes, le bénéfice de l'exploitation des mines soit considérablement diminué, le prestige dure encore; & la plupart de ceux qui prennent part au commerce de la nouvelle-Espagne & du Pérou, sont tou-

jours engagés dans quelque entreprise de cette espèce (1).

---

(1) Lorsqu'on découvrit les mines du Potosé en 1545, les filons étoient si près de la surface qu'on en tiroit facilement le minerai, & si riches qu'on l'affinoit sans beaucoup de peine & à peu de frais, principalement par l'action du feu. Cette méthode d'affiner par la simple fusion continua jusqu'à l'année 1574, où l'on découvrit l'usage du mercure pour affiner l'argent aussi-bien que l'or. Comme on exploite ces mines depuis deux siècles sans interruption, les filons se trouvent aujourd'hui à une telle profondeur, que les dépenses pour en tirer le minerai sont devenues beaucoup plus considérables. D'ailleurs, ce qui est contraire à ce qui arrive dans la plupart des autres mines, la richesse des filons a diminué à mesure qu'on a fouillé plus profondément, & même à un tel point, qu'on est étonné de ce que les Espagnols persistent à les exploiter. On a découvert successivement d'autres mines; mais en général, la valeur du minerai a diminué considérablement, tandis que la dépense de l'extraction a augmentée; de sorte que la Cour d'Espagne a réduit en 1736 le droit du *quint* pour le Roi à un *dixième*.

Tout le vif-argent dont on se sert dans le Pérou est tiré de la fameuse mine de Guanacabelica, découverte en 1563. La Couronne s'est réservé la propriété de cette mine, & les personnes qui achetoient ce vif-argent en payoient non-seulement la valeur, mais encore un *quint* comme un droit dû au Roi. Mais en 1761, on abolit ce droit sur le vif-argent, à cause de l'augmentation de la dépense qu'exige

Cependant , quoique les mines <sup>Autres</sup> soient le principal objet de l'attention <sup>marchan-</sup> des Espagnols , & que les métaux <sup>dises des</sup> qu'ils en tirent forment l'article le <sup>colonies</sup> plus important de leur commerce , <sup>Espagno-</sup> les contrées fertiles qu'ils possèdent <sup>les.</sup> leur fournissent d'autres marchandises assez rares & assez précieuses pour fixer les regards. La cochenille est une production presque particulière à la nouvelle-Espagne. La vente en est toujours certaine, & donne un profit suffisant pour dédommager amplement du soin & des peines qu'exi-

---

aujourd'hui l'exploitation des mines. Ulloa , *entretenimientos* 12-15 , *Voy.* 1 , p. 505-523. Les Lecteurs qui désireront d'apprendre la manière dont les Espagnols procèdent dans la fouille de leurs mines & l'affinage du minerai , en trouveront une description exacte dans *Acosta* , *Lib. IV* , c. 1-13.

En conséquence de l'abolition de ce *quint* ; & de quelques diminutions faites postérieurement sur le prix du vif-argent , opérations que l'augmentation des dépenses pour la fouille des mines avoit rendues nécessaires , le vif-argent qui se vendoit autrefois quatre-vingt pesos le quintal , se donne aujourd'hui par le Roi à soixante pesos. *Cámpomanes* , *Educ. popul.* 2 , p. 132. *Note.* Le droit sur l'or est réduit à un *vingtième* , ou à cinq pour cent.

gent la récolte & la préparation des insectes dont cette drogue précieuse est composée. On ne trouve qu'au Pérou le Quinquina , ce remede le plus salutaire peut-être , & le plus efficace que la Providence ait fait connoître à l'homme par pitié pour ses infirmités ; c'est une branche de commerce importante & lucrative pour cette Province. L'Indigo de Guatimala est d'une qualité supérieure à celui de toutes les autres contrées de l'Amérique ; & il s'y en cultive beaucoup. Le Cacao n'est pas à la vérité un fruit particulier aux colonies Espagnoles ; mais il y est d'une qualité si supérieure, & la consommation de chocolat qui se fait en Europe aussi-bien qu'en Amérique , est si grande , que cette marchandise est devenue un des objets de commerce les plus importants. Le Tabac de Cuba l'emporte en qualité sur tous ceux du nouveau monde. Le Sucre qu'on fabrique dans cette isle , dans celle d'Hispaniola & dans la nouvelle-Espagne , & quelques autres drogues de différente espece , peuvent être mis au rang des productions naturelles

les d'Amérique , qui enrichissent le commerce de l'Espagne. Aux articles précédents , on peut en ajouter un autre de quelque conséquence , c'est l'exportation des cuirs. Ce commerce , aussi-bien que la plupart des autres , est plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays , que de la sagesse & de l'industrie des Espagnols. Les animaux domestiques de l'Europe , particulièrement les bêtes à corne , ont multiplié dans le nouveau monde avec une rapidité qui passe la vraisemblance. Peu de temps après l'établissement , les troupeaux étoient déjà si nombreux , que les propriétaires les comptoient par milliers (1). Comme on leur donnoit peu de soins , à mesure qu'ils augmentèrent , on les laissa courir à l'aventure , & bientôt s'étendant dans une vaste contrée couverte de riches pâturages , sous un climat doux , leur nombre devint immense. Ils habitent , par troupeaux de trente ou quarante mille , les vastes

---

(1) Oviedo , *ap.* Ramus III , 101. Hackluyt III , 466 , 511.

plaines qui s'étendent depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes ; & le malheureux voyageur à qui il arrive de tomber au milieu d'eux , est souvent plusieurs jours à se débarrasser de cette foule innombrable qui couvre la face de la terre. Ils ne sont guère moins nombreux dans la nouvelle-Espagne & dans plusieurs autres Provinces. On ne les tue proprement que pour leur peau , & le carnage en est si grand dans certaines saisons , que la puanteur des cadavres abandonnés sur la place infecteroient l'air , s'ils n'étoient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages , & par des nuées de *gallinasos* ou vautours d'Amérique , les plus voraces de tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse , & forme une branche de commerce très-lucrative (1).

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des produc-

---

(1) Acosta , *Lib. III* , c. 33. Ovallo , *Hist. of Chily* , Church. *collect. III* , 47. *Sup. ibid. V* , p. 680. , 692. *Lettres édifi. XIII* , 235 Feuillé I, 249.

tions particulieres à l'Amérique , & différant , si l'on excepte les cuirs , des productions de la Métropole.

Lorsque l'importation de ces divers objets commença à s'étendre & à prendre de l'activité, l'industrie & les manufactures d'Espagne étoient à un point de prospérité , qui lui permettoit de se procurer par ses propres ressources les marchandises du nouveau monde , de répondre à toutes ses demandes , & de suppléer à tous ses besoins. Sous les regnes de Ferdinand & d'Isabelle , & sous celui de Charles V , l'Espagne étoit une des plus industrieuses contrées de l'Europe. Ses manufactures de laine , de fil & de soie , étoient assez étendues pour fournir non-seulement à sa propre consommation , mais encore à des exportations avantageuses. L'Amérique lui offrant un marché nouveau , inconnu jusqu'alors , & dont elle avoit l'accès exclusif , elle eut recours à ses propres magasins , & y trouva abondamment les marchandises nécessaires (1). Ce nouvel emploi dut

Avantages que l'Espagne tire de ses colonies.

---

(1) Il y a plusieurs preuves frappantes de

naturellement accroître & encourager l'industrie. Ainsi alimentées & fortifiées, les manufactures, la popu-

---

l'état florissant où l'industrie étoit en Espagne au commencement du seizième siècle. Il y avoit en Espagne un nombre considérable de villes, qui toutes étoient peuplées fort au-delà de la proportion commune des autres parties de l'Europe : j'en ai expliqué la cause dans *l'Histoire de Charles-Quint*, tom. I, p. 148 de la trad. in-4°. Par-tout où les villes sont peuplées, l'espèce d'industrie qui leur est particulière y augmente, & les ouvriers & fabricants y abondent. L'impulsion que le commerce de l'Amérique donne à leur activité peut être clairement prouvée par un seul fait. En 1545, tandis que l'Espagne continuoît à fournir ses colonies, du fond de sa propre industrie, on commanda aux manufactures une si grande quantité de travail, qu'on ne crut pas qu'elles pussent l'achever en moins de 6 ans. Campomanes, p. 406. Une demande si considérable doit avoir donné un grand mouvement à l'industrie, & avoir fait faire des efforts considérables. Nous apprenons qu'au commencement du règne de Philippe II, Séville seule, où le commerce avec l'Amérique étoit concentré, n'occupoit pas moins de seize mille métiers d'étoffes de soie & de laine & cent trente mille ouvriers occupés à ces manufactures. Campomanes II, p. 472. Mais l'influence des causes que je détaillerai plus bas, fut si rapide, qu'avant la fin du règne de Philippe III, le nombre des métiers de Séville étoit réduit à quatre cents. Ustariz, c. 7.



lation & la richesse auroient dû augmenter en Espagne dans la même proportion que dans ses colonies. A cette époque, l'état de la marine Espagnole n'étoit pas moins florissant que celui de ses manufactures. Au commencement du seizieme siecle, elle avoit, dit on, plus de mille vaisseaux marchands (1), nombre probablement bien supérieur à celui des vaisseaux de toute autre nation d'Europe. Au moyen du secours que se prêtoient mutuellement le commerce étranger & l'industrie intérieure, les progrès de l'un & de l'autre auroient pu être rapides & étendus, & l'Espagne auroit pu tirer de ses acquisitions dans le nouveau monde le même degré d'opulence & de force, que les autres Puissances ont acquis par leurs colonies.

Mais différentes causes s'y sont opposées. Il en est des nations comme des individus : lorsque leurs richesses augmentent lentement & par degrés, elles nourrissent & entretiennent cet-

Pourquoi ces avantages ne sont plus les mêmes.

---

(1) Campomanes II, 140.

re activité, qui est si avantageuse au commerce, & qui donne à ses opérations la sagesse & la vigueur ; lorsqu'au contraire elles inondent l'Etat subitement, & comme par torrents, elles renversent les projets d'une sage industrie, & entraînent avec elle l'extravagance & la témérité dans les entreprises & dans les affaires. L'augmentation de puissance & de richesses que la possession de l'Amérique apporta à l'Espagne fut immense & soudaine, & produisit des effets nuisibles, dont les symptômes se firent bientôt appercevoir dans les opérations politiques de cette monarchie. Il est vrai que d'abord, & pendant un espace de temps considérable, le nouveau monde ne fournit pas avec trop d'abondance ni de continuité ses richesses à la Métropole ; & le génie de Charles V conduisit les affaires avec tant de prudence, que les effets de cette influence furent à peine sentis. Mais lorsque Philippe II, avec des talents bien inférieurs à ceux de son pere, monta sur le trône, & que les remises des colonies formèrent une branche de revenu ré-

glée & très-considérable, cette révolution subite dans l'état du Royaume eut une influence funeste & sensible sur le Monarque & sur le peuple. Philippe, doué de cet esprit d'application continuelle, qui caractérise souvent l'ambition des hommes médiocres, conçut une si haute opinion de ses ressources, qu'il ne crut aucune entreprise au-dessus de ses forces. Renfermé en lui-même dans la solitude de l'Escurial, il se complut à troubler toutes les nations voisines. Il fit ouvertement la guerre à la Hollande & à l'Angleterre; il encouragea & protégea une faction rebelle en France; il conquit le Portugal; il entretint des armées & des garnisons en Italie, en Afrique & dans les deux Indes. Par cette multitude d'opérations vastes & compliquées, suivies avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté pendant le cours d'un long regne, l'Espagne se trouva épuisée & d'hommes & d'argent. Sous l'administration foible de son successeur Philippe III, la vigueur de la nation continua à dégénérer; enfin, elle tomba dans le dernier degré d'abaisse-

ment par la dévotion imprudente de ce Monarque, qui chassa près d'un million de ses sujets les plus industrieux, précisément dans un temps où l'Etat épuisé avoit besoin des efforts extraordinaires d'une sage politique pour augmenter sa population, & ranimer ses forces. Dès le dix-septième siècle, le nombre des hommes étoit si sensiblement diminué en Espagne, que dans l'impuissance de recruter ses armées, elle fut obligée de restreindre ses opérations. Ses manufactures les plus florissantes étoient déjà déchues. Ses flottes, qui avoient été la terreur de toute l'Europe, étoient détruites. Son commerce étranger étoit anéanti; celui même qui se faisoit entre les différentes parties de ses domaines étoit interrompu, & les vaisseaux qui hasardoient de le continuer étoient pris ou détruits par ces mêmes ennemis qu'elle méprisoit autrefois. L'agriculture même, ce premier objet d'industrie dans tout Etat heureux, étoit négligée, & l'une des plus fertiles contrées de l'Europe fournissoit à peine à la consommation de ses habitants.

A mesure que la population & les manufactures de l'Etat déclinoient, les demandes de ses colonies augmentoient. Les Espagnols, enivrés comme leurs Souverains des richesses dont ils étoient comblés tous les ans, abandonnerent les voies d'industrie auxquelles ils étoient accoutumés, & coururent avec empressement dans ces régions d'où découloit tant d'opulence. Ce fut une nouvelle plaie pour l'Etat que cette fureur d'émigration, & la force des colonies n'augmenta que de l'épuisement de la Métropole. Tous ces émigrants, ainsi que les premiers aventuriers qui s'étoient établis en Amérique, demeuroient dans la dépendance absolue de l'Espagne pour presque toutes les consommations de première nécessité. Entraînés par des objets plus attractifs & plus lucratifs, ou contenus par les loix prohibitives du gouvernement, ils ne pouvoient appliquer leur activité à l'établissement de manufactures nécessaires à leur subsistance. Ils recevoient de l'Europe, comme je l'ai observé ailleurs, leurs habillements, leurs vivres, tout ce

Rapide  
décaden-  
ce de son  
commer-  
ce.

qui concourt enfin à l'aïfance ou au luxe de la vie, & même leurs inftrumens de labourage. L'Efpagne, épuifée de fujets & de beaucoup de bras induftrieux, ne pouvoit fournir à des demandes toujours renaiffantes & toujours plus confidérables. Elle eut recours à fes voifins. Les manufactures des Pays-Bas, de l'Angleterre & de l'Italie, que fes befoins firent naître ou ranimerent, lui fournirent abondamment tout ce qu'elle demanda. En vain la loi fondamentale qui excluoit tout commerce étranger avec l'Amérique s'oppofoit à cette innovation; la néceffité, plus puiffante que les loix, fufpendoit leur effet, & forçoit les Efpagnols eux-mêmes à les éluder. L'Anglois, le François & le Hollandois, fe reposant fur l'honneur & la fidélité des marchands Efpagnols qui prêtoient leurs noms pour couvrir la contravention, envoyoient les objets de leurs manufactures dont ils recevoient le prix ou en efpeces ou en marchandifes précieufes du nouveau monde. Ni la crainte du danger, ni l'attrait du gain ne purent engager

aucun commissionnaire Espagnol à trahir ou tromper la personne qui se confioit en lui (1); & cette probité qui distingue & honore la nation, contribua à la ruiner. En peu de temps, il n'y eut pas une vingtième partie des marchandises exportées en Amérique qui vinssent du sol ou des fabriques de l'Espagne (2). Tout le reste appartenoit à des marchands étrangers, quoiqu'introduits sous le nom de marchandises d'Espagne. Depuis cette époque, on peut dire que l'Espagne ne posséda plus les trésors du nouveau monde. Les métaux précieux n'arriverent en Europe que pour payer la valeur des marchandises achetées des étrangers. Cette richesse qui, par une circulation intérieure, auroit arrosé toutes les veines d'industrie, & porté la vie & l'activité dans toutes les branches des manufactures, traversoit pour ainsi dire l'Espagne avec tant de rapidité, qu'elle ne lui laissoit aucun avantage. D'un autre côté, les fabricants des

---

(1) Zavala, *Representation*, p. 226.

(2) Campomanes II, 138.

nations rivales, encouragés par le prompt débit de leurs marchandises, augmentèrent en adresse & en industrie, & fournirent à si bas prix, que les manufactures d'Espagne, moins bonnes & plus chères, furent encore moins en état de soutenir cette concurrence. Ce commerce destructif opéra plus promptement & plus complètement encore la ruine de la nation que les projets d'une ambition insensée, formés par ses Monarques. L'Espagne vit avec tant de douleur & d'étonnement ses trésors d'Amérique s'évanouir presque au moment de leur arrivée, que Philippe III, incapable de suppléer au défaut de circulation, rendit un édit par lequel il s'efforça d'élever la monnaie de cuivre à une valeur courante presque égale à celle de l'argent (1); ainsi le maître des mines du Pérou & du Mexique étoit réduit à un misérable expédient, qui a été quelquefois la ressource des plus pauvres Etats.

Les possessions de l'Espagne en

---

(1) Ustaritz, c. 104.



Amérique ne sont donc point devenues pour elle , comme celles des autres nations , une source de population & de richesses. Dans les contrées de l'Europe où l'esprit d'industrie subsiste dans toute sa vigueur , toute personne établie dans des colonies semblables pour leur situation à celles de l'Espagne , est supposée occuper dans la Métropole trois ou quatre concitoyens pour ses besoins (1) ; mais quand la Métropole n'est pas en état de fournir aux demandes de ses colons , chaque émigrant peut être considéré comme un citoyen perdu pour la communauté , & gagné pour la nation étrangère qui supplée à ses besoins.

Tel a été l'état intérieur de l'Espagne depuis la fin du seizième siècle ; telle a été son impuissance de fournir aux besoins croissants de ses colonies. Les funestes effets de cette disproportion entre les demandes des uns & les facultés de l'autre , se sont encore augmentés par la manière dont

Elle est augmentée par la manière dont elle a réglé son commerce avec l'Amérique.

---

(1) Child. *On trade and colonies*.

l'Espagne s'est efforcée de régler le commerce entre la métropole & les colonies. Du dessein qu'elle a conçu de faire de son commerce avec l'Amérique un monopole , & d'y interdire à ses sujets toute communication avec l'étranger , sont nés tous les réglemens jaloux , & tous les systêmes de commerce. Ils sont assez singuliers par leur nature & par leurs conséquences pour mériter une explication particulière. Afin d'assurer le monopole auquel elle tendoit , l'Espagne n'a pas accordé le commerce avec ses colonies à une compagnie exclusive , selon le plan adopté par les nations plus commerçantes , dans un temps où la politique du commerce commençoit à être plus connue , & auroit dû être mieux entendue. Ce plan a été celui de la Hollande pour son commerce avec les deux Indes. L'Angleterre , la France & le Danemarck , l'ont imitée pour le commerce des Indes orientales , & les deux premières Puissances ont aussi circonscrit de la même manière quelques branches de leur commerce avec le nouveau monde. L'homme ne pouvoit peut-

être imaginer un moyen plus efficace de nuire aux progrès de l'industrie & de la population d'une colonie nouvelle. Les intérêts de la colonie, & ceux de la compagnie exclusive, sont nécessairement & diamétralement opposés dans tous les points ; or, comme dans ce conflit inégal, la dernière a tout l'avantage, & qu'elle peut prescrire à son gré les conditions du commerce, la première est non-seulement forcée d'acheter à haut prix, & de vendre à bon marché ; elle a encore la mortification de voir l'excédent qui lui reste de ses fonds, rebuté par ceux mêmes en faveur de qui seuls il lui est permis d'en disposer (1).

Il est probable que les hautes idées que l'Espagne avoit conçues de bonne heure des richesses du nouveau monde, l'empêcherent de tomber dans cette erreur politique. L'or & l'argent étoient des marchandises trop précieuses pour qu'on en remît le monopole en des mains particulières. La Couronne voulut se conserver la di-

Le commerce est borné à un seul port d'Espagne.

---

(1) *Smith's inquiry*, II, 171.

rection d'un commerce si attrayant ; & pour se l'assurer , elle ordonna que tout bâtiment chargé pour l'Amérique seroit soumis à l'inspection des Officiers de la *Casa de Contratacion* , ou chambre de commerce à Séville , avant d'obtenir la permission de faire le voyage , & qu'à leur retour , avant de décharger , il seroit fait par les mêmes Officiers un rapport des marchandises qui formeroient la cargaison. En conséquence de ce règlement , le port de Séville fut l'unique centre de toutes les relations de l'Espagne avec le nouveau monde , & ce commerce prit insensiblement une forme qu'il a à-peu-près constamment suivie depuis le milieu du seizième siècle presque jusqu'à nos jours. Pour assurer davantage les chargements précieux envoyés en Amérique , ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude , le commerce de l'Espagne avec ses colonies se fait par des flottes qui ne font voile qu'avec de bonnes escortes. On équipe tous les ans ces flottes , qui consistent en deux escadres , l'une distinguée par le nom de galions , l'autre par celui de flotte.

Elles partoient autrefois de Séville ; mais depuis 1720 , elles font voile de Cadix , dont le port a été trouvé plus commode.

Les galions destinés à fournir Ter-  
 re-ferme & les Royaumes du Pérou  
 & du Chily , de presque tous les ar-  
 ticles de luxe ou de nécessité qu'un  
 peuple opulent peut desirer , tou-  
 chent d'abord à Carthagene , & en-  
 suite à Porto-Belo. Le premier port  
 est le rendez-vous des négociants de  
 Sainte-Marthe , des Carraques , du nou-  
 veau Royaume de Grenade & de plu-  
 sieurs autres Provinces. Le second est  
 le grand marché du riche commerce  
 du Pérou & du Chily. Dans la fai-  
 son où l'on attend les galions , on  
 transporte par mer à Panama le pro-  
 duit de toutes les mines de ces deux  
 Royaumes , & les autres marchandises  
 de quelqu'importance , d'où el-  
 les sont portées à travers l'Isthme jus-  
 qu'à Porto-Belo , en partie à dos de  
 mulet , en partie sur la riviere de  
 Chagre. Dès qu'on a quelque nou-  
 velle de l'apparition de la flotte d'Eu-  
 rope , ce méchant petit village où la  
 réunion pernicieuse d'une excessive

Du com-  
 merce qui  
 se fait par  
 les ga-  
 lions.

chaleur avec une humidité continuelle , & les exhalaisons putrides qui s'élevent de son sol marécageux , rendent le climat le plus mal-sain peut-être de tous les climats du monde ; ce village , dis-je , est tout-à-coup rempli d'un peuple immense. Ses rues , habitées un instant auparavant , par quelques Negres ou Mulâtres , & par une misérable garnison qu'on change tous les trois mois , sont occupées alors par une foule de riches négociants , venus de toutes les parties du Pérou & des Provinces adjacentes. Le marché est ouvert : il se fait un échange des trésors de l'Amérique avec les manufactures de l'Europe ; & pendant le terme prescrit de quarante jours , le plus riche trafic de l'Univers commence & finit , avec cette simplicité , cette confiance entière entre les contractants , qui sont la suite ordinaire d'un grand commerce (1). La flotte dirige sa course

De celui qui se fait par la flotte.

---

(1) Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises , & jamais on n'examine aucune caisse d'argent : on reçoit les unes & les autres sur la déclaration verbale des personnes à qui ces

à Vera-cruz. Les trésors & les marchandises de la nouvelle-Espagne & des Provinces qui en dépendent, y sont transportées de Los-Angeles, où elles étoient entreposées en attendant son arrivée ; le commerce se fait à Vera-cruz de la même manière que celui de Porto-Belo, & ne lui est seulement inférieur qu'en valeur & en importance. Les deux flottes, après avoir complété leurs chargements en Amérique, se donnent rendez-vous à la Havane, d'où elles viennent de compagnie en Europe.

Le commerce de l'Espagne avec ses colonies, ainsi gêné & restreint, dut nécessairement être conduit par Mauvais  
effet de  
cet arrange-  
ment.

effets appartiennent, & on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant un long période que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnoyé, porté du Pérou à Porto-Belo en 1654, se trouva altéré & mêlé d'une cinquième partie de mauvais métal. Les négociants Espagnols, avec leur intégrité ordinaire, supportèrent la perte entière, & indemnifèrent les étrangers qui les employoient. On découvrit la fraude, & le Trésorier des finances du Pérou, qui en étoit l'Auteur, fut brûlé publiquement. *B. Ulloa, Rétablis. des manuf. &c. B. 2, p. 120.*

le même esprit ; & sur les mêmes principes que celui d'une compagnie exclusive. Borné à un seul port , il étoit à la portée de peu de personnes , & insensiblement il se trouva presque tout entier partagé entre un petit nombre de maisons opulentes , d'abord à Séville , & aujourd'hui à Cadix. Celles-ci , par des combinaisons faciles à faire , peuvent empêcher la concurrence , capable seule de maintenir le prix naturel des marchandises ; & en agissant de concert , comme leur intérêt mutuel les y porte , elles peuvent à leur gré en hausser ou en baisser la valeur. En conséquence , le prix des marchandises d'Europe en Amérique est toujours haut & souvent exorbitant. Un , deux & même trois cents pour cent sont des bénéfices communs dans le commerce de l'Espagne avec ses colonies (1). Par une suite du même esprit du monopole , il arrive souvent que les marchands du second ordre , dont les magasins ne sont pas assortis de tou-

---

(1) B. Ulloa , *Rétablif. part. II* , p. 191.



tes les marchandises propres au commerce de l'Amérique, peuvent acheter des marchands plus opulents celles qui leur manquent, à un prix au-dessous de celui qu'elles ont dans les colonies. Enfin, armés de cette vigilance jalouse que les compagnies exclusives emploient contre les spéculations des commerçants libres, ces monopoleurs trop puissants s'efforcent de renverser les projets de quiconque voudroit courir la même carrière & entrer en concurrence avec eux (1). Cette limitation du commerce de l'Amérique à un seul port ne l'affecte pas dans l'intérieur seulement ; elle resserre encore ses opérations au-dehors. Un monopoleur gagne plus & hatarde moins sans contredit dans un trafic limité qui lui offre des profits exorbitants, que dans un commerce étendu qui ne lui rend qu'un bénéfice modéré. Il est souvent de son intérêt de circonscrire la sphere de son activité au lieu de l'agrandir, & il peut tour-

---

(1) Smith's, *Inquiry*, II, 171.

ner toute son attention à donner des bornes aux opérations de l'industrie commerçante, au-lieu de la seconder & d'en exciter la vigueur. Il paroît que c'est par quelques maximes semblables que la politique de l'Espagne a réglé son commerce avec l'Amérique. Au-lieu d'envoyer dans les colonies les marchandises d'Europe en suffisante quantité pour en rendre le prix & les profits modérés, les négociants de Séville & de Cadix les y répandent avec retenue ; de sorte que l'avidité concurrence des acheteurs, forcés de se pourvoir dans un marché mal fourni, met leurs commissionnaires en état de faire sur leurs cargaisons des profits exorbitants. Au milieu du dernier siècle, lorsque le commerce exclusif de Séville en Amérique étoit à son plus haut degré de prospérité, les deux escadres unies des galions & de la flotte ne portoient pas plus de 27500 tonneaux (1). Une pareille charge devoit être bien loin de pouvoir

---

(1) Campomanes, *Educ. popul.* I., 435, II, 110.

suppléer aux demandes de ces vastes & nombreuses colonies qui en attendoient toutes les commodités & la plupart des nécessités de la vie.

Bientôt l'Espagne sentit combien elle étoit déchue de sa prospérité précédente; & des citoyens respectables & vertueux employèrent toute leur sagacité à imaginer des moyens de ranimer l'industrie & le commerce chancelants de leur patrie. On peut juger à quel point le mal étoit dangereux & désespéré par la violence des remèdes qui furent proposés. Les uns, confondant la violation des réglemens avec les crimes d'Etat, prétendoient que, pour arrêter les suites du commerce illicite, on devoit punir de mort & de la confiscation de tous ses biens, quiconque en feroit convaincu (1). D'autres, ne distinguant point les fautes civiles des actes d'impiété, soutinrent que le commerce de contrebande devoit être mis au rang des crimes réservés à la connoissance de l'Inquisition; que

Remèdes  
proposés.

---

(1) M. de Santa-Cruz, *comercio suelto*, p. 142.

les coupables devoient être jugés & punis selon la forme secrète & sommaire dont ce terrible tribunal exerce sa juridiction (1). D'autres enfin proposerent de donner le commerce de l'Amérique à une compagnie exclusive, faute d'avoir observé les dangereux effets du monopole de ces compagnies dans tous les pays où elles étoient établies, & sous le prétexte que pour son propre intérêt elle mettroit toute la vigilance possible à garantir le commerce d'Espagne contre les usurpations des interlopes (2).

Outre ces projets extravagants, on imagina quelques plans mieux digérés & plus avantageux, quoique d'abord ils fussent sans effet; mais sous les Monarques foibles par qui finit le regne de la maison d'Autriche en Espagne, on ne vit dans toutes les parties du gouvernement qu'incapacité & indécision. Au-lieu de pren-

dre

---

(1) Moncada, *Restauracion. politica de España*, p. 41.

(2) Zavala, y Augnon *Representacion*, &c. p. 190.

dre pour modele l'administration active de Charles V, ils affecterent d'imiter la politique lente & soupçonneuse de Philippe II ; & privés de ses talents , ils délibéroient sans cesse , & ne résolvoient rien. On ne remédia à aucun des maux qui faisoient languir le commerce national tant au-dedans qu'au-dehors. Ces maux allerent en augmentant , & l'Espagne avec des domaines plus vastes & plus opulents qu'aucun Etat Européen , n'avoit ni force , ni argent , ni industrie (1). Enfin , une violente

---

(1) On trouve plusieurs preuves remarquables de la rareté de l'argent en Espagne. De toutes les sommes immenses qu'on y a importées de l'Amérique , objet dont nous aurons occasion de parler dans la suite , Moncade assure qu'en 1619 , il ne restoit pas en Espagne au-delà de deux cents millions de *pesos* , la moitié en argent monnoyé , le reste en vaisselle & en bijoux. *Restaur. de España*, disc. 3 , c. 1. Ustariz qui publia son excellent ouvrage en 1724 , prétend qu'il ne restoit pas alors pour cent millions de monnoie , de vaisselle & de bijoux. *Théorie* , &c. c. 3. Campomanes , d'après une remontrance de l'Université de Tolède à Philippe III , observe comme une preuve certaine de la rareté de l'argent , que les personnes qui prêtoient de l'argent , recevoient pour intérêt un tiers de la somme qu'ils avançoient, *Educ. popul.* 1 , p. 417.

convulsion , en agitant la nation ; réveilla son génie assoupi , & la guerre civile allumée par les deux partis qui se disputoient la couronne lui rendit jusqu'à un certain point son ancienne vigueur. Tandis qu'il se formoit des hommes capables de sentimens plus généreux que ceux qui avoient dirigé les conseils de la monarchie pendant le cours d'un siècle , l'Espagne tira d'une source inattendue les moyens de faire valoir leurs talents. Les différentes Puissances qui favorisoient les prétentions des maisons d'Autriche ou de Bourbon au trône d'Espagne , envoyèrent à leur secours des flottes & des armées considérables. La France , l'Angleterre & la Hollande firent passer des sommes immenses en Espagne. Elles furent répandues dans les Provinces qui étoient devenues le théâtre de la guerre ; ainsi une partie des trésors de l'Amérique , dont ces Puissances avoient épuisé leurs pays , retourna à sa source. L'un des plus habiles Ecrivains de l'Espagne date de cette époque la renaissance de la monarchie ; & quelque humiliante que puisse être

cette vérité, il reconnoît que c'est à ses ennemis que sa patrie doit l'acquisition d'un fonds d'espèces en circulation, proportionné à-peu-près aux besoins publics (1).

Aussi-tôt que les Bourbons furent en possession paisible du trône, ils remarquèrent cette révolution dans l'esprit des peuples & dans l'état de la nation, & ils en profitèrent; en effet, quoique cette maison n'ait pas donné à l'Espagne des Monarques remarquables par la supériorité de leur génie, ils ont tous été bienfaisants, attentifs au bonheur de leurs sujets, & occupés de l'augmenter. En conséquence, le premier objet de Philippe V fut de supprimer une innovation qui s'étoit glissée dans l'Etat pendant la guerre, & qui bouleversoît tout le système du commerce Espagnol avec l'Amérique.

Premiers pas des Rois de la maison de Bourbon vers le rétablissement de l'Etat.

L'Angleterre & la Hollande, par la supériorité de leur marine, avoient acquis assez d'empire sur la mer pour couper toute communication entre

Ils excluent les étrangers du commerce du Pérou.

---

(1) Campomanes I, 420.

l'Espagne & ses colonies. Afin de leur fournir les commodités de la vie sans lesquelles elles ne pouvoient exister, & en échange desquelles elles devoient faire part de leurs trésors, l'Espagne fut obligée de se départir de la rigueur ordinaire de ses maximes au point d'ouvrir le commerce du Pérou aux François ses alliés. Les marchands de Saint-Malo, à qui Louis XIV accorda le privilege de ce commerce lucratif, l'entreprirent avec vigueur, & s'y conduisirent par des principes bien différents de ceux des Espagnols. Ils fournirent le Pérou des marchandises d'Europe à un prix plus modéré & en plus grande quantité; tous ces objets d'importation arrivoient dans toutes les Provinces de l'Amérique Espagnole avec une abondance jusqu'alors inconnue. Pour peu que cette communication eût duré encore, ç'en étoit fait des exportations de l'Espagne, & les colonies cessoient de dépendre de leur métropole. On se hâta de défendre de la maniere la plus forte & la plus positive l'admission des vaisseaux étrangers dans les ports du



Chily (1), & l'on employa une escadre Espagnole à chasser des mers du Sud ces intrus dont le secours n'étoit plus nécessaire.

Cependant l'Espagne, à la fin de la guerre terminée par le traité d'Utrecht, avoit été en vain délivrée d'un des obstacles qui gênoient son commerce; elle en éprouvoit encore un autre qui ne lui paroissoit guere moins dangereux. Philippe V, pour engager la Reine Anne à conclure une paix également désirée par la France & par l'Espagne, accorda à la Grande-Bretagne non-seulement l'*assiento*, ou le droit de porter des Negres aux colonies Espagnoles, droit dont la France avoit précédemment joui; il lui donna encore le privilege plus extraordinaire d'envoyer tous les ans à la foire de Porto-Belo un vaisseau de cinq cents tonneaux chargé de marchandises d'Europe. En conséquence, des commissionnaires Anglois s'établirent à Carthagene, à Panama, à la Vera-Cruz, à Buenos-

Ils s'opposent à la contrebande.

Particulièrement à celle de la compagnie Angloise de l'*Assiento*.

---

(1) *Voyage de Frezier*, 256, B. Ulloa, *Rétab.* II, 104, &c. Alcedo y Herrera, *aviso*, &c. 236.

Ayres , & dans d'autres établissemens Espagnols. Le voile dont l'Espagne avoit couvert jusques-là l'état & les affaires de ses colonies fut levé. Les agents d'une nation rivale , admis dans les principales villes de commerce , ne manquerent pas de moyens de s'instruire de la position intérieure de ses Provinces, d'observer leurs besoins constants ou accidentels , & de connoître quelle étoit l'espece de marchandises dont l'importation feroit la plus avantageuse. Bientôt sur ces informations authentiques & promptes , les négociants de la Jamaïque & des autres colonies Angloises en liaisons de commerce avec le continent Espagnol , furent en état d'affortir & de proportionner exactement leurs cargaisons aux besoins du marché ; de maniere que le commerce de contrebande devint plus facile & plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été. Ce n'étoit cependant pas encore là la conséquence de l'*assiento* , la plus fatale au commerce de l'Espagne. Les agents de la compagnie Angloise de la mer du Sud , à l'abri de l'importation qu'elle étoit

autorisée à faire par le vaisseau qu'elle envoyoit tous les ans à Porto-Belo, répandoient leurs marchandises dans le continent Espagnol sans limites & sans obstacles. Au-lieu d'un vaisseau de cinq cents tonneaux, tel qu'il étoit stipulé par le traité, ils en employoient un de plus de neuf cents, & celui-ci étoit accompagné de deux ou trois bâtimens plus petits, qui, amarrés dans quelque crique voisine, fournissoient clandestinement de nouvelles marchandises pour remplacer celles qui étoient vendues. Les inspecteurs de la foire & les officiers de la douane gagnés par des présents considérables facilitoient la fraude (1). Ainsi d'un côté les opéra-

---

(1) Ce récit de la maniere dont les facteurs de la compagnie de la mer du Sud faisoient leur commerce à la foire de Porto-Belo, qui leur fut ouverte par l'Assiento, a été tiré de Dom Dion Alcedo y Herrera, Président de la Cour d'audience de Quito, & Gouverneur de la Province : son témoignage mérite le plus grand crédit, parce qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, & qu'il a été souvent employé à découvrir & à constater les fraudes dont il parle. Il est cependant probable que comme sa représentation a été rédi-

tions de la compagnie, de l'autre l'activité des interlopes particuliers, faisoient passer presque tout le commerce de l'Amérique Espagnole dans des mains étrangères. Le commerce immense des galions, dont l'Espagne étoit si fière, & qu'envioient les autres nations, s'anéantit, & la flotte elle-même, réduite de quinze mille à deux mille tonneaux (1), ne servoit presque plus qu'à apporter en

---

gée au commencement de la guerre qui se déclara entre la Grande-Bretagne & l'Espagne en 1739, elle est peut-être exagérée en quelques points. Le détail qu'il donne des faits est curieux, & se trouve même en quelque sorte confirmé par des Auteurs Anglois, qui conviennent qu'il se commettoit beaucoup de fraudes dans l'expédition du vaisseau annuel, & que le commerce de contrebande de la Jamaïque & des autres colonies Angloises étoit devenu très-considérable. Mais on peut observer à l'honneur de la nation Angloise, que ces opérations frauduleuses ne doivent pas être regardées comme des faits de la compagnie, mais comme une pratique déshonorante de ses facteurs & de ses agents. La compagnie elle-même souffrit une perte considérable par le commerce de l'Assiento, tandis que plusieurs de ses employés ont fait une fortune immense. *Anderfon, Chronol. deduct. II, p. 388.*

(1) Alcedo y Herrera, p. 359. Campomanes I, 436.

Europe les revenus du Roi formés du quint des mines.

L'Espagne, frappée de ces usurpations, & vivement touchée de leurs pernicioeux effets, ne pouvoit manquer de faire quelques efforts pour les réprimer. Son premier expédient fut de poster sous le nom de *Garde-côtes*, des vaisseaux armés sur les côtes des Provinces les plus fréquemment visitées par les Interlopes. Comme l'intérêt particulier & le devoir contribuoient à rendre les Officiers de ces vaisseaux actifs & vigilants, les progrès du commerce de contrebande diminuerent; cependant il étoit impossible d'établir un nombre de croisières suffisant pour garder une étendue de côte si considérable & si accessible du côté de la mer. La perte d'une communication qui s'étoit établie avec tant de facilité, que les négociants Anglois s'étoient pour ainsi dire accoutumés à la regarder comme une branche de commerce avouée & légitime, excita des réclamations & des plaintes, qui, justifiées ensuite & devenues en quelque sorte intéressantes par des actes de

Garde-côtes employés à cet effet.

violence inexcusables de la part des Capitaines des garde-côtes Espagnols, engagerent l'Angleterre dans une guerre avec l'Espagne, au moyen de laquelle cette dernière Puissance se débarrassa enfin de l'*assiento*, & demeura libre de régler le commerce de ses colonies, sans être gênée par aucun engagement avec cette Puissance étrangère.

Les Espagnols avoient découvert toute l'étendue de la consommation des marchandises d'Europe dans leurs colonies par la grandeur même du commerce interlope que les Anglois y faisoient ; & persuadés dès-lors, qu'il leur étoit avantageux de proportionner leurs importations aux demandes des différentes Provinces, ils conçurent la nécessité d'approvisionner leurs colonies d'une autre manière que celle qu'ils avoient employée jusques-là, en n'y envoyant d'Europe qu'à des époques fixes & périodiques. Non-seulement ce moyen de communication étoit incertain, par les délais que divers accidents apportent quelquefois au départ des galions & de la flotte, & souvent par

les obstacles qu'y oppofoient les guerres allumées en Europe ; mais il n'étoit pas même propres à fubvenir à temps aux befoins de l'Amérique. Souvent les marchandifes d'Europe étoient d'une rareté exceffive dans les établiftemens Efpagnols ; le prix en devenoit énorme ; le marchand vigilant & attentif , ne manquoit pas de faifir cette occafion favorable ; les interlopes y portoient d'amples cargafons des ifles Angloifes , Françoises & Hollandoifes ; & lorsque les galions arrivoient enfin , la contrebande avoit tellement rempli les marchés , qu'on n'avoit plus befoin des marchandifes qui formoient leurs cargafons. Pour remédier à cet incon-  
 - vénient , l'Efpagne établit les *vaiffeaux de regiftre* pour une partie confidérable du commerce de l'Amérique. Ces vaiffeaux font expédiés par des marchands de Séville ou de Cadix , dans l'intervalle des faifons fixées pour le départ des galions ; & de la flotte ; il leur faut une permiffion du Conseil des Indes qui s'achete chèrement. Ils font deftinés pour les ports où l'on prévoit que les befoins

doivent être plus pressants. Par ce moyen le marché d'Amérique étoit si régulièrement alimenté de marchandises nouvelles , que l'interlope n'étoit plus attiré par le même espoir de gains excessifs , ni les Colons pressés par les mêmes besoins , ils n'osoient plus courir les mêmes risques.

Les galions sont supprimés.

A mesure que l'expérience développoit les avantages de cette manière de faire le commerce , le nombre des vaisseaux de registre augmentoit ; & enfin les galions , après avoir été employés pendant plus de deux siècles , furent définitivement supprimés en 1748. Depuis cette époque , tout le commerce du Chily & du Pérou s'est fait par des vaisseaux particuliers , expédiés de temps en temps selon que les circonstances l'exigent , & lorsque les négociants prévoient la promptitude & la facilité du débit. Ils doublent le cap Horn , & portent directement dans les ports de la mer du Sud les productions du sol & des manufactures d'Europe , que les peuples de ces contrées étoient obligés d'aller précédemment chercher à Porto-Belo ou à Panama. Ces



viles privées de ce commerce , auquel elles devoient leur existence , déchoiront insensiblement comme on l'a déjà observé. Ce désavantage, quel qu'il soit , est plus que compensé par la régularité & l'abondance avec laquelle tout le continent de l'Amérique méridionale est aujourd'hui pourvu des marchandises d'Europe ; ce qui doit contribuer sensiblement à la prospérité de ses colonies. Mais comme tous les vaisseaux de registre destinés pour la mer du Sud sont toujours obligés de partir du port de Cadix & d'y revenir (1) , cette branche du commerce de l'Amérique , même sous sa forme nouvelle & perfectionnée , demeure soumise aux entraves d'une espèce de monopole , dont elle éprouve encore toutes les suites funestes que nous avons déjà décrites.

L'Espagne ne s'est pas bornée à régler son commerce avec ses colonies les plus florissantes ; elle a cherché aussi à ranimer celui de quelques-uns de ses établissemens, où il étoit

Projets  
pour ranimer le  
commerce.

---

(1) Campomanes , I , 434 , 440.

ou négligé ou déchu. Parmi les nouveaux goûts & les nouveaux besoins que leur communication avec les habitants des Provinces conquises en Amérique a fait naître chez les peuples de l'Europe , celui du chocolat est un des plus universellement répandus. Les Espagnols apprirent les premiers des Mexicains l'usage de ce breuvage fait avec la noix de cacao réduite en pâte , & mêlé de divers ingrédients ; il leur parut , ainsi qu'aux autres nations de l'Europe , si agréable au goût , si nourrissant & si sain , qu'il a formé un objet de commerce très-important. Le cacaotier croît sans culture dans plusieurs parties de la Zone torride ; mais les noix de la meilleure qualité , après celles de Guatemala dans la mer du Sud , croissent dans les riches plaines des Carraques , l'une des Provinces du Royaume de Terre-ferme. Cette supériorité reconnue du cacao de Caraque , & la communication de cette Province avec la mer Atlantique , qui en facilite le transport en Europe , y ont perfectionné & étendu la culture de ce fruit plus qu'en aucun autre

endroit de l'Amérique. Mais la Hollande, par le voisinage de ses établissemens dans les petites isles de Curaçao & de Buénos-Ayre à la côte de Carraque, s'étoit emparée de la plus grande partie du commerce de cacao. Le trafic de cette marchandise avec la Métropole étoit presque entièrement tombé, & telle étoit la négligence des Espagnols, ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étoient obligés d'acheter des étrangers à un prix exorbitant cette production de leurs propres colonies. Pour remédier à un abus honteux tout à la fois, & ruineux pour ses sujets, Philippe V, accorda en 1728, à un corps de marchands, le droit exclusif de faire le commerce de Carraque & de Cumana, à condition d'équiper à leurs fraix un nombre suffisant de vaisseaux pour purger la côte d'Interlopes. Cette société, connue également sous le nom de compagnie de Guipuscoa, de la Province d'Espagne où elle est établie, ou sous celui des Carraques, du district de l'Amérique qui lui étoit cédé par son privilege, a conduit son

Etablis-  
sement de  
la compa-  
gnie des  
Carra-  
ques.

commerce avec tant de vigueur & de succès , que l'Espagne a recouvré une branche importante de commerce dont elle s'étoit laissée dépouiller , & qu'elle est aujourd'hui pourvue abondamment & à un prix modéré d'un objet considérable de consommation. Cet établissement a procuré de grands avantages à la métropole & la colonie des Carraques ; en effet , quoiqu'au premier aspect elle paroisse établir un monopole plus propre à retarder qu'à accélérer les efforts & les progrès de l'industrie , elle est soumise à plusieurs réglemens salutaires , sagement prévus , & propres à la contenir dans ses opérations , & à prévenir les mauvais effets qu'elle pourroit avoir. Les planteurs des Carraques ne dépendent pas entièrement de la compagnie , ni pour l'importation des marchandises d'Europe , ni pour la vente de leurs propres productions. Les habitants des Canaries ont le privilege d'y envoyer tous les ans un vaisseau de registre d'une charge considérable ; & Vera-cruz dans la nouvelle-Espagne , peut faire librement le com-

merce de tous les ports compris dans la charte de la compagnie. En conséquence, la concurrence y est telle, que, soit pour ce que les colonies vendent, soit pour ce qu'elles achètent, tout paroît être porté à son taux naturel. La compagnie ne peut ni augmenter l'un, ni diminuer l'autre à son gré; aussi depuis qu'elle est établie, les progrès de la culture, de la population & des capitaux de la Province de Carraque ont été très-considérables (1).

---

(1) Il y a plusieurs faits curieux concernant l'institution, les progrès & l'influence de cette compagnie, qui sont peu connus des Lecteurs Anglois. Quoique la Province de Venezuela ou Carraque occupe une étendue de quatre cents milles le long de la côte, & qu'elle soit une des plus fertiles de l'Amérique, elle fut si négligée par les Espagnols, que, pendant les vingt années qui précéderent l'établissement de la compagnie, il ne partit que cinq vaisseaux d'Espagne pour cette Province; & depuis 1706 jusqu'à 1722, c'est-à-dire pendant seize ans, il n'arriva pas un seul vaisseau de Carraque en Espagne. *Noticias de Real compaña de Carracas*, p. 28. Pendant tout ce temps, l'Espagne a été obligée d'acheter de l'étranger la grande quantité de cacao qu'elle consommoit. Avant l'établissement de la compagnie, Carraque n'envoyoit en Espagne ni tabac ni cuirs :

Les idées  
sur le  
commer-  
ce s'ag-  
grandif-  
sent en  
Espagne.

Mais comme il est rare qu'une nation renonce à un système consacré

---

*id. p. 117.* Mais depuis que la compagnie a commencé ses opérations en 1731, l'importation du cacao en Espagne a considérablement augmenté. Pendant les trente années qui ont suivi 1701, le nombre des faneques de cacao (de cent dix liv. chacune) qu'on a importées de Caraque, montoient à six cents quarante-trois mille deux cents quinze, tandis qu'il en est entré, pendant les dix-huit années qui ont suivi 1731, huit cents soixante-neuf mille deux cents quarante-sept faneques; & si nous supposons qu'on continue d'en importer dans la même proportion pendant les douze années qui restent pour faire les trente, le nombre ira à un million quatre cents quarante-huit mille sept cents quarante-six faneques; ce qui fait une augmentation de huit cents cinq mille cinq cents trente-une faneques: *id. p. 148.* Pendant les huit années subséquentes à 1756, la compagnie a importé en Espagne quatre-vingt-huit mille quatre cents quatre-vingt-deux arobes (chacun de vint-cinq livres) de tabac, & cent soixante-dix-sept mille trois cents cinquante-quatre cuirs: *id. 161.* Il paroît que depuis la publication des *Noticias de compaña* en 1765, son commerce a fait des progrès. Pendant les cinq années qui ont suivi 1769, elle a importé cent soixante dix-neuf mille cent cinquante-six faneques de cacao en Espagne, trente-six mille deux cents huit arobes de tabac, soixante-quinze mille quatre cents quatre-vingt-seize cuirs & deux cents vingt-un mille quatre cents trente-deux pesos en espèces. *Campomanes, II, p. 162.* Ce dernier article est

par le temps, ou que le commerce quitte la route qu'une longue habitude lui a rendu familière, Philippe V, dans ses nouveaux réglemens sur le commerce d'Amérique, respecta l'ancienne maxime de l'Espagne, qui borne à un seul port toutes les importations du nouveau monde, & qui oblige les vaisseaux de registre qui viennent du Pérou, & ceux de la compagnie de Guipuscoa à leur retour de Carraque, à décharger à Cadix. Depuis son regne, des vues plus étendues se sont répandues en Espagne. L'esprit philosophique, que ce

---

une preuve de l'accroissement des richesses de la colonie. Elle reçoit de l'argent du Mexique en retour du cacao qu'elle fournit à cette Province, & cet argent est envoyé en Espagne, ou employé à acheter des marchandises d'Europe. Outre cela, on a la preuve la plus évidente que cette Province donne le double du cacao qu'elle produisoit en 1731. La quantité des bestiaux y est plus que triplée, & le nombre des habitants a considérablement augmenté. Les revenus de l'Evêque, qui ne consistent qu'en dixmes, sont augmentés de huit jusqu'à vingt mille pèsos. *Noticias*, p. 69. L'augmentation de la quantité de cacao importé en Espagne en a fait baisser le prix de quatre-vingts à quarante pèsos la fanèque : *id.* p. 61.

siècle a la gloire d'avoir vu passer des spéculations frivoles & abstraites à des recherches plus importantes pour l'homme , a porté son influence au-delà des Pyrénées. Des Auteurs ingénieux , en examinant la politique ou le commerce des nations , ont rendu sensibles les erreurs & les vices du système de l'Espagne dans ces deux parties du gouvernement ; ils ont relevé les fautes des Espagnols avec force , & les ont montrées aux autres nations comme des exemples effrayants des erreurs de la politique. Honteux de ces reproches, ou convaincus par les raisons, instruits même par des Ecrivains éclairés de leur propre nation , les Espagnols paroissent enfin avoir reconnu l'influence destructive de ces maximes étroites qui , enchaînant le commerce dans toutes ses opérations , ont si long-temps retardé ses progrès. C'est au Monarque régnant que l'Espagne est redevable du premier règlement conforme à ces idées nouvelles.

Etablis-  
ment des  
paque-  
bots régu-  
liers, Tant que l'Espagne demeura ri-  
goureusement attachée à ses ancien-  
nes maximes pour son commerce



avec l'Amérique, elle craignoit si fort d'ouvrir une route à quelque commerce illicite dans ses colonies, qu'elle s'interdit à elle-même presque toute communication avec elles, excepté celle de ses flottes annuelles. Il n'y avoit aucun moyen de correspondance pour les affaires publiques ou particulières entre la Métropole & ses établissemens en Amérique. Faute de ce secours nécessaire, les opérations de l'Etat, ainsi que les négociations des particuliers étoient languissantes ou mal dirigées, & l'Espagne recevoit souvent des étrangers les premières nouvelles des événemens les plus intéressants survenus dans ses propres colonies. Néanmoins quelque sensible que fût ce défaut dans sa politique, quelque facile qu'en fût le remède, les Monarques Espagnols négligeoient de l'appliquer par une suite de leur soin jaloux à conserver un commerce exclusif. Enfin, Charles III surmonta ces considérations qui avoient retenu ses prédécesseurs, & établi en 1764 des paquebots pour être expédiés tous les premiers jours de chaque

mois de la Corogne à la Havane ou à Porto-Rico. Les lettres passent de-là sur des bâtimens légers à la Veracruz & à Porto-Belo, & ensuite elles circulent par la poste dans les Royaumes de Terre-ferme, de Grenade, du Pérou & de la nouvelle-Espagne. D'autres paquebots font voile aussi régulièrement une fois tous les deux mois à Rio de la Plata, pour la commodité des Provinces qui sont à l'Est des Andes. C'est ainsi qu'on est parvenu à établir une correspondance sûre & prompte à travers toutes les vastes possessions de l'Espagne, correspondance également avantageuse à l'intérêt de la politique & au commerce du Royaume (1). A ce nouvel arrangement s'est joint d'abord un nouveau moyen d'étendre le commerce. Chacun des paquebots, qui sont des bâtimens d'une charge assez considérable, peut faire une demi cargaison des marchandises du crû de l'Espagne les plus désirées dans les ports pour lesquels il est destiné, &

---

(1) Ponz *Viag. de España*, VI, Prol. p. 15, pop. p. 31.

en retour il lui est permis d'apporter à la Corogne une égale quantité des productions de l'Amérique (1). On peut regarder ces établissemens comme le premier adoucissement à ces loix rigides qui bornoient à un seul port le commerce du nouveau monde, & le premier pas vers l'admission du reste du Royaume à ce commerce.

Il fut bientôt suivi d'un autre plus décisif. Charles III ouvrit en 1765 à tous ses sujets en Espagne le commerce des isles du Vent, Cuba, Hispaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Il leur permit de faire voile de certains ports pour les lieux spécifiés dans l'édit, dans telle saison & avec telle cargaison qu'ils jugeroient à propos, sans autre formalité qu'un simple acquit de la douane du lieu d'où ils partiroient. Il les déchargea de cette foule de droits onéreux établis sur les marchandises exportées en Amérique, en y substituant un droit modéré de six pour

Liberté  
du com-  
merce  
accordée  
à différen-  
tes Pro-  
vinces.

---

(1). *Append. II, à la Educ.*

cent à la sortie d'Espagne ; il leur laissa le choix du port où ils croiroient à leur retour trouver la vente la plus avantageuse , pour y décharger leur cargaison en payant les droits ordinaires. Ce privilege qui renversa enfin toutes les barrières dont la politique jalouse de l'Espagne s'étoit efforcée pendant deux siècles & demi d'environner son commerce avec le nouveau monde , fut bientôt après étendu à la Louisiane & aux Provinces de Yucatan & de Campêche (1).

Ses heureux effets.

La sagesse de cette innovation , qu'on peut regarder comme le plus noble effort de la législation Espagnole , s'est manifestée par ses effets. Avant l'édit en faveur de la liberté du commerce , l'Espagne tiroit à peine quelque bénéfice de ses colonies négligées , Hispaniola , Porto-Rico , la Marguerite & la Trinité. Son commerce avec Cuba étoit peu de chose , & celui de Yucatan & de Campêche étoit presque entièrement envahi par

---

(1) *Append. II , à la Educ , pop. 37-54-91.*

par les Interlopes. Mais dès que la liberté générale fut accordée, le commerce de ces Provinces se ranima & s'accrut avec une rapidité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire des nations. En moins de dix ans, le commerce de Cuba s'est plus que triplé. Dans les établissemens même où il falloit les plus grands efforts pour réveiller l'industrie languissante, le commerce a doublé. On compte que le nombre des vaisseaux employés dans le commerce libre est déjà si considérable, que leur charge excède celle des galions & de la flotte dans l'époque la plus heureuse de leur commerce. Les avantages de cette disposition ne sont pas concentrés entre les mains de quelques marchands établis dans un port privilégié : ils se répandent dans toutes les Provinces du Royaume, & ce nouveau débouché pour les productions encouragera inévitablement l'industrie des cultivateurs & des artisans. Le Royaume ne gagne pas seulement sur ses exportations ; il profite également sur ce qu'il reçoit en retour, & il acquiert l'espoir de pour-

voir bientôt par lui-même aux besoins d'une vaste consommation, pour laquelle il dépendoit auparavant des étrangers. La consommation du sucre est peut-être aussi considérable en Espagne, eu égard au nombre de ses habitants, qu'en aucun Royaume de l'Europe. Cependant quoique maîtresse des contrées du nouveau monde dont le climat & le sol conviennent le mieux à la culture de cette plante; quoique celle des cannes à sucre eût été autrefois considérable dans le Royaume de Grenade; telle a été la suite funeste de ses institutions en Amérique, & le poids des taxes mises en Europe sur cette denrée, que l'Espagne a presque entièrement perdu cette branche d'industrie qui a enrichi les autres nations. Les Espagnols étoient obligés d'acheter des étrangers cette marchandise, devenue un objet de première nécessité en Europe, & ils avoient le désagrément de se voir tous les ans dépouillés de sommes immenses pour ce seul article (1).

---

(1) Ustaritz, c. 94.

Mais si l'esprit national, ranimé par la liberté du commerce, persévère dans ses efforts avec la même vigueur, la culture du sucre à Cuba & à Porto-Rico peut augmenter au point d'être en peu d'années proportionnée aux besoins du Royaume.

L'Espagne, instruite par l'expérience de tout ce qu'elle gaignoit en se relâchant de la rigueur des anciennes loix relatives au commerce de la Métropole avec ses colonies, crut devoir ouvrir entr'elles une communication libre. Par une suite des maximes jalouses de l'ancien système, toute correspondance entre les différentes Provinces situées dans les mers du Sud étoit défendue sous les peines les plus sévères. Quoique chacune d'elles eût des productions particulières dont l'échange réciproque eût ajouté à leurs jouissances mutuelles, & peut-être facilité les progrès de leur industrie, le Conseil des Indes desiroit si fort qu'elles ne pourvussent à leurs besoins que par le moyen des flottes annuelles de l'Europe, que pour être en sûreté sur ce point, il interdit par des loix cruel-

Liberté  
du com-  
merce  
entre les  
colonies.

les & tyranniques aux Espagnols du Pérou, de la nouvelle-Espagne, de Guatemala & du nouveau Royaume de Grenade, une correspondance entr'eux qui tendoit manifestement à leur prospérité mutuelle. De toute cette foule de prohibitions imaginées en Espagne pour assurer le commerce exclusif de ses établissemens d'Amérique, il n'y en a peut-être aucune de plus injuste, aucune qui paroisse avoir été plus vivement sentie, ou qui ait produit des effets plus funestes. Cette tyrannie a cessé enfin. Charles III a publié en 1774 un édit, par lequel il accorde aux quatre grandes Provinces dont je viens de parler la liberté de commercer entre elles (1). On ne peut encore apprécier par l'expérience quels seront les ef-

---

(1) *Real cedula. Ms. entre les mains de l'Auteur. Ponz-Viaz., de España, Vi prologo, p. 2.*

Cet essai qu'a fait l'Espagne d'ouvrir un commerce libre avec quelques-unes de ses colonies, a produit des effets si remarquables, que cet objet mérite quelques éclaircissements. Les villes auxquelles on a accordé cette liberté sont pour la Province d'Andalousie, Cadix & Séville; pour celle de Valence & de Murcie, Alicante & Carthagene; Barcelone pour la Catalogne & l'Arragon; Santander pour la



fets de cette communication ouverte entre des contrées, destinées par leur situation à un commerce réciproque; mais ces effets ne peuvent manquer d'être très-salutaires. Les motifs de cette concession ne sont pas moins louables que le principe sur lequel elle est fondée est juste. Ils font connoître les progrès qu'a faits en Espagne l'esprit public, bien supérieur aujourd'hui à ces préjugés & à ces

---

Castille; la Corogne pour la Galice, & Gyon pour l'Asturie. *Append. II, a la educ. popul. p. 41.* Ce sont-là les ports du principal commerce de leurs districts respectifs, ou ceux qui sont situés le plus commodément pour l'exportation de leurs productions respectives. Les faits suivants nous donneront une idée des progrès du commerce dans les établissemens qui ont joui de ces nouveaux réglemens. Avant la liberté du commerce, les droits qu'on percevoit à la douane de la Havane alloient à cent quatre mille deux cents huit pesos par an. Pendant les cinq années qui ont précédé 1774, ils montoient, année commune, à trois cents huit mille pesos. A Yucatan, les droits ont augmenté de huit mille pesos à quinze mille; à Hispaniola, de deux mille cinq cents à cinq mille six cents; à Porto-Rico, de mille deux cents à sept mille. En 1774, on évaluoit le total des marchandises importées de Cuba en Espagne à un million cinq cents mille pesos. *Educ. popul. I, p. 450, &c.*

misérables maximes sur lesquelles furent d'abord fondés son système de commerce & l'administration de ses colonies.

Nouveaux réglemens relatifs à l'administration des colonies.

En même-temps que l'Espagne s'est appliquée à introduire dans le système de son commerce en Amérique, des réglemens dirigés par des vues de politique plus grandes & plus justes, elle n'a pas négligé l'administration intérieure de ses colonies. Il n'y avoit que trop d'objets à réformer ou à perfectionner, & Dom Joseph Galvez, actuellement chargé en Espagne du département des affaires de l'Inde, a eu toutes les facilités, non-seulement d'observer les vices & les abus de l'administration politique des colonies, mais encore d'en découvrir les sources. Après avoir été employé sept ans dans le nouveau monde, chargé d'une commission extraordinaire, & avec les pouvoirs les plus étendus comme inspecteur de la nouvelle-Espagne; après avoir parcouru en personne les Provinces éloignées de Cinaloa, de Sonora & de Californie; après y avoir fait plusieurs changemens importants dans le gouver-

nement & dans la finance, il com-  
 mença son ministère par une réforme  
 générale des tribunaux de justice en  
 Amérique. Par une suite des progrès  
 de la population & de la richesse des  
 colonies, les Cours d'audience étoient  
 tellement surchargées d'affaires, que  
 le nombre des juges dont elles étoient  
 originairement composées lui parut  
 très-disproportionné à l'étendue des  
 fonctions & des devoirs de leurs  
 charges, & leurs salaires fort infé-  
 rieurs à la dignité de leur état. Pour  
 remédier à ces deux inconvénients,  
 il a obtenu un édit du Roi portant  
 établissement d'un plus grand nom-  
 bre de juges dans chaque Cour d'au-  
 dience, avec des pouvoirs plus am-  
 ples, & des appointements plus con-  
 sidérables (1).

Réforme  
 des Cours  
 de justice.

L'Espagne doit encore à cet habile  
 Ministre une nouvelle distribution des  
 gouvernements dans ses Provinces  
 d'Amérique. Malgré l'établissement  
 d'une troisième Vice-Royauté dans  
 le nouveau Royaume de Grenade, l'é-  
 tendue des domaines d'Espagne dans

Nouvelle  
 distribu-  
 tion des  
 gouver-  
 nements.

---

(1) Gazette de Madrid, 19 Mars 1776.

le nouveau monde est si prodigieuse , que plusieurs des Provinces sujettes à la juridiction de chacun des Vice-Rois étoit à une si énorme distance de leur résidence , que ni leurs soins , ni leur autorité ne pouvoient y atteindre. Quelques-unes des Provinces soumises au Vice-Roi de la nouvelle-Espagne sont à plus de deux mille milles de Mexico. Il y a des contrées dans le ressort du Vice-Roi du Pérou encore plus éloignées de Lima. A peine peut-on dire que les peuples de ces districts éloignés tirent quelque avantage du gouvernement civil. Souvent opprimés par des Ministres subalternes , ils aiment mieux souffrir en silence que de s'exposer aux embarras & aux fraix énormes d'un voyage à des capitales éloignées , d'où ils peuvent attendre seulement quelque justice. Pour apporter seulement quelque remède à ce

Nouvelle  
Vice-  
Royauté  
à Rio de  
la Plata.

mal , on a érigé une quatrième Vice-Royauté à Rio de la Plata , dont la juridiction s'étend sur les Provinces de Rio de la Plata , Buénos-Ayres , Paraguay , Tucuman , Potosi , Santa-Cruz de la Sierra , Charcas , & sur

les deux villes de Mendoza & Saint-Juan. Il résulte deux avantages de cette sage disposition. On remédie aux maux causés par la situation éloignée de ces Provinces, depuis longtemps sentis, depuis long-temps l'objet de plaintes inutiles. Les contrées les plus éloignées de Lima sont distraites de la Vice-Royauté du Pérou, & réunies sous un Gouverneur, dont la résidence établie à Buenos-Ayres, sera plus accessible. Le commerce de contrebande avec les Portugais, devenu assez considérable pour intercepter entièrement l'exportation des marchandises d'Espagne dans ses colonies méridionales, pourra être plus efficacement & plus facilement réprimé; lorsque le suprême Magistrat, placé à portée des lieux où il se fait, en verra de ses propres yeux les progrès & les effets. Dom Pedro Cevallos, qui a été élevé à cette nouvelle dignité, avec des appointements égaux à ceux des autres Vice-Rois, connoît parfaitement bien l'état & les intérêts des contrées qui lui sont confiées, & où il a servi long-temps & avec distinction.

Au moyen de ce démembrement ; & de celui qui a eu lieu lors de l'érection de la Vice-Royauté du nouveau Royaume de Grenade , les deux tiers à-peu-près du territoire originellement soumis aux Vice-Rois du Pérou , sont distraits de leur juridiction.

Nouveau  
gouvernement  
dans les  
Provinces de  
Sonora ,  
&c.

On a aussi circonscrit , avec non moins de sagesse & de discernement , les bornes de la Vice-Royauté de la nouvelle-Espagne. On a formé un gouvernement séparé de quatre de ses Provinces les plus éloignées , Sonora , Cinaloa , la Californie & la nouvelle-Navarre. Le chevalier de Croix , à qui le gouvernement en est confié , n'a ni le titre , ni les appointements de Vice-Roi ; mais sa juridiction & son autorité sont l'une & l'autre indépendantes de la Vice-Royauté de la nouvelle-Espagne. L'établissement de ce dernier gouvernement semble avoir eu pour cause , non-seulement l'éloignement de ces Provinces d'avec Mexico , mais encore les dernières découvertes qui y ont été faites & dont j'ai déjà parlé (1).

---

(1) Liv. 7, p. 119, &c.

Des contrées qui renfermoient autant de richesses, & qui deviendront probablement d'une grande importance, exigeoient l'inspection immédiate d'un Gouverneur à qui elles fussent spécialement confiées. Comme par toutes les considérations de devoir, d'intérêt & d'amour-propre, ces nouveaux Gouverneurs doivent encourager tout ce qui tendra à faire régner l'opulence & le bonheur dans les Provinces dont ils sont chargés, les heureux effets de cette nouvelle combinaison doivent être très-sensibles. Plusieurs districts de l'Amérique, ci-devant foibles & languissants, comme le sont ordinairement les Provinces placées aux extrémités d'un Empire trop vaste, reprendront de la vigueur & de l'activité dès qu'elles seront à la portée du pouvoir, & en état de se ressentir de son influence encourageante.

Tels ont été les progrès des ré- Tentati-  
glements de la maison de Bourbon, ves pour  
depuis qu'elle est parvenue au trône réformer  
d'Espagne. C'est ainsi que ses vues se l'adminis-  
font progressivement étendues rela- tration in-  
tivement au commerce & au gou- térieure.

vernement des colonies Américaines. Son attention ne s'est pas bornée aux parties les plus éloignées de son Empire ; elle n'a pas négligé ce qui étoit encore plus important , la réforme des erreurs & des vices de l'administration intérieure en Europe. Instruite des causes auxquelles on devoit attribuer la décadence de l'ancienne prospérité de l'Espagne , elle s'est particulièrement appliquée à ranimer l'esprit d'industrie parmi ses sujets , à mettre les manufactures en état , soit par leur étendue , soit par leur perfection , de subvenir de leur propre fonds aux besoins de l'Amérique , afin d'exclure les étrangers d'un commerce dont ils se rendoient maîtres au préjudice du Royaume. Elle s'est efforcée de parvenir à ce but par différens édits publiés depuis la paix d'Utrecht. Elle a accordé des primes pour l'encouragement de quelques branches d'industrie ; elle a diminué les droits sur d'autres ; elle a prohibé ou chargé d'impôts les articles des manufactures étrangères qui pouvoient entrer en concurrence avec celles de ses sujets ; elle a institué



des sociétés pour la perfection du commerce & de l'agriculture ; elle a répandu des colonies de cultivateurs sur quelques parties de l'Espagne en friche , & divisé entre eux de vastes portions de terre ; en un mot , elle a eu recours à tous les moyens que peuvent suggérer d'un côté la prudence & la sagesse , & de l'autre la jalousie , pour ranimer l'industrie dans ses Etats , & mettre obstacle à celle des autres nations. Il n'est pas de mon ressort d'entrer dans les détails de ce nouveau plan , ni d'en discuter les avantages & les inconvénients. C'est l'effort le plus difficile de la législation , c'est l'entreprise la plus douteuse de la politique que de tenter de ranimer l'esprit d'industrie lorsqu'il est déchu , ou de l'introduire lorsqu'il n'existe pas. Les nations déjà en possession d'un commerce étendu entrent en concurrence avec tant d'avantage , soit par les grands capitaux de leurs négociants , soit par l'adresse de leurs manufacturiers , soit enfin par l'habileté que leur donne l'habitude des affaires , que l'état qui tend à la rivalité ou à la supériorité , doit s'at-

tendre à beaucoup de difficultés, & se résoudre à des progrès très-lents. Si l'on compare les productions de l'industrie Espagnole actuelle à celles qu'on a vues sous les derniers Rois de la maison d'Autriche, les progrès de l'Espagne paroîtront considérable, & suffiront pour allarmer la jalousie, & exciter les efforts des nations aujourd'hui en possession du commerce lucratif que les Espagnols cherchent à leur enlever. Une circonstance surtout doit contribuer à fixer l'attention des autres Puissances de l'Europe sur ces opérations de l'Espagne : c'est qu'elles ne sont pas seulement le fruit de la sagesse de la Cour & de ses Ministres; l'esprit national semble féconder la prévoyance du Monarque, & en augmenter les effets. Les idées de la nation se sont agrandies, non-seulement sur le commerce, mais encore sur l'administration intérieure. Tous les Auteurs récents reconnoissent dans ces deux branches du gouvernement les vices que leurs ancêtres n'ont pas avoués par orgueil, ou n'ont pas apperçu par ignorance (1).

---

(1) On en trouve une preuve remarquable

Mais après tout ce que les Espagnols ont fait, il leur reste encore beaucoup à faire. Avant que l'industrie & les manufactures recouvrent une certaine activité, il faut abolir beaucoup de mauvaises institutions; beaucoup

---

dans les deux Traités de Dom Pedro Rodrigue Campomanes, Fiscal du Conseil Royal & Suprême, (charge à-peu-près égale en dignité & en pouvoir, à celle de Procureur-général en Angleterre) & Directeur de l'Académie royale d'Histoire: l'un intitulé *Discurso sobre el fomento de la industria popular*; l'autre *Discurso sobre la educ. popular de los artíficos y su fomento*; le premier publié en 1774, & le second en 1775. Presque tous les points de quelque importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce tant domestique qu'étranger, sont discutés dans ces ouvrages: il y a peu d'Auteurs, même parmi les nations les plus versées dans le commerce, qui aient poussé si loin leurs recherches, avec une connoissance aussi approfondie de ces différents objets, & avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux & populaires, ou qui aient uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zèle ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces deux ouvrages sont fort estimés des Espagnols; ce qui est une preuve évidente du progrès de leurs lumières, puisqu'ils sont en état de goûter un Auteur qui pense avec tant d'élévation & de liberté.

d'abus que le temps & l'habitude ont profondément enracinés , & pour ainsi dire incorporés avec le système d'administration & de finance de l'Espagne.

Commer-  
ce de con-  
trebande.

Les réglemens du commerce de l'Espagne avec ses colonies sont trop rigoureux encore & trop systématiques pour avoir une parfaite exécution. La législation , en chargeant le commerce d'impôts trop onéreux, ou en le gênant par des restrictions trop sévères , manque son but ; & dans la réalité , elle ne fait que multiplier les appâts offerts à la contravention & donner au commerce frauduleux l'encouragement d'un gain plus considérable. Les Espagnols , soit en Europe , soit en Amérique , bornés par la jalousie à leur commerce mutuel , ou opprimés par les exactions du gouvernement , sont continuellement occupés à trouver les moyens d'éluder les édits ; la sagacité & l'activité de l'intérêt leur en inspirent sans cesse de nouveaux & d'efficaces , que la prudence du gouvernement ne peut prévoir. Cet esprit d'opposition aux loix pénètre dans toutes les branches

du commerce de l'Espagne avec l'Amérique , & dans toutes les parties de l'administration. Les Officiers même destinés à réprimer la contrebande , sont les premiers à la favoriser ; & les institutions consacrées à la dénoncer & à la punir , sont les canaux par où elle passe. On suppose que les divers artifices employés pour frauder le Roi , le privent de plus de la moitié du revenu qu'il devoit tirer de l'Amérique (1) ; & tant qu'il y aura un si grand nombre de personnes intéressées à tenir ces artifices secrets , la connoissance n'en parviendra jamais jusqu'au trône. » Combien d'ordonnances ; dit Corita , combien d'instructions , combien de lettres notre Souverain n'envoye-t-il pas pour corriger les abus , & combien on en fait peu de cas ! combien on en tire peu de fruit ! Cette vieille maxime me paroît juste : là où il y a beaucoup de médecins & de remèdes , il n'y a pas de santé ; là où il y a beaucoup

---

(1) Solórz , *de ind. jure II* , Lib. 5.

» de loix & de juges, il n'y a pas  
 » de justice. Nous avons des Vice-  
 » Rois, des Présidents, des Gouver-  
 » neurs, des Oydors, des Corrégi-  
 » dors, des Alcades & des milliers  
 » d'Alguasils de tous côtés, & mal-  
 » gré cela les abus se multiplient (1)".  
 Le temps a augmenté les maux que  
 cet Ecrivain déplorait déjà sous le  
 regne de Philippe II. Un esprit de  
 corruption a infecté toutes les colo-  
 nies de l'Espagne en Amérique. Des  
 hommes placés à une distance con-  
 sidérable du centre de l'administra-  
 tion, avides de richesses, & d'autant  
 plus impatients de les acquérir qu'el-  
 les font le moyen de les tirer promp-  
 tement de Provinces éloignées & mal-  
 saines où ils se regardent comme exi-  
 lés, attirés par des occasions sédui-  
 santes & irrésistibles, séduits enfin  
 par l'exemple de ceux qui les environ-  
 nent, se relâchent insensiblement des  
 sentimens de l'honneur & du devoir.  
 Comme particuliers, ils se livrent à la  
 plus grande dissolution; comme hom-

---

(1) Manusc. entre les mains de l'Auteur.

mes publics, ils oublient ce qu'ils doivent à leur Souverain & à leur patrie.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en Amérique, il me reste à parler d'une de ses branches qui, quoique détachée, est de quelque importance. Philippe II, dès le commencement de son regne, forma le projet d'établir une colonie dans les îles Philippines, qu'on avoit négligées depuis leur découverte (1); & il y envoya un armement de la nouvelle-Espagne (2). On choisit Manille, dans l'île de Luçon, pour la capitale de cet établissement. Il s'établit de-là une correspondance de commerce assez active avec les Chinois, & ce peuple industrieux, attiré par l'espoir du gain vint en foule peupler les Philippines sous la protection de l'Espagne. Ils apportèrent dans la colonie une si grande quantité de toutes les espèces de productions du sol & des manufactures de l'orient, qu'elle fut en état d'ouvrir un commerce avec l'Amérique, par une naviga-

Commer-  
ce entre la  
nouvelle-  
Espagne  
& les Phi-  
lippines.

---

(1) Liv. 5, p. 251, &c.

(2) Torquem. 1, Lib. V, c. 14.

tion de côte à côte, la plus étendue qui se fasse sur le globe. Dans l'enfance de ce commerce, il se faisoit par Callao sur la côte du Pérou ; mais l'expérience ayant fait appercevoir plusieurs inconvénients à suivre cette route, l'entrepôt de ce commerce entre l'orient & l'occident fut transporté de Callao à Acapulco, sur la côte de la nouvelle-Espagne.

Après avoir subi plusieurs changements, il a reçu enfin une forme régulière. Tous les ans il part d'Acapulco un ou deux vaisseaux qui peuvent porter jusqu'à cinq cents mille pesos d'argent (1), mais qui ont rarement à bord d'autres objets de quelque valeur. Ils rapportent en échange des épices, des drogues, des porcelaines de la Chine & du Japon, des toiles de coton & d'autres toiles des Indes, des mouffelines, des soieries, & tous les divers objets précieux que l'orient produit, & qu'il doit à l'excellence de son climat, ou à l'industrie de ses habitants. Depuis long-

---

(1) *Recop. Lib. LX*, c. 45. 6.



temps, les négociants du Pérou avoient part à ce commerce, & pouvoient envoyer tous les ans un vaisseau à Acapulco, pour y attendre l'arrivée de ceux de Manille, & prendre une portion des marchandises qu'ils emportoient. A la fin, les Péruviens ont été exclus par les édits les plus rigoureux, & toutes les marchandises de l'orient sont réservées pour la consommation de la nouvelle-Espagne.

Ce privilege procure aux habitants de cette contrée des avantages inconnus aux autres colonies Espagnoles. Les manufactures de l'orient sont non-seulement mieux appropriées à un climat chaud, & plus éclatantes que celles de l'Europe; elles ont encore l'avantage d'être moins cheres; en même-temps les profits qu'on y fait sont assez considérables pour enrichir tous ceux qui les transportent de Manille, ou qui les vendent dans la nouvelle-Espagne. Comme l'intérêt de l'acheteur & du vendeur concourent en faveur de cette branche de commerce, il s'étend en dépit des réglemens imaginés par l'inquiete jalousie pour lui donner des bornes. Avec les mar-

chandises dont les loix autorisent l'importation, il passe une immense quantité de celles de l'Inde dans les marchés de la nouvelle-Espagne (1), & lorsque la flotte arrive à la Vera-Cruz, elle trouve souvent les besoins du peuple déjà satisfaits par des marchandises mieux assorties & à meilleur compte.

Dans les dispositions du commerce de l'Espagne, il n'y a rien de plus inexplicable que la tolérance de ce commerce entre la nouvelle-Espagne & les Philippines, rien qui répugne davantage à la maxime fondamentale de tenir les colonies dans une perpétuelle dépendance de la métropole, en prohibant toute espèce de moyen de commercer qui pourroit

---

(1) Le galion employé à ce commerce, au lieu de six cents tonneaux, auxquels il est limité par la loi, (*Recop. Lib. XLV, l. 15*) est ordinairement de douze cents à deux mille tonneaux de port. Le vaisseau d'Acapulco, pris par le Lord Anson, au lieu de cinq cents mille pesos que porte la loi, avoit à bord un million trois cents treize mille huit cents quarante-trois pesos, sans compter l'argent non monnoyé montant à quarante-trois mille six cents onze pesos de plus. *Anson's voyage*, p. 384.

leur inspirer l'idée de suppléer à leurs besoins par une autre voie. Cette permission paroîtra encore plus extraordinaire si l'on considère que l'Espagne n'a point elle-même de commerce direct avec les Philippines, & qu'ainsi elle accorde à une de ses colonies en Amérique un privilège qu'elle refuse à ses sujets en Europe. Il est probable que les colons qui peuplerent d'abord les Philippines, ayant été envoyés de la nouvelle-Espagne entreprirent ce commerce avec une contrée qu'ils regardoient en quelque sorte comme leur mere patrie, avant que la Cour de Madrid en connût les conséquences, ou fût l'empêcher par des réglemens. On a fait plusieurs remontrances contre ce commerce comme préjudiciable à l'Espagne, en ce qu'il porte dans un autre canal une grande partie des richesses qui devroient circuler dans le Royaume; en ce qu'il tend à nourrir dans les colonies un esprit d'indépendance, & à encourager des fraudes multipliées dont il est impossible de se garantir dans des opérations qui s'exécutent si loin de l'inspection du

gouvernement. Mais comme il faut toute la sagesse & toute la vigueur de la politique pour abolir une pratique appuyée de l'intérêt du plus grand nombre, autorisée & consacrée par le temps, le commerce entre Acapulco & Manille semble être toujours aussi actif qu'il l'ait jamais été, & peut être regardé comme la principale cause du luxe qui regne dans cette partie des domaines Espagnols.

Revenu  
public de  
l'Amérique.

Malgré cette corruption générale des colonies, malgré toutes les diminutions qu'apportent au revenu des Rois d'Espagne & le commerce interlope des étrangers, & les fraudes mêmes de leurs propres sujets, ils n'en tirent pas moins des sommes immenses de leurs domaines en Amérique. Elles sont le produit de différentes impositions qu'on peut diviser en trois classes principales. La première renferme ce qu'on paye au Roi, comme Souverain ou Seigneur Suzerain du nouveau monde. Tels sont les droits sur l'or & l'argent extraits des mines, & le tribut levé sur les Indiens; les Espagnols appellent le premier, *droit de seigneurie*, & le second,

second, *droit de vassalité*. La seconde comprend cette foule de droits sur le commerce, qui le suivent & l'oppriment dans tous les canaux par où il passe, depuis les plus grandes entreprises du négociant en gros, jusqu'au plus petit trafic du marchand en détail. La troisieme est composée de ce qui revient au Roi, comme chef de l'Eglise & administrateur des fonds ecclésiastiques dans le nouveau monde. En conséquence, il reçoit les prémices, les annates, & d'autres revenus attribués à l'Eglise, & levés par la Chambre apostolique en Europe; il jouit aussi du bénéfice de la vente de la bulle de la croisade. Cette bulle publiée tous les deux ans renferme une absolution pour les fautes passées, & entr'autres privileges, la permission de faire gras pendant le carême & aux jours maigres. Les Moines employés à la distribution de cette bulle, exaltent sa vertu avec toute la ferveur de l'éloquence animée par l'intérêt; le peuple ignorant & crédule y croit aveuglément, & tout habitant, Espagnol, Créole ou Métis, s'empresse d'ache-

ter, au prix fixé par le Gouvernement, une bulle qu'il croit essentielle à son salut (1).

(1) Le prix de la bulle varie suivant le rang des personnes. Celles du moindre ordre, tels que les domestiques ou les esclaves payent deux réaux de Plata, ou environ vingt sols de France; d'autres Espagnols payent huit réaux, & ceux qui occupent des charges publiques ou qui possèdent des encomiendas, sont taxés à seize réaux : *Solorz de jure ind. v. II, Lib. 3, l. 25*. Suivant Chilton, négociant Anglois, qui a résidé long-temps dans les établissemens Espagnols, la bulle de la Croisade se vendit plus cher en 1570, puisque le plus bas prix étoit alors de quatre réaux. *Hakluyt III, p. 461*. Ce prix paroît avoir varié en différens temps. Le droit levé pour la bulle par la dernière *prédication* se verra par la table suivante, qui donnera quelque idée du nombre proportionnel des différentes classes de citoyens dans la nouvelle Espagne & dans le Pérou.

On donna pour la nouvelle-Espagne :

Bulles à 10 pesos par tête . . . . .	4
à 2 pesos . . . . .	22601
à 1 peso . . . . .	164220
à 2 réaux . . . . .	2462500
	<hr/>
	2649325

Pour le Pérou,

à 16 pesos 4 réaux & demi. . . . .	3
à 3 pesos 3 réaux. . . . .	14202
à 1 peso 5 réaux & demi. . . . .	78822
à 4 réaux . . . . .	410325
à 3 réaux . . . . .	668601
	<hr/>

1171953

Il est presque impossible de déterminer avec précision à quelle somme montent toutes ces différentes branches de revenu. L'étendue des domaines Espagnols en Amérique, la jalousie du gouvernement qui les rend inaccessibles aux étrangers, le silence mystérieux que les Espagnols ont coutume d'observer sur tout ce qui regarde l'Etat intérieur de leurs colonies, tout cela concourt à jeter sur cette matière un voile qu'il n'est pas facile de lever. Mais on vient de publier un détail, qui paroît aussi exact qu'il est curieux, du revenu royal dans la nouvelle-Espagne; d'où l'on peut se former une idée de celui des autres Provinces : selon ce détail, la Couronne ne tire pas plus de vingt-deux millions cinq cents mille livres tournois de toutes les branches d'imposition dans la nouvelle-Espagne, dont il faut déduire la moitié pour les fraix de l'administration de la Province (1). Il est pro-

---

(1) Villa-Segnor, à qui nous devons la connoissance de ce fait, mérite la plus grande confiance sur ce point, parce qu'il étoit Receveur-général d'un des plus considérables

bable que le Pérou en rend autant ;  
& en supposant que les autres Pro-

départements des revenus du Roi, & qu'il étoit par conséquent à portée d'être bien informé. Jusqu'à présent on n'a donné en Anglois aucun détail aussi exact des revenus de l'Espagne dans aucune partie de l'Amérique, & les particularités en pourront paroître intéressantes & curieuses à quelques Lecteurs.

De la bulle de la Croisade, publiée tous les deux ans, il provient	pesos.
un revenu annuel de . . . . .	150000
Du droit sur l'argent. . . . .	700000
Du droit sur l'or. . . . .	60000
De la taxe sur les cartes. . . . .	70000
De la taxe sur le <i>pulque</i> , boisson dont les Indiens font usage. . .	161000
De la taxe sur le papier timbré. . .	41000
De la taxe sur la glace. . . . .	15522
De la taxe sur le cuir. . . . .	2500
De la taxe sur la poudre à canon. .	71550
De la taxe sur le sel. . . . .	32000
De la taxe sur le cuivre de Mechocan. . . . .	1000
De la taxe sur l'alun. . . . .	6500
De la taxe sur le <i>juego de los Gallos</i> . . . . .	21100
De la moitié des annates ecclésiastiques. . . . .	49000
Du neuvième du Roi sur les Evêchés, &c. . . . .	68800
Du tribut des Indiens. . . . .	650000
De l' <i>alcava</i> , ou du droit sur la vente des effets. . . . .	721875
De l' <i>almajorifazgo</i> , (douane). . . .	373333
De la monnaie. . . . .	357500

---

Total. . 3552680



vinces de l'Amérique , y compris les isles , fournissent un tiers de cette

---

Cette somme revient à environ 18,431,122 liv. tournois ; & si nous ajoutons ce qui provient de la vente de cinq mille quintaux de vis-argent importé en Espagne des mines d'Almaden , pour le compte du Roi , & ce qui revient de l'*Averia* & de quelques autres taxes , dont Villa-Segnor n'a pas parlé , on peut évaluer le tout à près de vingt-trois millions. *Teatr. Mex. vol. I, p. 38.* Suivant Villa-Segnor , le produit total des mines du Mexique monte , année commune , à huit millions de pesos en argent , & à cinq mille neuf cents douze marcs d'or : *id. p. 44.* On a parlé dans le cours de cette Histoire de plusieurs branches du revenu ; quelques-unes de celles dont on n'a pas eu occasion de faire mention , demandent un détail particulier. Le droit des *dixmes* dans le nouveau monde a été accordé à la Couronne d'Espagne par une bulle d'Alexandre VI. Charles-Quint en régla la répartition de la manière suivante. Un quart est accordé à l'Evêque du diocèse , un autre quart au Doyen & au Chapitre & aux autres Officiers de la Cathédrale. La moitié qui reste est divisée en neuf parties égales , dont deux , sous la dénomination de *Los dos Novenos reales* , sont payées à la Couronne & font une branche du revenu du Roi. Les sept autres parties sont destinées au maintien du Clergé de la paroisse , à la construction & à l'entretien des Eglises & autres usages pieux. *Recopil. Lib. I, tit. 16, ley 23, &c. Avendano, Thesaur. indic. vol. I, p. 148*

L'*alcavala* est un droit levé en forme d'acaise sur la vente des effets. En Espagne, il monte

valeur, nous ne nous écarterons pas trop de la vérité en concluant que

à dix pour cent, & en Amérique à quatre pour cent. Solorzano, *Polit. Indiana*, *Lib. VI*, c. 8. Avendano, *vol. I*, p. 186.

L'*almajorifazgo*, ou le droit qu'on paye en Amérique des marchandises importées & exportées, peut monter, année commune, à quinze pour cent. *Recopil. Lib. VIII*, *tit. XVI*, *Ley 1*. Avendano, *vol. I*, p. 188.

L'*averia*, ou la taxe payée pour le convoi des vaisseaux qui arrivent & qui partent de l'Amérique, fut imposée pour la première fois lorsque François Drake remplit le nouveau monde de terreur par son expédition dans la mer du Sud. Elle monte à deux pour cent sur la valeur des marchandises. Avendano, *vol. I*, p. 189. *Recopil. Lib. XI*, *tit. 9*, *Ley*, 34, 44.

Je n'ai pu me procurer un détail exact des différentes branches des revenus dans le Pérou, postérieur à 1614. Suivant un manuscrit curieux concernant l'état de cette vice-Royauté dans tous ses départements, présenté au Marquis de Montes Claros, par Franc. Lopez Caravantes, Receveur-général du tribunal de Lima, il paroît que le revenu public, autant que je puis estimer la valeur de l'argent dont Caravantes s'est servi pour arrêter ses comptes, montoit à . . . . . 2372768

Dépenses du gouvernement. . . . . 1242992

Revenu net, . . . . . 1129776

Le total en livres tournois. . . . . 13124317

Dépenses du gouvernement. . . . . 6875280

Revenu net, . . . . . 6249037

le revenu de l'Espagne, levé en Amérique, n'excede pas trente millions

Mais il paroît qu'on a omis plusieurs articles dans ce compte, tel que le droit sur le papier timbré, sur les cuirs, sur les annates, &c. de sorte qu'on peut regarder le revenu du Pérou comme égal à celui du Mexique.

En faisant le calcul des dépenses du Gouvernement de la nouvelle-Espagne, je puis prendre pour modele celui du Pérou, où la charge annuelle de l'administration excède la moitié du revenu : il n'y a pas lieu de croire qu'elle soit moins considérable dans la nouvelle-Espagne.

Je me suis procuré un état du revenu total que l'Espagne tire de l'Amérique & des isles Philippines, qui est de plus fraîche date qu'aucun des autres Etats, comme le Lecteur le verra par les deux derniers articles.

*Alcavalas* (Accise) & *aduanas*

(Droits de douane)	pesos fort.
&c. . . . .	2500000
Droit sur l'or & l'argent. . .	3000000
Bulle de la Croisade. . . .	1000000
Tribut des Indiens. . . . .	2000000
La vente du vif-argent. . . .	300000
Papier exporté pour compte du Roi & vendu dans les maga- sins royaux. . . . .	300000
Papier timbré, tabac & autres petits droits. . . . .	1000000
Droit de monnoyage à raison d'un réal d'argent pour cha- que marc. . . . .	300000
Du commerce d'Acapulco, &	

---

*Total.* . . . . 10400000

sept cents mille livres tournois. Ce compte est bien éloigné des sommes immenses auxquelles on a quelquefois porté ce revenu d'après des suppositions & des conjectures (1). Il y

---

<i>Transport.</i> . . . .	10400000
du cabotage de Province en Province. . . . .	500000
La traite des Negres. . . .	200000
Du commerce du <i>mathé</i> ou herbe du Paraguay, dont les Jésuites avoient autrefois le monopole. . . . .	500000
Des autres revenus appartenant autrefois à cette société. . .	400000
<b>Total.</b> . . . .	<u>12000000</u>
<b>Total en livres.</b> . . . .	
tournois. . . . .	60750000
Déduction faite de la moitié pour les dépenses de l'administration, il reste en revenu libre & net. . . . .	30375000

---

(1) Un Auteur qui a long-temps suivi les spéculations du commerce, a calculé que les seules mines de la nouvelle-Espagne rapportent tous les ans au Roi pour son quint environ quarante-cinq millions de livres tournois. *Harris, collect. of voy. vol. II, p. 164.* Suivant ce calcul, le produit total des mines doit être d'environ deux cents vingt-cinq millions tournois, somme si exorbitante, & si peu conforme aux différents détails qu'on a de

a néanmoins en ceci une chose remarquable, c'est que l'Espagne & le Portugal sont les seules Puissances en Europe, qui tirent de leurs colonies un revenu direct, de manière qu'elles supportent leur part des dépenses générales du Gouvernement. Tout l'avantage qui revient aux autres nations de leurs possessions en Amérique, c'est de jouir exclusivement du commerce qui s'y fait; au lieu qu'indépendamment de cela, l'Espagne a su faire contribuer ses colonies à l'accroissement du pouvoir de l'Etat, & au partage proportionnel des charges de la communauté, en retour de la protection qu'elle leur accorde.

---

l'importation annuelle de l'Amérique, que les rapports sur lesquels ce calcul est fondé sont évidemment erronés. Suivant Campomanes, on peut compter le produit total des mines de l'Amérique à trente millions de pesos, qui, à quatre schellings & demi, feroient 7425000 livres sterlings, dont le quint du Roi, s'il étoit exactement payé, feroit 1485000 livres sterlings. Mais il faut déduire de cette somme les dépenses de l'administration qui sont très-considérables, comme il le paroît par la note précédente, *Educ. popular. vol. II, p. 131 noté.*

Ce que je viens de présenter comme formant le revenu de l'Espagne en Amérique , n'est que le produit des impositions , & cela est bien loin de composer tout ce qui revient au Roi de ses domaines du nouveau monde. Les droits onéreux établis sur les marchandises exportées d'Espagne en Amérique (1), & ceux que payent celles qui sont renvoyées en échange en Europe ; la taxe sur les Negres esclaves dont l'Afrique fournit le nouveau monde , & plusieurs autres petites branches de finance , versent dans le trésor des sommes considérables , dont il n'est pas possible de déterminer la valeur.

---

(1) Suivant Ulloa, toutes les marchandises étrangères exportées d'Espagne en Amérique payent différentes especes de droit montant ensemble à plus de vingt-cinq pour cent. Comme la plus grande partie des marchandises dont l'Espagne fournit ses colonies viennent de l'étranger, ces droits sur un commerce si étendu doivent produire un revenu considérable. *Rétabliiss. des manufact. & du commerce d'Espagne*, p. 150. Il estime la valeur des marchandises exportées annuellement d'Espagne en Amérique, à huit, dix ou douze millions de piastras. *Id.* p. 97.

Mais si le revenu que l'Espagne tire de l'Amérique est considérable, les dépenses de l'administration de ses colonies y sont proportionnées. Dans tous les départements de police intérieure & de finance, l'Espagne a adopté un système plus compliqué, plus embarrassé de tribunaux & d'Officiers, qu'aucun Etat de l'Europe, dont le Souverain possède une puissance équivalente. Cet esprit de jalousie qu'elle porte dans l'administration de ses établissements en Amérique, & ses efforts pour prévenir la fraude dans des Provinces si éloignées de son inspection, l'ont engagée à multiplier les tribunaux & les agents de toute espece avec une attention encore plus scrupuleuse. Dans un pays où les dépenses de nécessité sont considérables, les salaires de ceux qui sont employés pour le service de l'Etat doivent être proportionnés, & charger le revenu d'un immense fardeau.

Le faste du Gouvernement doit encore augmenter le poids de ces charges. Les Vice-Rois du Mexique, du Pérou, & du nouveau Royaume de Grenade, représentant la personne du Sou-

verain parmi des peuples amoureux de l'ostentation, traînent après eux toute la pompe des Rois. Leur Cour est composée sur le modele de celle de Madrid ; ils ont des gardes à pied & à cheval , une maison dans les formes , un nombreux domestique , & toutes les marques du pouvoir , à un degré de splendeur capable de faire oublier qu'ils ne jouissent après tout que d'une autorité précaire. La Couronne fournit à toutes ces dépenses , nécessaires à l'ordre extérieur & constant du gouvernement ; les Vice - Rois ont d'ailleurs des appointements particuliers proportionnés à la dignité & à l'élévation de leur place. Le salaire fixé par la loi est , à la vérité , très-médiocre ; celui du Vice-Roi du Pérou n'est que de trente mille ducats , & celui de Vice-Roi du Mexique de vingt mille (1). Il a été porté en dernier lieu jusqu'à quarante mille ducats.

Mais ces salaires ne constituent qu'une petite partie de leur revenu. L'exercice d'une autorité absolue dans

---

(1) Recop. *Lib. III*, tit. 3, c. 72.



toutes les parties du gouvernement, & le pouvoir de disposer de plusieurs charges lucratives; leur procurent une foule d'occasions d'accumuler des richesses. A ces émoluments, qu'on peut regarder comme approuvés & légitimes, ils ajoutent souvent des sommes immenses par des exactions qu'il n'est ni facile de découvrir, ni possible de réprimer, dans des contrées si éloignées du siege du Gouvernement. Un Vice-Roi, en se réservant exclusivement quelques branches de commerce, en s'intéressant dans d'autres, en favorisant les fraudes des marchands, peut se faire un revenu annuel dont on n'a pas d'idée en Europe (1). J'ai appris qu'un Vice-Roi avoit tiré soi-

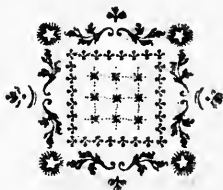
(1) Si l'on en croit Gage, le Marquis de Serralvo gagnoit tous les ans un million de ducats, par le monopole du sel, & par la part considérable qu'il prenoit dans le commerce de Manille & de l'Espagne. Il fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne, afin d'obtenir du Comte Olivarès & de ses créatures une prolongation dans son gouvernement : p. 61.

Il obtint sa demande, & continua d'occuper cette place depuis 1624 jusqu'en 1635; ce qui fait le double du temps ordinaire.

xante mille pefos du feul article des préfents ordinaires qu'on lui fait le jour de l'anniverfaire de fa naiffance, qui eft toujours obfervé comme une grande fête. Selon une expreffion Efpagnole , les revenus légitimes d'un Vice-Roi font connus; fes profits réels dépendent des occafions & de fa confcience. En conféquence, les Rois d'Efpagne, comme je l'ai déjà obfervé, ne donnent la commiffion de Vice-Roi que pour peu d'années; mais cela même rend fouvent ces Officiers plus avides, & ils n'en travaillent qu'avec plus d'ardeur & d'adrefle à profiter de tous les inflans d'une autorité qu'ils favent devoir bientôt finir; & quelque courte qu'en foit la durée, elle fuffit ordinairement à réparer une fortune délabrée, ou à en créer une nouvelle. Mais au milieu même d'une épreuve auffi forte pour la fragilité humaine, on a des exemples d'une vertu intaéte. Le Marquis de Croix quitta en 1772 la Vice-Royauté de la nouvelle-Efpagne, après l'avoir exercée avec une intégrité généralement reconnue, & rapporta dans fa patrie, au-lieu d'immen-

ses richesses , l'admiration & les applaudissemens d'un peuple reconnoissant , que son gouvernement avoit rendu heureux.

*Fin du huitieme Livre.*





## EXTRAIT SUCCINT

De la Lettre de Cortès à l'Empereur , dont il est parlé dans la Préface.

*Cette Lettre est datée du 6 Juillet 1519.  
Cortès dans sa seconde Lettre dit  
qu'elle fut expédiée le 16 Juillet.*

**L**E grand objet des Auteurs de cette Lettre étoit de justifier leur conduite en établissant une colonie indépendante de la juridiction de Velasquès. Dans cette vue, ils cherchent à diminuer le mérite que ce Gouverneur pouvoit avoir eu en équipant les deux premiers armemens sous Cordoval & Grijalva , & ils prétendent que ces armemens avoient été faits , non par Velasquès , mais par les aventuriers engagés dans cette expédition. Ils tâchent aussi de déprécier les services de Cordova & de Grijalva , pour faire valoir davan-

tage l'importance de leurs propres exploits.

Ils prétendent que le seul objet de Velasquès avoit été de commercer ou de faire des échanges avec les naturels du pays , & non de conquérir la nouvelle-Espagne ou d'y établir une colonie. C'est ce que B. Diaz Del Castillo répète souvent : *c.* 19, 41, 42, &c. Mais il paroît qu'il eût été inutile de faire des armemens si considérables , si Velasquès n'avoit pas eu pour but cette conquête & cet établissement.

Ils disent que Cortès fournit la plus grande partie des fonds nécessaires pour cet armement ; mais cela ne s'accorde pas avec la médiocrité de sa fortune , suivant Gomera , *Cron.* *c.* 7 , & B. Diaz , *c.* 20 , ni avec ce que j'ai dit , *note 3* du *Tome III*.

Ils observent que quoiqu'un grand nombre d'Espagnols eussent été blessés en différentes rencontres avec les habitants de Tabasco , il n'en mourut pas un seul , & que tous se rétablirent en fort peu de temps ; ce qui paroît confirmer ce que j'ai observé , *vol. III* , *p.* 77 , concernant l'imper-

fection des armes offensives des Américains.

Ils donnent une idée des mœurs & coutumes des Mexicains. Ce récit est fort court ; & comme ils n'avoient résidé que peu de temps dans le pays , sans avoir une grande communication avec les naturels , il est aussi défectueux qu'inexact. Ils décrivent avec beaucoup de soin & avec un sentiment d'horreur des sacrifices humains offerts par les Mexicains à leurs Dieux , & assurent que quelques-uns d'entr'eux ont été témoins oculaires de cette barbare cérémonie.

Ils ont joint à leur Lettre un Catalogue & une description des présents envoyés à l'Empereur. Celui que Gomera a publié , *Cron. c. 19* , paroît copié sur celui-ci , & P. Martyr en décrit plusieurs articles dans son *Traité, de insulis nuper inventis* , P. 354, &c.

*En du Tome quatrieme.*



## T A B L E

D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans cet Ouvrage.

A.

- A**BYSSINIE, Ambassade envoyée dans ce pays par Jean II, Roi de Portugal. *Tom. I, pag. 114.*
- Acapulco*, nature du commerce qu'on y fait avec Manille, IV, 332; valeur du trésor trouvé à bord du vaisseau pris par le Lord Anson, IV, 334, *n.*
- Açores*, découverte de ces isles par les Portugais, I, 104.
- Acosta*, sa méthode de calculer les différents degrés de chaleur dans l'ancien & dans le nouveau continent, II, 151, *n.*
- Adair*, peinture qu'il fait du caractère vindicatif des naturels de l'Amérique, II, 372, *n.*
- Adanson* confirme le récit d'Hannon sur les mers d'Afrique, I, 22, *n.*
- Afrique*, (côtes occidentales de l') découvertes pour la première fois par ordre de Jean I, Roi de Portugal, I, 83. Découvertes depuis le cap Non jusqu'à Bojador, 87. On double le cap Bojador, 96. Découverte des contrées situées

- au Sud de la riviere du Sénégal , 107. Le cap de Bonne-Espérance déconvert par Barthelemi Diaz , 113. Cause de l'extrême chaleur de ce climat , II , 150. Ignorance des anciens astronomes sur cette partie du monde , I , 23. *n.*
- Agriculture* (état de l') parmi les naturels de l'Amérique , II , 319. Les deux causes principales de son imperfection , 328.
- Aguada* est envoyé à Hispaniola en qualité de commissaire pour examiner la conduite de Colomb , I , 257.
- Aguilar*, (Jerôme de) délivré par Fernand Cortès de la longue captivité qu'il avoit soufferte parmi les Indiens à Cozumul , III , 22.
- Aiman*. Les anciens ont connu sa propriété d'attirer le fer , mais non pas sa direction vers les poles , I , 8. Avantages considérables qui ont résulté de cette découverte , 82.
- Albuquerque*, (Rodrigue) maniere barbare dont il traite les Indiens d'Hispaniola , II , 75.
- Alcavala*, terme de la douane en Espagne , expliqué , IV , 423.
- Alexandre le Grand*, caractère de ce Prince , I , 29. Pourquoi il a fondé la ville d'Alexandrie , 31. Ses découvertes dans l'Inde , 32 , &c.
- Alexandre VI*, (le Pape) accorde à Ferdinand & à Isabelle de Castille la possession des pays découverts à l'Ouest des isles Açores , I , 226. Fait partir des Missionnaires avec Colomb à son second voyage , 228.
- Almagro* (Diego de), sa naissance & son caractère , III , 286, s'associe avec Pizarre & Luque pour faire des découvertes , 287. Leur peu de succès , 290. Est négligé par Pizarre dans sa négociation en Espagne , 302. Se réconcilie avec lui , 305. Conduit du secours à Pizarre dans le Pérou , 341. Origine des dissensions entre lui & Pizarre , 366. Envahit le Chily , 371. Est nommé Gouverneur du Chily & marche



vers Cusco , 380. Enleve Cusco à Pizarre , 383. Défait Alvarado , & le fait prisonnier , 384. Est trompé par les négociations artificieuses de François Pizarre , 387. Est fait prisonnier , 393. Est jugé & condamné , 396. Est mis à mort , 397.

*Almagro* le fils , se sauve chez les partisans de son pere à Lima , III , 412. Son caractère , *ibid.* Chef d'une conspiration contre François Pizarre , 413. Pizarre est assassiné , 415. Almagro nommé pour être son successeur , 417. Situation critique où il se trouve , 418. Est défait par Vaca de Castro , 423. Est trahi & exécuté , 425.

*Almajorifazgo* , droit de douane dans l'Amérique Espagnole , combien il rapporte , IV , 342. n.

*Alvarado* (*Alonso*) est envoyé de Lima par François Pizarre avec un corps d'Espagnols pour secourir ses freres à Cusco , III , 384. Est fait prisonnier par Almagro , *ibid.* Il s'échappe , 388.

*Alvarado* , (Pierre de) est laissé par Cortès à Mexico pour y commander pendant qu'il marche contre Narvaès ; III , 153. Il est assiégé par les Mexicains , 163. Sa conduite imprudente , 166. Son expédition à Quito dans le Pérou , 362.

*Amazones* , (République des) qui , suivant François Orellana , existe dans l'Amérique méridionale , III , 408.

*Ame* , idées des Américains touchant son immortalité , II , 450.

*Américains* de l'Amérique Espagnole , leur constitution physique , II , 230. Leur teint & leur figure , 231. Leur force & leur adresse , 235. Leur insensibilité pour les femmes , 237. Ils n'ont aucune difformité du corps , 247. Réflexions sur ce sujet , 248. Uniformité de leur couleur , 251. Description d'une race particulière , 256. Les Esquimaux , 261. Doutes qui

subsistent encore sur les géants Patagons , 261.  
 Leurs maladies , 268. La maladie vénérienne  
 leur est particuliere , 270. Leurs qualités mo-  
 rales , 272. Ne pensent qu'au besoin présent ,  
 276. L'art de compter à peine connu chez ce  
 peuple , 277. Ils n'ont aucune idée abstraite ,  
 280. Les habitants du Nord de l'Amérique sont  
 beaucoup plus intelligents que ceux du midi ,  
 282. Leur répugnance pour le travail , 285.  
 Leur état social , 291. Leur union domesti-  
 que , *ibid.* Leurs femmes , 298. Elles sont peu  
 fécondes , 303. De l'affection paternelle & du  
 devoir filial , 306. Maniere de pourvoir à leur  
 subsistance , 311. Leur pêche , 313. Leur chas-  
 se , 316. Leur agriculture , 319. Fruits divers  
 de leur culture , 321. Les deux principales  
 causes de l'imperfection de leur agriculture ,  
 328. Ils manquent d'animaux domestiques , 329 ,  
 & de métaux utiles , 332. Leurs institutions  
 politiques , 336. Ils étoient divisés en petites  
 communautés indépendantes , *ibid.* Ils n'ont au-  
 cune idée de propriété , 340. Leur amour pour  
 l'égalité & l'indépendance , 344. Ils n'ont qu'une  
 idée imparfaite de la subordination , 348 , 349.  
 A quels peuples conviennent ces descriptions ,  
 352. Quelques exceptions , 353. La Floride ,  
 354. Les Natchès , 355. Les isles , 357. A Bo-  
 gota , 358. Recherches sur les causes de ces  
 variétés , 360. Leur art de la guerre , 365.  
 Leurs motifs pour faire la guerre , 367. Cau-  
 ses de leur férocité , 368. Perpétuité des guer-  
 res , 372. Leur maniere de faire la guerre ,  
 374. Ils ne manquent ni de courage , ni de fer-  
 meté , 377. Incapables de discipline militaire ,  
 380 , 381. Maniere dont ils traitent leurs pri-  
 sonniers , 383. Leur fermeté dans les tour-  
 ments , 387. Ils ne mangent de la chair hu-  
 maine que par esprit de vengeance , 391. Ma-  
 niere dont les peuples de l'Amérique méridio-

nale traitent leurs prisonniers, 394. Leur éducation militaire, 396. Méthode singulière de choisir un Capitaine parmi les Indiens sur les bords de l'Orénoque, 398. Leur nombre diminué par les guerres continuelles, 403. Ils adoptent leurs prisonniers pour repeupler leur pays, 404, 405. Sont inférieurs dans la guerre aux nations policées, 408. Leurs arts, habillements & parures, 409. Leurs habitations, 416. Leurs armes, 422. Leurs ustensiles domestiques, 425. Construction des canots, 427. Leur indolence pour le travail, 429. Leur Religion, 433. Plusieurs de ces peuples n'en ont aucune, 438. Diversité remarquable dans leurs opinions religieuses, 445. Leurs idées sur l'immortalité de l'ame, 450. Leurs enterrements, 452. Pourquoi leurs médecins prétendent être forciers, 456. Leur amour de la danse, 461. Leur passion extraordinaire pour le jeu, 467. Sont fort enclins à l'ivrognerie, 468. Tuent les vieillards & les malades incurables, 476. Idée générale de leur caractère, 478. Leurs qualités intellectuelles, *ibid.* Leurs talents politiques, 480. Incapables d'amitié, 484. Dureté de leur cœur, 486. Leur insensibilité, 488. Leur taciturnité, 490. Leurs ruses, 492. Leurs vertus, 495. Leur esprit d'indépendance, *ibid.* Leur fermeté dans le danger, 496. Leur attachement à leur communauté, 497. Satisfaits de leur état, 498. Avis général sur ces recherches, 503. Deux classes distinctes de ce peuple, 506. Exceptions quant à leur caractère, 508. Descriptions de leurs traits caractéristiques, 232. *n.* Exemples de leur agilité soutenue à la course, 234. *n.* Antipathie entre ce peuple & les negres, entretenue par les Espagnols, IV, 213. Leur état actuel, 214. Taxes qu'ils payent, 215. Services qu'on en exige, 217. Comment ils sont gouvernés, 221.

Protecteur des Indiens , ses fonctions , 222.  
 Raisons du peu de succès qu'on a eu à les  
 convertir , 244.

*Amérique* , (le continent de l') découvert par Co-  
 lomb , I , 270. Origine de ce nom , 291. Fer-  
 dinand de Castille y établit deux gouverne-  
 ments , II , 29. Propositions faites aux natu-  
 rels du pays , 30. Ojeda & Nicuesa font mal  
 reçus par ce peuple , 35. Découverte de la  
 mer du Sud par Balboa , 58. La rivière de la  
 Plata découverte , 73. Les habitants en sont  
 fort maltraités par les Espagnols , 109. Vaste  
 étendue du nouveau monde , 136. Grandeur  
 des objets qu'il présente à la vue , 137. Sa  
 forme favorable au commerce , 141. Tempé-  
 rature du climat , 145. Différentes causes du  
 climat qui y regne , 148. Son état inculte &  
 sauvage lorsqu'on le découvrit , 161. Animaux  
 qu'on y trouve , 167. Insectes & reptiles , 172.  
 Oiseaux , 175. Sol , 177. Recherches sur sa  
 première population , 181. N'a pas été peuplé  
 par une nation civilisée , 192. Son extrémité  
 septentrionale touche à l'Asie , 195. Peuplé  
 probablement par les Asiatiques , 212. Etat &  
 caractère des Américains , 215. Ils étoient plus  
 sauvages qu'aucun autre peuple connu de la  
 terre , 217. Excepté les Péruviens & les Me-  
 xicains , 218. Incapacité des premiers voya-  
 geurs , 221. Différents systèmes des philoso-  
 phes concernant ces peuples , 225. Méthode  
 observée dans cette recherche de leur constitu-  
 tion physique , &c. 230. La maladie vénérien-  
 ne vient de cette partie du monde , 271. Qua-  
 lité morale des Américains , 272. Pourquoi l'A-  
 mérique est si peu peuplée , 338. Dépeuplée  
 par des guerres continuelles , 403. Cause du  
 froid extrême vers la partie méridionale de  
 l'Amérique , 155, n. Description de l'état in-  
 culte & naturel du pays , 164. Os de grands  
 animaux

- animaux dont la race ne subsiste plus, trouvés sous terre près des rives de l'Ohio, 168.  
*n.* Pourquoi les animaux d'Europe y dégénèrent, 171, *n.* Supposé avoir été séparée de l'Asie par quelque violente secousse, 206, *n.*  
 Causes de sa dépopulation, IV, 159, &c. Ce n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols, 165, ni celui de la Religion, 170. Population actuelle de l'Amérique, 172.  
 Toutes les possessions des Espagnols en Amérique étoient soumises à deux Vice-Rois, 184.  
 Troisième Vice-Royaume qu'on y a établi dans ce siècle, 185. Voyez *Mexico*, *Pérou*, *Pizarra*, &c.  
*Americ* Vespuce, publie son premier récit du nouveau monde & lui donne son nom, I, 290.  
 Sa prétention d'avoir le premier découvert l'Amérique examinée, 292, *n.*  
*Anacoana*, Cacique, indignement & cruellement traité par les Espagnols, II, 8.  
*Anciens*, cause de leur ignorance dans l'art de la navigation, I, 8. Imperfection de leurs connoissances géographiques, 46.  
*Andes*, étendue & hauteur surprenantes de cette chaîne de montagnes, II, 138. Leur hauteur comparée avec celle d'autres montagnes, *ibid.* *n.* Expédition remarquable de Gonzale Pizarra au travers des Andes, III, 402.  
*Animaux*, (grands) on en trouva fort peu en Amérique lors de la première découverte, II, 167.  
*Arabes*, se sont particulièrement appliqués à l'étude de la géographie, I, 61.  
*Argent*, (Mine d') manière dont les Péruviens l'affinent, IV, 115.  
*Argonautes*, (l'expédition des) pourquoi si fameuse parmi les Grecs, I, 25.  
*Arithmétique*, ou l'art de compter, à peine connu par les Américains, II, 277.  
*Ascolin*, (le Pere) sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares, I, 70.

*Asie*, découvertes dans cette partie du monde par les Russes, II, 197, &c.

*Affiento*, explication de la nature de ce commerce, IV, 293. Abus qui en résultent; moyens qu'on employe pour les prévenir, 294, &c.

*Atahualpa* est nommé par son pere Huascar pour successeur au trône de Quito, III, 316. Défait son frere Huascar, & usurpe l'Empire du Pérou, 318. Envoie des présents à Pizarre, 321. Fait une visite à Pizarre, 328, qui se rend maître de sa personne, 333. Convient de sa rançon avec Pizarre, 339. Il demande inutilement sa liberté, 345. Sa conduite pendant sa détention, 350. On lui fait son procès, 351. Est exécuté, 353. Comparaison des Auteurs qui parlent de sa conduite avec Pizarre & du traitement qu'il en a essuyé, 332, *n.*

*Audience* de la nouvelle-Espagne établie par Charles-Quint, III, 274. Cours d'Audience, leur juridiction, IV, 186.

*Averia*, taxe Espagnole pour les convois d'Espagne en Amérique & d'Amérique en Espagne, quand imposée, IV, 342, *n.*

## B.

**BALBOA**, (Vasques Nugnès de) établit une colonie à Sainte-Marie dans le golfe de Darien, II, 38. Reçoit avis de l'existence & des richesses du Pérou, 49. Son caractère, 53. Il traverse l'Isthme, 54. Découvre la mer du Sud, 56. Revient à Sainte-Marie, 61. Est remplacé dans son gouvernement par Pedrarias Davila, 62. Condamné à l'amende par Pedrarias pour ses actions passées, 64. Est nommé vice-Gouverneur des pays découverts dans la mer du Sud, & épouse la fille de Pedrarias, 67. Est arrêté & mis à mort par l'ordre de Pedrarias, 71.

*Barrere*, sa description de la construction des maisons des Indiens, II, 420, *n.*

- Beerig & Tschirikow*, navigateurs Russes, croient avoir découvert l'extrémité Nord - Ouest de l'Amérique du côté de l'Est, II, 204. Incertitude de leurs récits, *ibid.* n. . . .
- Benalcazar*, Gouverneur de Saint-Michel, soumet le Royaume de Quito, III, 361. Est destitué de son commandement par Pizarre, 403.
- Benjamin*, Juif de Tudela; ses voyages extraordinaires, I, 68.
- Bernaldes*, exemple qu'il donne de la bravoure des Caraïbes, II, 613.
- Bêtes à cornes*, leur multiplication singulière dans l'Amérique Espagnole, IV, 265.
- Bethencourt*, (Jean de) Baron Normand, prend possession des îles Canaries, I, 81.
- Bogota* en Amérique, description de ses habitants, II, 358. Cause de leur soumission aux Espagnols, 364. Leur doctrine & leurs cérémonies religieuses, 447.
- Bojador*, (le cap) quand découvert, I, 89. Est doublé par les Portugais, 96.
- Bois de Campêche*, donne une grande importance aux Provinces de Honduras & de Yucatan, IV, 134. Politique des Espagnols pour détruire le commerce du bois de teinture par les Anglois, 136.
- Bonne-Espérance*, (le cap de) découvert par B. Diaz, I, 113.
- Bossu*, son récit de la chanson de guerre des Américains, II, 391, n. . . .
- Bovadilla*, (François de) envoyé à Hispaniola pour examiner la conduite de Colomb, I, 302. Envoie Colomb les fers aux mains en Espagne, 304. Est disgracié & rappelé, 303, 313.
- Bougainville*, sa défense du Periple d'Hannon, I, 20, n. . . .
- Bouguér*, parle du caractère des Péruviens, II, 290, n. . . .
- Bouffole*, (invention de la) I, 76. Par qui, 77.

*Bésil*, (la côte du) découverte par Alvares Cabral, I, 296. Remarque sur ce climat de ce pays, II, 154, n.

*Buenos-Ayres*, dans l'Amérique méridionale, description de cette Province, IV, 144.

*Bulles* du Pape, n'ont aucune force dans l'Amérique Espagnole qu'après avoir été examinées & approuvées par le Conseil royal des Indes, IV, 228. Voyez *Croisade*.

C

**CABRAL**, (Alvarès) Capitaine Espagnol, découvre la côte du Brésil, I, 296.

*Cacao*, le meilleur vient des colonies Espagnoles en Amérique, IV, 264. La manière d'en faire du chocolat, prise des Mexicains, 302.

*Cadix*, les galions & la flotte transportés de Séville à Cadix, 281.

*Californie* (la péninsule de) découverte par Fernand Cortès, 276. Le véritable état de ce pays a été long-temps inconnu, 131. Pourquoi méprisé par les Jésuites, 132. Compte favorable qu'en rend Dom Joseph Galvès, 133.

*Californiens*, leur caractère suivant le P. Venegas, 293, n.

*Campêche*, découverte par Cordova, qui est repoussé par les naturels du pays, 119, 120.

*Campomanès*; (Dom Pedro Rodrigue) ses écrits sur la politique & sur le commerce, IV, 327, n. Son état du produit des mines Espagnoles en Amérique, 341.

*Canaries* (les isles de) érigées en Royaume par le Pape Clément vi, I, 80; soumises par Jean de Bethencourt, 81.

*Cannibales*; on n'a trouvé aucun peuple qui mangeât de la chair humaine pour nourriture ordinaire, quoique souvent par esprit de vengeance, II, 390.

*Canots* Américains, leur construction, II, 427.



*Caraïbes*, ( les isles ) découvertes par Colomb dans son second voyage , I, 230.

— leur caractère féroce , II, 509. Décrit par M. de Chanvalon , 293, *n.* Conjecture probable sur la différence du caractère de ce peuple avec celui des habitants des grandes isles , 509, *n.*

*Caraque*, établissement de la Compagnie sur cette côte , IV, 303. Augmentation du commerce , 305, *n.*

*Carpini*, sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares , I, 70.

*Carthagene*, le port de cette ville est le meilleur & le mieux défendu de tous ceux des possessions Espagnoles en Amérique , IV, 148.

*Carthaginois*, état du commerce & de la navigation de ce peuple , I, 15. Les fameux voyages d'Hannon & d'Himilco , 17.

*Carvajal*, ( François de ) contribue à la victoire que Vaca de Castro remporte sur le jeune Almagro , III, 424. Encourage Gonzale Pizarre à s'emparer du Gouvernement du Pérou , 451. Conseille Pizarre à s'arroger la souveraineté du pays , 457. Est pris par Gasca , & exécuté , 483.

*Castillo* ( Bernal Diaz del ) son *Historia Verdadero de la Conquista de la Nueva-España* , 4, *note.*

*Centeno*, ( Diegue ) passe du parti de Gonzale Pizarre à celui du Vice-Roi du Pérou , III, 454. Est défait par Carvajal , & se cache dans une caverne , 457. Il en sort & se rend maître de Cusco , 475. Est soumis par Pizarre , 477. Est employé par Gasca pour faire des découvertes dans les environs de la rivière de la Plata , 491.

*Chaleur*, causes des différents degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continents , II, 146, *n.* Calculée , 204, *n.*

*Chanfon* de guerre des Américains , II, 391.

*Chanvalon*, ( M. de ) portrait qu'il fait du caractère des Caraïbes , II, 291.

*Chapetones*, quels sont les habitants qu'on distin-

gue par ce nom dans les colonies Espagnoles en Amérique, IV, 206.

*Charles III.* Roi d'Espagne, établit un paquebot entre l'Espagne & les colonies, IV, 308. Accorde la liberté du commerce à différentes Provinces, 311, & la liberté du commerce réciproque entre les colonies, 315.

*Charles-Quint*, (l'Empereur) envoie Rodrigue de Figueroa à Hispaniola, en qualité de Juge suprême, pour régler la manière de traiter les Indiens, II, 95. Fait délibérer en sa présence sur ce sujet, 104. Equipe une flotte à la sollicitation de Ferdinand Magellan, III, 247. Cede aux Portugais ses droits sur les isles Moluques, 255. Nomme Cortès Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, 259. Le récompense à son retour en Espagne, 273. Etablit une Cour nommée Audience de la Nouvelle-Espagne, 274. Ses conférences sur les affaires de l'Amérique, 426. Etablit de nouveaux réglemens, 434.

*Chevaux*, étonnement & idées des Mexicains à la première vue de ces animaux, III, 86 *n.* Expédient des Péruviens pour les rendre utiles dans le combat, 379, *n.*

*Chili* (le) envahi par Almagro, III, 371. Comment soumis aux Espagnols, IV, 137. Bonté du climat & du sol, 138. Pourquoi négligé par les Espagnols, 140.

*Chiquitos*, état politique de ce peuple suivant Fernandès, II, 349, *n.*

*Chocolat*, l'usage en a été imité des Mexicains, IV, 302.

*Cholula* dans le Mexique, arrivée de Cortès dans cette ville, & sa description, III, 90. Conspiration des Cholulans contre Cortès, découverte & cruellement punie, 92.

*Ciceron*, preuve de son ignorance dans la géographie, I, 50, *n.*

*Cinaloa*, (état politique du peuple de) II, 348, *n.* Sa manière de vivre *ibid.* Ne professent aucun culte religieux, 439, *n.*

*Cinequilla*, dans la Province de Sonora, mines fort riches que les Espagnols y ont découvertes, IV, 128. Effets que ces découvertes peuvent produire, 130.

*Clément VI*, (le Pape) érige les isles Canaries en Royaume, I, 80.

*Climats*, causes de leur variété, II, 504. Leurs effets sur le corps humain, 405. Recherches sur les différents degrés de chaleur des climats, 151, n.

*Cochenille*, production importante, pour ainsi dire, particulière à la Nouvelle-Espagne, IV, 263.

*Colomb*, (Christophe) sa naissance & son éducation, I, 120. Ses premiers voyages, 121. Il se marie & s'établit à Lisbonne, 125. Ses réflexions géographiques, 128. Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes, 131. Il propose son projet au Sénat de Gênes, 136. Pourquoi ses propositions sont rejetées en Portugal, 140. Il s'adresse à la Cour d'Espagne & à celle d'Angleterre, *ibid.* Son projet examiné par des juges ignorants, 142. Est protégé par Jean Perès, 147. Il est de nouveau découragé, 149. Il est rappelé par Isabelle, & engagé au service de l'Espagne, 154. Préparatifs pour son voyage, 157. En quoi consistoit sa flotte, 159. Son départ d'Espagne, 161. Sa vigilance & son attention pendant son voyage, 164. Craintes & allarmes de son équipage, 165. Son adresse à les calmer, 171, 173. Apparences flatteuses de succès, 174. On découvre la terre, 175. Première entrevue avec les naturels du pays, 177. Prend les titres d'Amiral & de Vice-Roi, 187. Donne à l'isle le nom de San-Salvador, *ibid.* S'avance vers le Sud, *ibid.* Découvre Cuba, 183. Découvre l'isle d'Hispaniola, 187. Perd un de ses vaisseaux, 192. Bâtit un fort, 198. Retourne en Europe, 203. Expédient dont il se sert pendant une tempête pour sauver la mémoire

de ses découvertes, 205. Il relâche aux Açores, 207. Arrive à Lisbonne, 209. Sa réception en Espagne, 211. Son audience de Ferdinand & d'Isabelle, 213. Préparatifs pour un second voyage, 224. Découvre les îles Caraïbes, 229. Trouve la colonie d'Hispaniola détruite, 230. Bâtit une ville qu'il nomme Isabelle, 234. Examine l'état du pays, 237. Situation fâcheuse & mécontentement de la colonie, 240. Il découvre l'île de la Jamaïque, 242. A son retour à Isabelle, il y trouve son frere Barthelemy, 245. Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols, 246. Guerre avec les Indiens, 249. Taxe imposée sur les Indiens, 253. Il retourne en Espagne pour justifier sa conduite, 259. On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie, 262. Son troisieme voyage, 267. Découvre l'île de la Trinité, 270. Découvre le continent de l'Amérique, 271. Etat d'Hispaniola à son arrivée, 274. Il appaise la révolte causée par Roldan, 278. Intrigues contre Colomb, 298. Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & d'Isabelle, 300. Il est envoyé en Espagne les fers aux pieds, 303. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité, 306. Dégoûts qu'il éprouve, 314. Il forme de nouveaux projets de découvertes, 315. Entreprend un quatrieme voyage, 318. Traitement qu'il essuye à Hispaniola, 320. Cherche un passage à l'océan Indien, 323. Fait naufrage sur la côte de la Jamaïque, 324. Recherche l'amitié des Indiens, 326. Sa détresse & ses souffrances, 327. Il quitte l'île & arrive à Hispaniola, 335. Retourne en Espagne, 336. Sa mort, 338. Ses droits à la premiere découverte de l'Amérique défendus, 216, n. Colomb, (Don Diegue) réclame les droits accordés à son pere, II, 23. Se marie, & passe à Hispaniola, 24. Etablit une pêcherie de per-

les à Cubagna , 27. Il forme le projet de conquérir Cuba , 41. Ses mesures traversées par Ferdinand , 74. Il retourne en Espagne , 75.

*Colonies Espagnoles en Amérique; coup-d'œil sur leur gouvernement*, IV , 159. Causes de leur dépopulation , *ibid.* La petite-vérole y cause de grands ravages , 163. Idée générale de l'administration des colonies Espagnoles , 180. L'autorité royale s'en est occupée de bonne heure , 187. Leur commerce exclusif fut le premier objet de la Cour d'Espagne , 194. Comparées avec celles des anciens Grecs & Romains , 195. Grandes restrictions auxquelles elles sont soumises , 196. Lenteur des progrès de leur population de l'Amérique par les Européens , 200. Elles sont découragées par les loix relatives à la propriété qu'on y établit , 201 , & par la nature du gouvernement ecclésiastique , 204. Différentes classes d'habitants qui s'y trouvent , 206. Etat du Clergé , 226. Forme & revenus du Clergé , 229. Effets pernicieux des institutions monastiques , 230. Caractère des Ecclésiastiques dans les colonies , 234. Productions des colonies , 250. Leurs mines , 252. Celles du Potosi & de Sacotecas , 253. Manière dont on y accorde l'exploitation des mines , 256. Funeste effet de cette exploitation , 259. Marchandises qui composent le commerce des colonies , 263. Surprenante multiplication des bêtes à cornes , 265. Avantages que les Espagnols en retiroient autrefois , 267. Pourquoi ces avantages ne subsistent plus , 270. Garde-côtes établis pour y empêcher la contrebande , 297. Etablissement des vaisseaux de registre , 298. Les galions supprimés , 300. Etablissement de la Compagnie des Carraques , 303. Etablissement des paquebots réguliers , 308. La liberté du commerce leur est accordée , 311. Nouveaux réglemens pour l'administration , 318. Réforme des Cours de Justi-

- ce, 319. Nouvelle distribution des gouvernements, *ibid.* Etablissement d'une quatrième Vice-Royauté, 320. Tentatives pour réformer la politique intérieure, 323. Leur commerce avec les îles Philippines, 328. Revenu que l'Espagne en retire, 336. Dépense de l'administration, 347. Etat de leur population, 173, *n.* Nombre des Couvents qui s'y trouvent, 233, *n.* Voyez *Mexico, Pérou, &c.*
- Commerce*, à quelle époque il faut rapporter son origine, I, 4. Sert à faciliter la communication entre les peuples, 6. Fleurit dans l'Empire d'Orient après la ruine de l'Empire d'Occident, 59. Renaît dans l'Europe, 62. La liberté de commerce établie entre l'Espagne & les colonies, IV, 311. Accroissement des revenus de la douane qui en résulte, 316, *n.*
- Condamine*, (M. de la) son récit du pays qui se trouve aux pieds des Andes dans l'Amérique méridionale, II, 164, *n.* Ses remarques sur le caractère des Américains, 291, *n.*
- Congo*, (le Royaume de) découvert par les Portugais, I, 109.
- Conseil des Indes*, son autorité, IV, 197.
- Constantinople*, suites fâcheuses de l'établissement du Siège de l'Empire dans cette ville, I, 56. Continue à être une ville commerçante après la chute de l'Empire d'occident, 59. Devient le principal marché de l'Italie, 63.
- Cordova*, (François Hernandès) découvre le Yucatan, II, 119. Est repoussé à Campêche, & retourne à Cuba, 120.
- Corita*, (Alonse) ses observations sur la contrée des colonies Espagnoles, IV, 329. Ses mémoires sur l'Amérique, 3, *n.*
- Cortès*, (Fernand) sa naissance, son éducation & son caractère, III, 9. Est nommé par Velasques pour commander la flotte qu'il avoit armée pour la nouvelle-Espagne, 12. Velasques devient jaloux de Cortès, 13. Il envoie des

ordres pour le destituer & pour le faire arrêter, 15, 16. Cortès déconcerte ses desseins, 18. Etat de ses forces, 19. Réduit les Indiens à Tabasco, 23. Arrive à Saint-Jean d'Uloa, 25. Son entrevue avec deux chefs Mexicains, 28. Envoje des présents à Montézume, 32. En reçoit d'autres en retour, 33. Plan qu'il forme, 43. Etablit une forme de gouvernement civil, 49. Résigne la commission qu'il tient de Velasquès, & prend le commandement au nom du Roi, 50. Les Zempolans recherchent son amitié, 55. Construit un fort, 58. Fait un traité avec plusieurs Caciques, 59. Découvre une conspiration parmi ses soldats, & brûle ses vaisseaux, 64. S'avance dans le pays, 68. Les Tlascalans s'opposent à son passage, 71. Il fait la paix avec eux, 83. Son zele inconfidéré, 87. S'avance vers Cholula, 90. Il découvre une conspiration & détruit les habitants, 92. S'approche de la Capitale du Mexique, 98. Sa premiere entrevue avec Montézume, 99. Embarras où il se trouve dans Mexico, 107. Se rend maître de Montézume, 111. Le condamne aux fers, 119. Motifs de sa conduite, 121. Porte Montézume à se reconnoître vassal de la Couronne d'Espagne, 127. Montant & partage du trésor, 130. Pousse les Mexicains à bout par son zele imprudent, 136. Armement envoyé par Velasquès pour le déposer, 140. Ses délibérations à cette occasion, 149. Marche au-devant de Narvaès, 153. Défait Narvaès & le fait prisonnier, 157. Engage les soldats Espagnols dans son parti, 161. Retourne à Mexico, 166. Conduite peu sage qu'il y tient à son arrivée, 167. Est vigoureusement assailli par les Mexicains, 169. Les attaque à son tour sans succès, 171. Mort de Montézume, 172. Bonheur singulier par lequel Cortès échappe à la mort, 177. Abandonne la ville de Mexico,

- ibid.* Est attaqué par les Mexicains, 179. Pertes considérables qu'il essuye à cette occasion, 182. Difficultés de sa retraite, 184. Bataille d'Otumba, 187. Défait les Mexicains, 189. Mutinerie de ses troupes, 194. Soumet les Tapeacans, 196. Reçoit plusieurs secours, 200. Retourne à Mexico, 205. Etablit son quartier général à Tezeuco, *ibid.* Soumet ou se concilie les peuples voisins, 207. Cabales parmi ses troupes, 209. Sa prudence à les dissiper, 211. Construit & lance à l'eau ses brigantins, 213. Assiege Mexico, 218. Fait un assaut général pour prendre la ville; mais il est repouffé, 224. Evite la prophétie des Mexicains, 230. Fait Guatimosin prisonnier, 236. Prend possession de la ville, 237, & de tout l'Empire, 244. Fait échouer un autre projet contre lui, 257. Est nommé Gouverneur de la nouvelle-Espagne, 259. Ses plans & ses dispositions, *ibid.* Maniere cruelle dont il traite les Indiens, 261. Recherche de sa conduite, 267. Passe en Espagne pour se justifier, 271. Est récompensé par Charles-Quint, 273. Retourne au Mexique avec des pouvoirs limités, 274. Découvre la Californie, 276. Retourne en Espagne & meurt, *ibid.* Examen de ses lettres à Charles-Quint, 2, n. Auteurs qui ont parlé de sa conquête de la nouvelle-Espagne, 3, n.
- Créoles*, dans les colonies Espagnoles en Amérique, leur caractère, IV, 208.
- Croglan*, (le Colonel George.) parle des os de grands animaux, d'une race éteinte depuis long-temps, trouvés dans l'Amérique septentrionale, II, 169, n.
- Croisade*, (bulle de la), publiée régulièrement tous les deux ans dans les colonies Espagnoles, IV, 336. Prix & montant de la vente à la dernière publication, 338, n.
- Croisades*, (les) favorisent les progrès du commerce & de la navigation, I, 65.



*Cuba*, (l'isle de) découverte par Christophe Colomb, I, 183. Ocampo en fait le tour, II, 22. Diego Velasquès en entreprend la conquête, 38. Traitement cruel fait au Cacique Hatuey, & sa réponse à un Moine, 43. Description magnifique que fait Colomb d'un port de cette isle, 186, n. Le tabac de cette isle est le meilleur de l'Amérique, IV, 264.

*Cubagua*, établissement d'une pêcherie de perles, II, 27.

*Cumana*, (les habitants de) se vengent du mauvais traitement qu'ils ont reçu des Espagnols, II, 110. Le pays est dévasté par Diego Ocampo, 113.

*Cusco*, Capitale de l'Empire du Pérou, fondé par Manco Capac, III, 313. Est pris par Pizarre, 360. Est assiégé par les Péruviens, 377. Est surpris par Almagro, 380. Est repris & livré au pillage par les Pizarres, 394. Etoit la seule ville de tout le Pérou, IV, 119.

*D.*

**DANS E.** Passion violente des Américains pour ce plaisir, II, 461.

*Darien*, (description de l'Istme de) II, 52. L'insalubrité de l'air nuit à l'accroissement de l'établissement qu'on y a formé, IV, 147.

*De Solis*, (Antoine) son histoire de la conquête du Mexique, III, 5, n.

*D'Esquilache*, (le Prince) Vice-Roi du Pérou ; mesures vigoureuses qu'il prend pour y réprimer les excès du Clergé régulier, IV, 242. Rendues inutiles, *ibid.*

*Découvertes*, différence entre les découvertes faites par terre & celles faites par mer, I, 43, n.

*Diaz*, (Barthelemi) découvre le cap de Bonne-Espérance, I, 113.

*Dixmes* dans l'Amérique Espagnole ; comment employées par la Cour de Madrid, IV, 341, n.

*Dodwell*, ses objections contre le Périple d'Hannon, réfutées, I, 20, n.

*Domingue*, (Saint-) dans l'isle d'Hispaniola, fondée par Barthelemi Colomb, I, 274.

*Dominicains*, ceux d'Hispaniola s'opposent publiquement au traitement cruel qu'on fait essuyer aux Indiens, II, 77. *Voyez Las Casas.*

## E.

**E***GYPTIENS*, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple, I, 10.

*Eldorado*, récit merveilleux de ce pays par François Orellana, III, 409.

*Eléphant*, animal particulier à la zone-torride, II, 170.

*Enterrement des Américains*, II, 452.

*Espagne*, idée générale de la politique de cette Cour, relativement à ses colonies en Amérique, IV, 180. Elle interpose de bonne heure l'autorité royale dans les colonies, 181. Toutes ses possessions en Amérique soumises à deux Vice-Rois, 184. Création d'une troisième Vice-Royauté depuis, 185. Ses colonies comparées à celles de la Grèce & de Rome, 195. Avantages qu'elle retire de ses colonies, 267. Pourquoi ils ne sont plus si considérables, 269. Rapide décadence de son commerce, 273. Ce déclin augmenté par la manière dont on a réglé la correspondance avec l'Amérique, 277. Employe des Garde-côtes pour empêcher le commerce interlope, 297. Etablissement des vaisseaux de registre, 298. Etablissement de la compagnie de Caraques, 303. Les idées sur le commerce s'y étendent, 306. Liberté du commerce accordée à différentes Provinces, 311. Revenu public de l'Amérique, 336. Détails sur ce sujet, 340, n.

*Espagnols*, manière singulière dont ils prennent possession des pays nouvellement découverts, II, 31, n.

*Esprit humain*, ses efforts proportionnés aux besoins physiques de l'homme, II, 284.

*Esquimaux*, (Indiens) ressemblance entre ce peuple & les Groënlandois leurs voisins, II, 210. Description de ce peuple, 491.

*Eugene IV*, (le Pape) accorde aux Portugais un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde, I, 101.

*Europe*, ce qu'elle a soufferte par le démembrement de l'Empire Romain par les peuples barbares, I, 57. Renaissance du commerce & de la navigation en Europe, 62. Avantage qu'elle retire des Croisades, 65.

## F.

**F**EMMES, leur condition parmi les Américains, II, 298. Ne sont pas fécondes, 303. Il ne leur est pas permis de porter des ornements, 415, *n.* ni d'assister aux fêtes, 474.

*Fer*, pourquoi les nations sauvages n'avoient aucune connoissance de ce métal, II, 333.

*Ferdinand* de Castille, donne enfin son attention au réglemeut des affaires de l'Amérique, II, 16. Dom Diegue Colomb lui demande les prérogatives accordées à son pere, 23. Etablit deux gouvernemens dans le continent de l'Amérique, 29. Envoje une flotte au Darien, & rappelle Balboa, 61. Nomme Balboa vice-Gouverneur des pays découverts dans la mer du Sud, 67. Fait partir Diaz de Solis pour découvrir un passage à l'Ouest des Moluques, 72. Traverse les mesures de Diego Colomb, 75. Son ordonnance sur la maniere de traiter les Indiens, 79. Voyez *Colomb* & *Isabelle*.

*Fernandès*, (le Pere) sa description de l'état politique des Chiquitois, II, 349; *n.*

—— (Dom Diegue), son histoire du Pérou, III, 282, *n.*

*Figueroa*, (Rodrigue de) est nommé Juge suprême d'Hispaniola, avec ordre d'examiner le traitement fait aux Indiens, II, 95. Fait une expérience pour juger de l'intelligence & de la docilité des Indiens, 112.

*Floride*, découverte par Jean Ponce de Léon, II, 44. Les chefs y sont héréditaires, 354. Récit de la Floride par Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, 348, n.

*Flotte* (la) d'Espagne, détails sur ce sujet, IV, 282.

*Fonseca*, Evêque de Badajos, Ministre pour les affaires de l'Inde, traverse Colomb dans les plans qu'il forme pour faire des découvertes, & établir des colonies, I, 254. Protege l'expédition d'Alonzo de Ojeda, 267.

## G.

*GALLIONS* d'Espagne, la nature & la destination de ces vaisseaux, IV, 281. Arrangement pour leur voyage, *ibid.*

*Galvès*, (Dom Joseph) envoyé pour découvrir le véritable état de la Californie, IV, 131.

*Gama*, (Vasquès de) son voyage pour faire des découvertes, I, 282. Double le cap de Bonne-Espérance, 283. Mouille devant la ville de Mélinde, 284. Arrive à Calicut au Malabar, 285.

*Gange*, (le) idées erronnées des anciens sur la position de cette riviere, I, 41, n.

*Garde-côtes* établis par la Cour d'Espagne pour empêcher le commerce interlope, IV, 297.

*Gasca*, (Pedro de la) nommé Président de la Cour d'Audience de Lima, III, 464. Son caractère & sa modération, 465. Pouvoirs dont il est revêtu, 466. Arrive à Panama, 468. Se rend maître de Panama, ainsi que de la flotte & des troupes qui s'y trouvent, 472. Marche vers Cusco, 478. Les troupes de Pizarre passent de son côté, 481. Sa modération après la victoire, 482. Songe à occuper ses trou-

pes, 491. Partage qu'il fait du pays entre ses compagnons, 492. Rétablit l'ordre & la police, 494. Réception qu'on lui fait à son retour en Espagne, 495.

*Géants*, ce qu'en disent les premiers voyageurs n'est pas confirmé par les dernières découvertes, I, 75.

*Geminus*, preuve de son ignorance en géographie, I, 51, n.

*Géographie*, étoit fort bornée chez les anciens, I, 46. Devient l'étude favorite des Arabes, 61.

*Gioia*, (Flavio) inventeur de la boussole, I, 77.

*Globe*, sa division en zones par les anciens, I, 76.

*Gomera*, sa chronique de la nouvelle - Espagne, III, 3, n.

*Gouvernement*, on n'en a trouvé aucune forme visible parmi les Américains; II, 349. Exceptions à cet égard, 354.

*Gran Chaco*, récit de Lozano sur la manière de faire la guerre par le peuple de ce pays, II, 377, n.

*Grecs*, (anciens) leurs progrès dans la navigation & les découvertes, I, 17. Leur commerce avec les autres nations étoit fort borné, 24.

*Grenade*, (nouveau Royaume de) en Amérique, par qui soumis à la Couronne d'Espagne, IV, 153. Son climat & ses productions, 154. On y établit une nouvelle vice-Royauté, 185.

*Grijalva*, (Juan de) part de Cuba pour aller faire des découvertes, II, 122. Découvre & donne le nom à la nouvelle - Espagne, 124. Ses raisons pour ne pas établir une colonie dans les terres qu'il venoit de découvrir, 128.

*Groenland*, sa proximité avec l'Amérique septentrionale, II, 209.

*Guatimala*, (l'Indigo de) supérieur à tous les autres d'Amérique, IV, 264.

*Guatimofin*, neveu & gendre de Montézume, succède à Quetlavaca dans l'Empire du Mexi-

que ; III, 205. Fait prisonnier par Cortès , 236.  
Mis à la question pour l'obliger à découvrir  
ses trésors , 243. Est pendu , 263.

*Guyane Hollandoise*, cause de l'extrême fertilité  
de son sol ; II, 181, *n.*

## H.

**H**ANNON, apologie de son périple, avec  
un récit de son voyage , I, 19, *n.*

*Hatuey*, Cacique de Cuba, traitement cruel qu'on  
lui fait subir & sa réponse remarquable à un  
moine Franciscain , II, 42.

*Henri* ( le Prince ) de Portugal, son caractère &  
ses études, I, 90. Expéditions faites par son  
ordre, 92. Demande au Pape la possession de  
ses nouvelles découvertes, 100. Sa mort, 105.

*Herrada*, ( Juan de ) assassine François Pizarre , III,  
415, Meurt, 422.

*Herrera*, le meilleur Historien de la conquête du  
Pérou, III, 6, *n.* son récit du voyage d'O-  
rellana, 407, *n.*

*Hispaniola*, ( l'isle d' ) découverte par Christophe  
Colomb, I, 187. Maniere dont il se comporte  
avec les naturels du pays, 188. Colomb y  
laisse une colonie, 196. La colonie est dé-  
truite, 231. Colomb bâtit une ville nommée  
Isabelle, 234. Les Indiens maltraités prennent  
les armes contre les Espagnols, 246. Ils sont  
défaits, 252. On leur impose une taxe, *ibid.*  
Leur dessein d'affamer les Espagnols, 255.  
Saint-Domingue fondée par Barthélemy Co-  
lomb, 274. Colomb envoyé en Espagne les  
fers aux pieds par Bovadilla, 304. Nicolas de  
Ovando est nommé Gouverneur, 310. Con-  
duite des Espagnols avec les naturels de l'isle,  
II, 6. Etat malheureux d'Anacoana, 9. Pro-  
duit considérable des mines de l'isle, 12. Di-  
minution rapide du nombre des Indiens, 17.  
Les Espagnols y suppléent en trompant les na-

bitants des isles Lucayes, 19. Arrivée de Diegue Colomb, 25. L'esclavage y fait périr presque tous les habitants, 40, 41. Dispute sur la maniere de traiter les esclaves, 75. Récit de Colomb de la maniere humaine dont il en est reçu, I, 194, n. Exemple curieux de la superstition des planteurs Espagnols de l'isle, II, 174, n.

*Holguin*, (Pierre Alvarès) rassemble un corps de troupes à Cuzco, III, 422. Arrivée de Vaca de Castro qui prend le commandement, 426.

*Homere*, son récit de la navigation des anciens Grecs, I, 25.

*Homme*, la disposition de son corps & ses mœurs dépendent de sa situation, II, 187. Ressemblance qui résulte de-là entre les peuples éloignés les uns des autres & qui n'ont aucune communication entr'eux, *ibid.* L'homme a généralement atteint le plus haut degré de perfection dans les régions tempérées, 504.

*Honduras*, la richesse de ce pays consiste dans le bois de Campêche, IV, 135.

*Huana Capac*, Inca du Pérou, son caractère & sa famille, III, 316.

*Huascar Capac*, Inca du Pérou, dispute la succession de Quito à son frere Atahualpa, III, 316.

Est défait & pris par Atahualpa, 317. Sollicite le secours de Pizarre contre son frere, 320.

Est mis à mort par ordre d'Atahualpa, 342.

**J**AMAIQUE; découverte par Chr. Colomb, I, 242.

*Jean I*, Roi de Portugal, est le premier qui envoie deux vaisseaux pour découvrir les côtes occidentales de l'Afrique, I, 86. Le Prince Henri, son fils, prend part à ses entreprises, 89.

*Jean II*, Roi de Portugal, protege les entreprises pour des découvertes, I, 107. Envoie une

ambassade en Abyssinie, 114. Maniere peu générale dont il traite Colomb, 139.

*Jérôme*, (trois moines de l'ordre de Saint) envoyés par le Cardinal Ximenès à Hispaniola pour y régler la maniere de traiter les Indiens, II, 87. Conduite qu'ils ont tenue, 90. Sont rappelés, 95.

*Jésuites* (les) obtiennent un pouvoir absolu dans la Californie, IV, 131. Leurs motifs pour mépriser ce pays, 161.

*Jeu*, amour des Américains pour le jeu, II, 467.

*Incas* du Pérou, opinion sur l'origine de leur Empire, IV, 86. Leur Empire fondé sur la Religion & la politique, 87. Voyez *Pérou*.

*Inde*, (l') motifs des expéditions qu'Alexandre le Grand y a faites, I, 32. Comment les anciens y faisoient le commerce, 39, & lorsque les arts commencerent à refleurir en Europe, 62. Premier voyage autour du cap de Bonne-Espérance, 284.

*Indiens* de l'Amérique Espagnole, voyez *Américains*.

*Innocent IV*, (le Pape) envoie une mission extraordinaire au Kan des Tartares, I, 70.

*Inquisition*, quand & par qui introduite en Portugal, I, 88, n.

*Isabelle*, Reine de Castille, sollicitée par Juan Pèrès en faveur de Chr. Colomb, I, 148. Est de nouveau sollicitée par Quintanilla & Santagel, 149. Elle se laisse gagner, & permet d'équiper une flotte, 154. Elle meurt, 336.

— (la ville d'), à Hispaniola, bâtie par Chr. Colomb, I, 234.

*Italie*, est le premier pays en Europe où les arts & la civilisation reparoissent après l'invasion des barbares, I, 62. L'esprit de commerce y est actif & entreprenant, 63.

*Juifs*, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple, I, 13.



- Lacs**, d'une étendue extraordinaire dans l'Amérique septentrionale, II, 140.
- Larrones** (les îles) découvertes par Magellan, III, 251.
- Las-Cafas**, (Barthelemy) retourne d'Hispaniola en Espagne pour plaider la cause des Indiens, II, 84. Est renvoyé avec des instructions par le Cardinal Ximenès, 87. Son mécontentement, 91. Il obtient l'envoi d'une nouvelle commission, 94. Propose le projet de fournir les colonies de Noirs, 95. Entreprend une nouvelle colonie, 100. Son entretien avec l'Evêque de Darien en présence de Charles-Quint, 103. Part pour l'Amérique, pour y mettre ses projets en exécution, 108. Obstacles qu'il rencontre, 111. Son projet échoue entièrement, 113. Réitère ses représentations en faveur des Indiens par ordre de l'Empereur, III, 430. Son histoire de la destruction de l'Amérique, 431.
- Leon**, (Pierre Cieza de) sa chronique du Pérou, III, 281; n.
- Lery**, (Pierre Cieza de) son récit du courage & de la férocité des Topinambous, II, 381; n.
- Lima** (la ville de) dans le Pérou, fondée par Pizarre, III, 370.
- Louis**, (Saint) Roi de France, envoie une Ambassade au Kan des Tartares, I, 71.
- Lozano**, son récit sur la manière de faire la guerre parmi les habitants du Grand Chaco, II, 377, n.
- Luquel**, (Hernando de) Prêtre, s'associe avec Pizarre dans son expédition au Pérou, III, 285.
- MADÈRE**, (l'île de) découverte, I, 94.

*Madoc*, Prince du pays de Galles, histoire de son voyage & de sa découverte de l'Amérique septentrionale examinée, I, 216, n.

*Magellan*, (Ferdinand) son récit de la taille gigantesque des Paragons, II, 261. L'existence de cette race de Géants n'est pas encore prouvée, 263, n. 265. Son arrivée à la Cour de Castille, III, 245. Obtient une escadre pour faire des découvertes, 248. Passe le fameux détroit qui porte son nom, 249. Découvre les îles des Larrons & les Philippines, 251. Est tué, *ibid.*

*Malo*, (Saint-) état de son commerce avec l'Amérique Espagnole, IV, 290.

*Manco Capac*, fondateur de l'Empire du Pérou, III, 313, IV, 86.

*Mandeville*, (Jean) ses voyages en Orient, & la manière dont il écrit, I, 72.

*Manille*, (la colonie de) établie par Philippe II, Roi d'Espagne, IV, 331. Commerce entre cette colonie & l'Amérique méridionale, 332.

*Maré Paul*, Vénitien, ses voyages extraordinaires dans l'Occident, I, 72.

*Marest*, (Gabriel) son récit du pays qui se trouve entre les Illinois & les Machillinakins, II, 338, n.

*Marina*, (Dona) esclave Mexicaine, son histoire, III, 22.

*Marinus de Tyr*, fausse position qu'il a donnée à la Chine, II, 332, n.

*Martyr*, (P.) son sentiment sur la première découverte de l'Amérique, I, 222, n.

*Médecine*, pourquoi jointe en Amérique à la forcellerie, II, 456.

*Métaux utiles*, étoient inconnus aux peuples de l'Amérique, II, 339, n.

*Métis*, distinction qu'on en fait avec les Mulâtres dans les colonies Espagnoles en Amérique, IV, 210.

*Mexicains*, récit qu'ils font de leur origine com-

paré avec les découvertes postérieures, II, 214, 215. Il se trouve dans leur langue une terminaison qu'on peut ajouter à chaque mot pour marquer le respect, IV, 25, n. Maniere dont ils contribuent aux dépenses du gouvernement, 26, n.

*Mexique*, arrivée de Fernand Cortès sur cette côte, III, 22. Son entrevue avec les chefs des Mexicains, 28. Négociations avec Montézume avec des présents de la part des Espagnols, 32. Montézume envoie des présents à Cortès, avec ordre de ne pas approcher de la capitale, 33. Etat de l'Empire dans ce temps, 36. Les Zempoallans recherchent l'amitié de Cortès, 55. Plusieurs Caciques entrent en alliance avec Cortès, 59. Caractère des habitants de Tlascala, 69. Les Tlascalans sont obligés de demander la paix, 81. Arrivée de Cortès à la capitale, 99. Description de cette ville, 102. Montézume se reconnoît vassal de la Couronne d'Espagne, 128. Montant du trésor rassemblé par Cortès, 130. Pourquoi on y trouve si peu d'or, 132. Les Mexicains désespérés par le zèle inconsidéré de Cortès, 136. Ils attaquent Alvarado pendant l'absence de Cortès, 163. Leur attaque vigoureuse après le retour de Cortès, 169. Mort de Montézume, 172. La ville abandonnée par Cortès, 177. Bataille d'Otumba, 187. Les Tapeacans réduits, 196. Préparatifs des Mexicains pour prévenir le retour de Cortès, 202. Cortès attaque la ville avec une flotte sur le lac, 219. Les Espagnols repoussés en voulant prendre la ville d'assaut, 220. Guatimosin fait prisonnier, 236. Cortès nommé Gouverneur de la nouvelle-Espagne, 259. Ses plans & ses dispositions, *ibid.* Maniere cruelle dont on traite les Indiens, 261. Nouveaux réglemens, 434. Coup d'œil sur la forme du gouvernement, la politique & les arts, IV, 2. L'ancien Em-

- pire du Mexique mal connu, 8. Origine de cette monarchie, 11. Nombre & grandeur des villes, 17. Séparation des professions, 19. Distinction des rangs, 21. Constitution politique, 26. Pouvoir & magnificence de leur Monarque, 31. Forme du gouvernement, 32. Dépense publique, 33. Police des Mexicains, 35. Leurs arts, 37. Leurs peintures, 40. Leur manière de mesurer le temps, 48. Leurs guerres continuelles & féroces, 53. Leurs cérémonies religieuses, 56. Imperfection de leur agriculture, *ibid.* Doutes sur l'étendue de l'Empire, 58. Défaut de communication entre les différentes Provinces, 60. Le défaut de monnaie, 61. Etat de leurs villes, 64. Temples & autres bâtimens publics, 65. Religion, 76. Causes de la dépopulation du pays, 159. La petite vérole y est fatale, 163. Population actuelle, 172. Liste & caractère des Auteurs qui ont écrits sur la conquête du Mexique, III, 2. *n.* Description de l'acqueduc pour fournir de l'eau à la capitale, IV, 36, *n.* Voyez Colonies.
- Michel*, (le golfe de Saint-) dans la mer du Sud, découvert par Balboa, II, 57. Colonie que Pizarre y établit, III, 310.
- Mines* de l'Amérique méridionale, grand motif de la population, IV, 126. Récit de ces mines, 252. Leur produit, 254. Ardeur avec laquelle elles sont exploitées, 255. Fatals effets qui en résultent, 259. Effets pernicieux que cause leur exploitation, 219, *n.* Produit que celles du Mexique donnent à la Couronne d'Espagne, 341, *n.*
- Moluques*, (îles) Charles-Quint vend aux Portugais le droit qu'y a l'Espagne, III, 255.
- Monastiques*, (Institutions) effets pernicieux qu'elles occasionnent dans les colonies Espagnoles en Amérique, IV, 230. Nombre des couvents qu'il y a, 233, *n.*
- Montefino*, Dominicain à Saint-Domingue, fait des

des remontrances publiques contre la maniere  
cruelle dont on y traitoit les Indiens , II , 77.

*Montézume* , premiere nouvelle que les Espagnols  
reçoivent de ce Prince , 127.

*Mouffons* , leur cours périodique , quand décou-  
verts par les navigateurs , I , 40.

*Mulâtres* , distinction qu'on fait entr'eux & les  
Métis dans les colonies Espagnoles , IV , 210.

## N.

**N***ARVAËS* (Pamphile) est envoyé par Ve-  
lasquès au Mexique pour démettre Cortès , III ,  
143. Prend possession de Zempoalla , 155. Est  
défait & fait prisonnier par Cortès , 160. De  
quelle maniere il traite avec Montézume , 148, *n.*  
*Natchès* , peuple de l'Amérique , leurs institutions  
politiques , II , 355. Cause de leur obéissance  
passive pour les Espagnols , 362. Leur culte  
religieux , 447.

*Navigation* , les progrès qu'on a fait dans cet art  
ont été fort lents , I , 3. A été connue avant  
la communication entre les peuples , 4. Imper-  
fection de la navigation chez les anciens , 8.  
La connoissance de la bouffolle a plus servi à  
la perfectionner que tous les efforts des siècles  
précédents , 76. Le premier plan régulier de  
découverte conçu par les Portugais , 82.

*Negres* , leur situation particuliere sous la domi-  
nation Espagnole en Amérique , IV , 212.

*Nigna* , (Alonso) son voyage en Amérique , I , 293.

*Norvégiens*. Il se peut que ce peuple ait passé an-  
ciennement en Amérique & qu'il y ait établi  
des colonies , I , 219 , *n.* II , 211.

*Nouvelle-Espagne* découverte & nommée ainsi par  
Grijalva , II , 124 , voyez *Mexique*.

*Nouvelle-Hollande* , récit succinct de ce pays & de  
ses habitants , II , 338 , *n.*

*Nugnès* , (Vela Blasco) nommé Vice-Roi du Pé-  
rou pour mettre les nouveaux réglemens en  
vigueur , III , 437. Son caractère , 443. Met  
Vaca de Castro en prison , 445. Différends qui  
s'élèvent entre lui & la Cour d'Audience , 448.

Est mis en prison, 449. Recouvre sa liberté. 452. Reprend le commandement, 454. Est poursuivi par Gonzale Pizarre, 456. Est défait & tué par Pizarre, 457.

## O.

**Ocampo**, (Diegue) expédié avec une escadre d'Hispaniola pour ravager la Province de Cumana, II, 111, 113.

—— (Sebastien de) fait le premier le tour de Cuba, & découvre que c'est une isle, II, 22. *Océan*, (l') quoique destiné à faciliter la communication entre les pays éloignés, a paru longtemps une barrière immense, I, 2. Voyez *Bouffole & Navigation*.

**Ojeda**, (Alonse de) son expédition particulière aux Indes orientales, I, 289. Son second voyage, 310. Obtient un gouvernement sur le continent, II, 30.

**Oiseaux**, récit de ceux qui sont naturels à l'Amérique, II, 175. Ils s'éloignent souvent à une grande distance de la terre, I, 168, n.

**Olmedo** (le P. Barthelemi) arrête le zèle inconsidéré de Cortès à Tlascala dans le Mexique, III, 89. Est député par Cortès pour négocier avec Naryaès, 151.

**Orellana**, (François) nommé pour commander une barque construite par Gonzale Pizarre, & le quitte, III, 405. Descend le Maragnon, 406. Retourne en Espagne, & fait le récit de ses découvertes merveilleuses, 408. Récit de son voyage donné par Herrera, 407, n.

**Orénoque**, (la grande rivière de l') découverte par Christ. Colomb, I, 270. Quantité surprenante de poisson qui s'y trouve, II, 313. Méthode extraordinaire de choisir un chef parmi les peuples qui habitent les bords de cette rivière, 398.

**Orgonès** commande le parti d'Almagro contre les Pizarres; est défait par eux & tué, III, 392.

**Otahiti**, les habitants de cette isle ignorent l'art de faire bouillir de l'eau, II, 487, n.

## • DES MATIERES. 387

*Otumba* (Bataille d') entre Cortès & les Mexicains, III, 187.

*Ovando* (Nicolas de) est fait Gouverneur d'Hispaniola, I, 310. Mesures prudentes qu'il prend 312. Refuse de recevoir Colomb lors de son quatrieme voyage, 319. Conduite peu généreuse qu'il tient avec Colomb lorsqu'il fit naufrage, 331. Le reçoit enfin & le renvoye en Espagne, 335. Fait la guerre aux Indiens, II, 4. Maniere cruelle dont il les traite, 7. Encourage la culture & les manufactures, 13. Ruse dont il se sert pour attirer les habitants des isles Lucayes, 19. Est rappelé, 25.

### P.

**P***ACIFIQUE*, (Océan) par qui & pourquoi ainsi nommé, III, 251.

*Panama*, Pedrarias Davila y établit une colonie, II, 71.

*Paquet-Bots*, leur premier établissement entre l'Espagne & ses colonies en Amérique, IV, 308.

*Parménide* est le premier qui ait divisé la terre par zones, I, 53, n.

*Patagons*, (description des) II, 261. L'existence de leur taille gigantesque n'est pas encore constatée, 265, 266.

*Pedrarias Davila* est envoyé avec une flotte pour succéder à Balboa dans son gouvernement de Sainte-Marie sur l'Isthme de Darien, II, 60. Ses divisions avec Balboa, 64. Conduite avide de ses troupes, 66. Se réconcilie avec Balboa, & lui donne sa fille, 68. Condamne & fait exécuter Balboa, 71. Transporte sa colonie de Sainte-Marie à Panama, *ibid.*

*Penguin*, le nom de cet oiseau ne dérive point du Gallois, I, 218, n.

*Perès*, (Juan) protege Colomb à la Cour de Castille, I, 147. Il invoque publiquement le ciel pour le succès du voyage de Colomb, 161.

*Périphe d'Hannon*, authenticité de cet ouvrage justifiée, I, 19, n.

*Pérou*, Vasquès Nagnès de Balboa reçoit le premier avis sur ce Royaume, II, 49, 58. Ses côtes découvertes par Pizarre, III, 297. Seconde descente qu'y fait Pizarre, 307. Ses hostilités avec les naturels du pays, 308. Etablissement de la colonie de Saint-Michel, 310. Etat de l'Empire du temps de l'invasion, 311. Le Royaume partagé entre Huascar & Atahualpa, 316. Atahualpa usurpe le gouvernement, 317. Huascar demande le secours de Pizarre, 320. Atahualpa fait une visite à Pizarre, 328, qui se rend maître de sa personne, 333. Traite pour sa rançon, 339. On lui refuse la liberté, 345. Est mis à mort d'une manière cruelle, 352. Dissolution où se trouve l'Empire par cet événement, 355. Conquête de Quito par Benalcazar, 360. La ville de Lima fondée par Pizarre, 370. Invasion du Chyli par Almagro, 371. Révolte des Péruviens, 374. Almagro exécuté par l'ordre de Pizarre, 396. Pizarre partage le pays entre ses troupes, 401. Progrès des Espagnols, 402. François Pizarre assassiné, 415. On reçoit de nouveaux réglemens au Pérou, 434. Le Vice-Roi mis en prison par la Cour d'Audience, 449. Le Vice-Roi défait & tué par Gonzale Pizarre, 456. Arrivée de Pierre de la Gasca, 468. Réduction & mort de Gonzale Pizarre, 482. Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou, 484. Cependant richement récompensées, 486. Leur profusion & leur débauche. 487. Férocity de leurs guerres civiles, 488. Leur mauvaise foi, 489. Exemples à ce sujet, *ibid.* Gasca partage le pays entre ses troupes, 492. Coup d'œil sur la forme du gouvernement, la politique, les arts & les mœurs des Péruviens, IV, 2. Haute antiquité à laquelle ils prétendent, 81. Leurs archives, 83. Origine de leur gouvernement, 86. Fondé sur la Religion, 87. Autorité absolue & illimitée des Incas, 89. Tous les crimes y étoient punis de mort, 90. Douceur de leur Religion, 91. Son



- influence sur les institutions civiles, 94. Et sur leur système de guerre, 97. Espece de propriété connue aux Péruviens, *ibid.* Inégalité des conditions, 99. Etat des arts, 100. Etat avancé de l'agriculture, 101. Leurs bâtimens, 104. Leurs grands chemins, 110. Leurs ponts, 112. Leur maniere de traiter la mine d'argent, 115. Autres ouvrages de leurs arts, 117. Etat imparfait de leur civilisation, 119. Cusco étoit la seule ville, *ibid.* Nulle séparation marquée entre les professions, 120. Leur peu de commerce, 121. Ils sont peu propres à la guerre, 122. Mangent la viande & le poisson cruds, 125. Exposé succinct des autres Provinces qui se trouvent dans la vice-Royaute de la nouvelle-Espagne, *ibid.* Causes de la dépopulation de l'Amérique, 159. La petite-vérole y cause de grands ravages, 163. Auteurs qui ont parlé de la conquête du Pérou, III, 280, *n.* Maniere dont on y bâtit, IV, 106. Etat des revenus que la Cour d'Espagne retire du Pérou, 342, *n.* Voyez *Colonies.*
- Phéniciens*, (anciens) état du commerce & de la navigation parmi ce peuple, I, 11. Roue qu'ils prenoient pour faire leur commerce, 13, *n.*
- Philippe II*, Roi d'Espagne, son esprit turbulent soutenu par les trésors de l'Amérique, IV, 270. Etablir une colonie à Manille, 311.
- Philippe III* épuise l'Espagne par une dévotion mal entendue, IV, 345.
- Philippines*, (Isles) découvertes par Magellan, III, 251. *Philippe II*, Roi d'Espagne y établit une colonie, 311. Commerce entre ces isles & l'Amérique, IV, 333.
- Pierre le Grand*, vastes plans de ce Prince pour continuer les découvertes en Asie, II, 197.
- Pinto*, (le Chevalier) sa description des traits caractéristiques des Américains, II, 232, *n.*
- Pinson*, (Vincent Yanès) commande un vaisseau sous Colomb à son premier voyage, I, 159.
- Découvre Yucatan, II, 22.
- Pizarre* (Ferdinand) est assiégé dans Cusco par

les Péruviens , III , 377. Il y est surpris par Almagro , 383. S'échappe avec Alvarado , 388. Prend la défense de son frere à la Cour d'Espagne , 398. Est mis en prison , 400.

*Pizarre* , ( François ) accompagne Balboa dans son établissement de l'Isthme du Darien , II , 38. Le suit au travers de l'Isthme où ils trouvent la mer du Sud , 56. Sa naissance , son éducation & son caractère , III , 285. S'associe avec Almagro & de Luque pour faire des découvertes , 287. Son peu de succès , 290. Est rappelé & quitté par la plus grande partie de ses troupes , 293. Demeure dans l'isle de la Gorgone pour attendre des secours , 295. Découvre les côtes du Pérou , 297. Retourne à Panama , 299. Passe en Espagne pour demander du secours , 301. Obtient pour lui-même le commandement suprême , 303. Cortès lui donne un secours d'argent , 304. Débarque de nouveau au Pérou , 307. Etablit une colonie à Saint-Michel , 320. Etat de l'Empire du Pérou dans ce temps , 311. Cause de la facilité qu'il trouve à pénétrer dans le pays , 318. Huascar lui demande du secours contre son frere Atahualpa , 320. Etat de ses forces , 321. Arrive à Caxamasca , 324. Reçoit une visite de l'Inca , 328. Maniere perfide dont il se saisit de sa personne , 333. Convient avec Atahualpa pour sa rançon , 339. Partage le butin , 343. Refuse la liberté à Atahualpa , 345. Son ignorance connue par Atahualpa , 350. Donne une forme de procédure au jugement de l'Inca , 351. Le fait exécuter , 352. Marche vers Cusco , 357. Honneur que lui confere la Cour d'Espagne , 365. Commencement des discussions entre lui & Almagro , 366. Ses réglemens , 369. Fonde la ville de Lima , 370. Révolte des Péruviens , 374. Cusco pris par Almagro , 383. Pizarre amuse Almagro par ses négociations , 386. Défait Almagro & le fait prisonnier , 391. Fait exécuter Almagro , 396. Partage le Pérou entre ses troupes , 401. Nomme son frere Gonzale au gouvernement de Quitô , 403. Est assassiné par Juan de Herrada , 415.

- Pizarre* (Gonzale) est nommé Gouverneur de Quito par son frere François, III, 403. Son expédition au travers des Andes, *ibid.* Est abandonné par Orellana, 405. Situation fâcheuse où il se trouve, 409. Son retour malheureux à Quito, 411. Est choisi par le peuple pour s'opposer à Nugnès Vela, nouveau Vice-Roi, 445. Prend le gouvernement du Pérou, 451. Marche contre le Vice-Roi, 454. Le défait & le tue, 456. Carvajal lui conseille de se saisir de la souveraineté du Pérou, 458. Préfere de négocier avec la Cour d'Espagne, 461. Délérations de cette Cour sur sa conduite, 462. Ses procédés violents à l'arrivée de Pierre de la Gasca, 470. Se résout à s'opposer à lui par force ouverte, 473. Marche pour soumettre Centeno à Cuzco, 475. Le défait, 477. Est abandonné par ses troupes, 481. Est pris & mis à mort, 482. Ses partisans étoient des gens sans mœurs, 484.
- Plata*, (la riviere de la) découverte par Diaz de Solis, II, 73. Sa largeur extraordinaire, 140, *n.*
- Pline*, (le naturaliste) preuve de son ignorance dans la géographie, I, 52, *n.*
- Ponce de Léon*, (Juan) découvre la Floride, II, 44. Motif romanesque de son voyage, 45.
- Ponts*. Description de ceux des Péruviens, IV, 114, *n.*
- Population* de la terre s'est faite lentement, I, 1.
- Porto-Bello* découvert & nommé ainsi par Christophe Colomb, I, 323.
- Porto-Rico*, (isle de) soumise par Juan Ponce de Léon, qui y forme un établissement, II, 21.
- Porto-Santo*, premiere découverte de cette isle, I, 92.
- Portugal*, quand & par qui l'Inquisition fut introduite dans ce Royaume, I, 88, *n.*
- Potosé*. Comment on y a découvert ses riches mines d'argent, IV, 253. Elles sont fort épuisées & à peine dignes d'être exploitées, 262, *n.*
- Portugais*, motifs qui les ont engagés à tenter la découverte des pays inconnus, II, 82, 85. Leurs premieres découvertes en Afrique, 89.

Découverte de Madere , 94. Ils doublent le cap Boyador , 96. Obtiennent une concession du Pape pour tous les pays qu'ils pourroient découvrir , 100. Découverte des isles du Cap-verd & des Açores , 104. Voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales , 282.

*Prisonniers de guerre*, comment traités par les Américains , II , 384.

*Propriété*, les Américains n'en ont aucune idée , II , 340. Notions qu'en ont les Brésiliens , 342. n.

*Protecteur des Indes dans l'Amérique Espagnole*, ses fonctions , IV , 222.

*Ptolémée*, ( le Philosophe ) ses descriptions géographiques sont plus circonstanciées & plus exactes que celles de ses prédécesseurs , I , 55. Sa géographie traduite par les Arabes , 61. Fausse position qu'il donne au Gange , 41. n.

## Q.

**Q**UETLAVACA, frere de Montézume, lui succede au Trône de Mexique , III , 202. Conduit lui-même les vigoureuses attaques qui obligent Cortès d'abandonner la capitale , 203. Meurt de la petite-vérole , 204.

*Quevedo*, Evêque de Darien , sa conférence avec Las - Casas en présence de l'Empereur Charles-Quint , sur la maniere de traiter les Indiens , II , 104.

*Quinquina*. Production particuliere au Pérou , IV , 263.

*Quipos*, ou registres historiques des Péruviens , IV , 83.

*Quito*, ( le Royaume de ) conquis par Huana Capac , Inca du Pérou , III , 316. Est laissé à son fils Atahualpa , *ibid.* Révolte du Général d'Atahualpa après la mort de ce Prince , 357. Est soumis par les Espagnols sous Benalcazar , 360. Benalcazar est démis , & Gonzale Pizarre est nommé Gouverneur à sa place , 403.

## R.

**R**AMUSIO , sa défense du récit qu'Hannon fait de la côte d'Afrique , I , 20.

*Registre*, ( vaisseaux de ) pourquoi établis pour le

commerce entre l'Espagne & ses colonies , IV , 298. On les substitue aux galions , 300.

*Religion* , recherches sur celle des Américains , II , 433.

*Ribas* , son récit de l'état politique du peuple de Cinaloa , II , 348 , *n.* De leur manque de Religion , 187.

*Rio de la Plata* & le Tucuman , description de ces Provinces , IV , 143.

*Rivieres* , grandeur extraordinaire de celles d'Amérique , II , 139.

*Robison* , (le Professeur) ses remarques sur la température de différents climats , II , 146 , *n.*

*Roldan* , (François) est nommé Juge suprême d'Hispaniola par Christ. Colomb , I , 258. Se fait chef d'une révolte , 275. Se soumet , 279.

*Romains* , leurs progrès dans la navigation & les découvertes , I , 36. Leur esprit militaire s'oppose aux progrès des arts mécaniques & du commerce , 37. Ils protègent le commerce & la navigation dans les Provinces , 38. Leurs grandes découvertes par terre , 43. Leur empire & les sciences périssent en même-temps , 56.

*Rubruquis* , (le Pere) son ambassade de France auprès du Kan des Tartares , I , 72.

*Russes* , leurs découvertes en Asie , II , 197. Incertitude à cet égard , 179.

## S.

**SACOTECAS.** Découvertes de ses riches mines d'argent , IV , 327.

*Sancho* , (Don Pedro) son histoire de la conquête du Pérou , III , 280 , *n.*

*Sandoval* , cruautés horribles qu'il commit au Mexique , III , 260.

———— (François Tello de) est envoyé au Mexique par Charles V , en qualité de Visiteur de l'Amérique , III , 436. Sa modération & sa prudence , 438.

*San-Salvador* , découverte & ainsi nommée par Chr. Colomb , I , 181.

*Sativages* , idée générale de leur caractère , II , 478.

*Serralva* , (le Marquis de) trésors considérables

qu'il amasse pendant sa Vice-Royauté en Amérique, IV, 349, n.

*Séville*. Accroissement extraordinaire des manufactures de cette ville par le commerce de l'Amérique, IV, 267. Son commerce est fort déchû, 269. Le commerce de l'Amérique transporté à Cadix, IV, 284.

*Strabon*, citation de cet Auteur qui prouve la grande ignorance des anciens dans la géographie, I, 34, n. Il étoit lui-même peu versé dans cette science, 52, n.

*Sud*, (la mer du) découverte par Vasquès Nunguès, de Balboa, II, 56.

*Superstition*, portée à percer dans les secrets de l'avenir, II, 454.

## T.

*TABAC* de l'isle de Cuba, est le meilleur de toute l'Amérique, IV, 264.

*Tapia*, (Christoval de) est envoyé d'Espagne au Mexique pour démettre Cortès & pour lui succéder; mais il manque sa commission, II, 256.

*Tartares*, possibilité de leur émigration en Amérique, II, 206.

*Terre-neuve*, description de sa situation, II, 146, n.

*Tlascala* dans le Mexique, caractère des habitants de cette Province, III, 69. Arrêtent les Espagnols à leur passage, 71. Sont obligé de demander la paix, 81.

*Tepinambous*, récit de leur courage féroce par Lery, II, 387, n.

*Tucuman* & Rio de la Plata, description de ses Provinces, IV, 143.

*Trinité*, (isle de la) découverte par Christ. Colomb à son troisième voyage, I, 270.

*Tyr*, commerce de cette ville, comment conduit, I, 13, n.

## V.

*VACA DE CASTRO* (Christoval) est envoyé d'Espagne pour régler le Gouvernement du Pérou, II, 399. Arrive à Quito, 420. Défait le jeune Almagro, 423. Sa sévérité, 425. Pré-

vient une révolte concertée pour s'opposer à ses nouveaux réglemens, 442. Est mis en prison par le nouveau Vice-Roi, 445.

*Valverde*, (le Pere Vincent) sa harangue singulière à Atahualpa, Inca du Pérou, III, 329. Donne son approbation au jugement d'Atahualpa, 352.

*Vega*, (Garcilasso de la) ses commentaires sur les Auteurs Espagnols concernant le Pérou, III, 282, n.

*Végétaux*, fertilisent naturellement le sol où ils croissent, II, 180.

*Velasques*, (Diegue de) Soumet l'isle de Cuba, II, 39, 116. Ses préparatifs pour soumettre la nouvelle-Espagne, III, 1. Son embarras à choisir un Commandant pour cette expédition, 7. Nomme Fernand Cortès, 9. Motifs qui le déterminent à ce choix, 12. Devenir jaloux de Cortès, 13. Ordonne que Cortès soit démis & arrêté, 15 & 16. Envoje un armement au Mexique pour prendre Cortès, 140.

*Venegas*, (P.) son récit du caractère des Californiens, II, 293, n.

*Vénérienne*, (maladie) vient originairement de l'Amérique, II, 270. Paroit diminuer, 271. Ses premiers progrès rapides, 272.

*Venezuela*, histoire de cet établissement, IV, 150.

*Venise*, son origine comme Etat maritime, I, 66. Voyage de Marc-Paul, 72.

*Vents alisés*, leurs cours périodiques : quand découverts par les navigateurs, I, 40.

*Verd*, (les isles du cap) découvertes par les Portugais, II, 98.

*Vice-Rois*, toutes les possessions Espagnoles en Amérique sont soumises à deux, IV, 184. Un troisième établi dans ce siècle, 185. Leurs pouvoirs, *ibid.* Nomination d'un quatrième, 320.

*Vif-argent*, la propriété des fameuses mines de Guanacabelica réservée à la Cour d'Espagne, IV, 262, n. Pourquoi le prix en est tombé, *ibid.*

*Villa-Segnor*, son récit de l'état de la population dans la nouvelle-Espagne, IV, 175. Détails qu'il donne des revenus de l'Amérique Espagnole, 419.

*Villesagno*, (Antoine) un des soldats de Cortès, so-

mente une révolte parmi ses troupes, III, 210.

Est découvert par Cortès & pendu, 212.

*Ulloa*, (Don Antoine de) sa description des traits caractéristiques des Américains, II, 232, *n.* Raisons qu'il donne pourquoi les Américains ne sont pas si sensibles à la douleur que les autres hommes, 402, *n.*

*Volcans*, grand nombre que les Russes en ont découvert dans la partie septentrionale du globe, II, 206.

*Voyageurs*, (anciens) leur maniere d'écrire, II, 69.

*Waser*, (Lionel) son récit d'une race particuliere d'Américains, II, 257. Comparée avec une semblable race de l'Afrique, 258.

## X.

*XERÈS*, (François de) Secrétaire de Pizarre, le premier Auteur qui ait parlé de son expédition au Pérou, III, 280, *n.*

*Ximenès*, (le Cardinal de) ses réglemens sur la maniere de traiter les Indiens dans les colonies Espagnoles, II, 86. Favorise l'entreprise de Ferdinand Magellan, III, 247.

## Y.

*YUCATAN*, (la Province de) découverte par Pinson & Diaz de Solis, II, 22. Description de ce pays, 120. En quoi consiste sa richesse, IV, 134. Politique de la Cour d'Espagne, relativement à cette Province, 135.

*Yvresse*, les Américains y sont fort enclins, II, 468.

## Z.

*ZARATE*, (Dom Augustin) son histoire de la conquête du Pérou, III, 281, *n.*

*Zummaraga*, (Juan de) premier Evêque du Mexique, détruit toutes les anciennes annales de l'Empire du Mexique, IV, 9.

*Zones*, (la terre divisée en) par les anciens Géographes, I, 48. Par qui en premier lieu, 50, *n.*





This book is DUE on the last  
date stamped below

AUG 19 1954

LD  
URL

FEB 12 1973

FEB 4 1973

REC'D LD-URL

A

NOV 12 1990

OCT 16 1991

5m-6,'41(3644)

---

UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
AT  
LOS ANGELES  
LIBRARY

University of California, Los Angeles



L 006 062 130 7

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 001 237 020 1

